LE ROBINSON SUISSE TOME II

Par Johann David Wyss



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Le Robinson suisse Tome II Par Johann David Wyss

Le Robinson suisse

II

I

Second hiver.

Comme nous attendions d’un moment à l’autre le commencement de notre second hiver, nous profitâmes de chaque minute de beau temps pour faire provision de tout ce qui pouvait nous être utile, graines, fruits, pommes de terre, riz, goyaves, pommes de pin, manioc. Nous confiâmes aussi à la terre toutes les graines et toutes les semences d’Europe que nous avions en notre possession, afin que la pluie les fît lever.

L’horizon se couvrit de nuages noirs et épais ; de temps en temps nous recevions des ondées qui nous faisaient hâter nos travaux ; nous étions effrayés d’éclairs et de coups de tonnerre continuels, que répétaient les échos de nos montagnes. La mer elle-même avait pris sa place dans ce bouleversement de la nature ; elle

semblait, dans ses fréquentes commotions, s'élancer jusqu'au ciel, ou engloutir notre modeste réduit. La nature entière était en confusion. Les cataractes du ciel s'ouvrirent même plus tôt que je ne m'y attendais, et nous nous enfermâmes pour douze longues semaines dans notre grotte. Les premiers moments de notre réclusion furent tristes ; la pluie tombait avec une désespérante uniformité ; mais nous nous résignâmes enfin.

Nous n'avions avec nous dans la grotte que la vache, à cause de son lait, le jeune ânon Sturm, et l'onagre comme coureur. Nous avions laissé à Falken-Horst nos moutons, nos cochons et nos chèvres, où ils étaient à l'abri et avaient du fourrage en abondance. Du reste, on allait chaque jour leur porter quelque chose. Les chiens, l'aigle, le chacal, le singe, dont la société devait nous égayer durant cette prison, nous avaient aussi suivis.

Les premiers jours furent donnés à améliorer notre intérieur. La grotte n'avait que quatre ouvertures en comptant la porte. Les

appartements de mes fils et tout le fond de l'habitation restaient constamment plongés dans une obscurité profonde.

Nous avions pratiqué, il est vrai, dans les cloisons intermédiaires, des ouvertures, que nous fermions avec des châssis à jour ou des toiles minces ; mais le jour était si obscurci, qu'il parvenait à peine au milieu de la grotte. Il fallait éclairer l'appartement : voici comme j'y parvins.

Il me restait un gros bambou qui se trouvait par hasard être de la hauteur de la voûte ; je le dressai et l'enfonçai en terre d'environ un pied ; puis, faisant appel à l'agilité de Jack, je le fis monter jusqu'en haut, muni d'une poulie, d'une corde et d'un marteau. Je lui fis enfoncer dans le rocher la poulie, puis passer la corde par-dessus, et je suspendis à la corde une grosse lanterne prise au vaisseau. Franz et ma femme furent chargés de l'entretenir ; et, quand elle était allumée au milieu de l'appartement, elle faisait le meilleur effet.

Ernest et Franz rangèrent alors la bibliothèque ; ils mirent en ordre les instruments

et les livres que nous avions recueillis sur le vaisseau ; et je pris Fritz avec moi pour établir la chambre de travail.

Nous établîmes ensuite un tour près de la fenêtre, et j'y suspendis tous les instruments qui pouvaient m'être utiles. Nous construisîmes même une forge ; les enclumes furent dressées, tous les outils de charron, de tonnelier, que nous étions parvenus à sauver, furent posés sur des planches. Les clous, les vis, les tenailles, les marteaux, etc., tout eut sa place et fut rangé de manière à pouvoir être facilement retrouvé au besoin, et avec un ordre extrême. J'étais heureux de pouvoir ainsi tenir en haleine mes enfants par ces travaux multipliés.

Les caisses que nous avions recueillies contenaient beaucoup de livres en plusieurs langues. Il s'y trouvait des ouvrages d'histoire naturelle, des voyages, dont quelques-uns étaient enrichis de gravures.

Cette variété nous inspira le désir de cultiver les langues que nous savions, et d'apprendre celles que nous ne savions pas. Fritz et Ernest

savaient un peu d'anglais ; ma femme, quelques mots de hollandais ; Jack s'appliqua à apprendre l'espagnol et l'italien ; moi, le malais : car la position où je nous supposais me faisait croire que nous pourrions être d'un jour à l'autre en relation avec des Malais.

Dans tous ces exercices d'intelligence, Ernest était le premier, et il y portait une telle ardeur, que nous étions souvent obligés de l'arracher à l'étude.

Nous avions encore beaucoup d'autres objets de luxe dont je n'ai pas parlé, tels que commodes, secrétaires, et un superbe chronomètre ; ce qui faisait de notre demeure un véritable palais, ainsi que l'appelaient mes enfants.

Nous résolûmes alors de changer son nom ; la tente n'y jouait plus un assez grand rôle pour lui conserver celui de Zelt-Heim ; après bien des hésitations et des contestations, nous adoptâmes simplement le nom de *Felsen-Heim* (maison du rocher).

II

Première sortie après les pluies. – La baleine. – Le corail.

Vers la fin du mois d'août, lorsque je croyais l'hiver presque terminé, il y eut quelques jours d'un temps épouvantable ; la pluie, les vents, le tonnerre, les éclairs parurent augmenter de violence ; l'océan inonda le rivage et resta agité d'une manière effrayante. Oh ! combien alors nous fûmes joyeux d'avoir construit cette solide habitation de Felsen-Heim ! Le château d'arbre de Falken-Horst n'aurait jamais résisté aux éléments déchaînés contre nous.

Enfin le ciel devint peu à peu serein ; les ouragans s'apaisèrent, et nous pûmes sortir de la grotte.

Nous remarquâmes avec étonnement les

piquants contrastes de la nature, qui renaissait au milieu de toutes les traces encore récentes de dévastation. Fritz, toujours au guet, et dont l'œil aurait presque rivalisé avec celui de l'aigle, s'était élevé sur un pic, d'où il aperçut bien loin, dans la baie du Flamant, un point noir dont il ne put préciser la forme, et, après l'avoir considéré avec beaucoup d'attention, il m'affirma que c'était une barque échouée à fleur d'eau.

Quoique muni de ma lorgnette, je ne pus voir assez distinctement cet objet pour dire quelle en était la nature.

Il nous prit fantaisie d'aller visiter cette masse ; nous vidâmes l'eau dont la pluie avait inondé notre chaloupe, nous y mîmes tous les agrès nécessaires, et je résolus d'aller le jour suivant, accompagné de Fritz, de Jack et d'Ernest, reconnaître ce que la mer nous apportait de nouveau.

À mesure que nous avancions, les conjectures se succédaient et se croisaient plus rapidement : l'un croyait voir une chaloupe, l'autre un lion marin ; il affirmait même apercevoir ses

défenses ; quant à moi, j'opinai pour une baleine, et à mesure que nous avancions je me confirmai dans cette idée. Nous ne pûmes cependant approcher du monstre échoué, car un banc de sable s'élevait dans cet endroit de la mer, et les flots, encore agités, étaient trop dangereux pour nous hasarder sur cette plage. En conséquence, nous tournâmes le petit îlot sur lequel la baleine était étendue, et nous abordâmes dans une petite anse à peu de distance. Nous remarquâmes, en côtoyant ainsi, que l'îlot était formé de terre végétale, qu'un peu de culture pourrait améliorer. Dans sa plus grande largeur, sans y comprendre le banc de sable, cet îlot pouvait avoir dix à douze minutes de chemin ; mais il ne semblait pas être séparé du banc, et son étendue en paraissait doublée. Il était couvert d'oiseaux marins de toute espèce, dont nous rencontrions à chaque pas les œufs ou les petits ; nous en recueillîmes quelques-uns, afin de ne pas rentrer les mains vides auprès de la mère.

Nous pouvions suivre deux chemins différents pour arriver à la baleine : l'un désert, mais interrompu par de nombreuses inégalités de

terrain qui le rendaient excessivement pénible ; l'autre, en côtoyant la rive, était plus long et plus agréable. Je pris le premier, mes enfants suivirent l'autre. Je voulais connaître et examiner l'intérieur de l'île. Quand je fus au plus haut point, j'embrassai du regard le terrain semé d'épais bouquets d'arbres. À environ deux cents pas de moi j'apercevais cette mer grondante qui se brisait sur le sable et qui m'avait effrayé, mais à dix à quinze pas de l'extrême rive de l'îlot : j'examinai alors la baleine, qui était de l'espèce qu'on appelle communément du Groënland.

Je jetai ensuite un coup d'œil vers Falken-Horst, Felsen-Heim et nos côtes chéries ; puis, faisant un coude, je me dirigeai vers mes enfants, qui m'eurent bientôt rejoint en poussant des cris de joie.

Ils s'étaient arrêtés à moitié chemin pour ramasser des coquillages, des moules et des coraux, et chacun en avait presque rempli son chapeau.

« Ah ! papa, s'écrièrent-ils, voyez donc quelle belle et riche provision de coquilles et de coraux

nous avons trouvée ! Qui donc a pu les apporter ici ?

MOI. – C'est la tempête qui vient de soulever les flots et qui aura arraché ces coquillages de leur poste habituel ; au reste, la force des flots n'est-elle pas immense, puisqu'ils ont apporté une aussi énorme masse que celle-ci ?

FRITZ. – Ah ! oui, cet animal est énorme ; de loin je n'aurais jamais cru qu'une baleine fût aussi grosse. N'allons-nous pas chercher à en tirer parti ?

ERNEST. – Ah ! qu'est-ce qu'il y a de curieux à voir ? cette bête n'offre rien de beau ; j'aime mieux mes coquillages. Voyez, mon père, j'ai là deux belles porcelaines.

JACK. – Et moi, trois magnifiques galères.

FRITZ. – Et moi, une grande huître à perle ; mais elle est un peu brisée.

MOI. – Oui, mes enfants, vous avez là de beaux trésors, qui, en Europe, feraient l'ornement de plus d'un musée ; mais ici les objets curieux doivent le céder aux objets utiles. Ramassez vos

coquillages, et hâtons-nous de revenir au bateau ; dans l'après-midi, lorsque le flot pourra nous aider à approcher de l'îlot, nous reviendrons, et nous tâcherons d'utiliser le monstre que la Providence nous a envoyé. » Les enfants furent bientôt prêts. Seulement je remarquai qu'Ernest ne nous suivait qu'à regret. Je voulus en connaître la raison, et il me pria de l'abandonner seul sur cet îlot, où il voulait vivre comme un autre Robinson. Cette pensée romanesque me fit sourire. « Remercie le Ciel, lui dis-je, de ne t'avoir pas séparé de parents et de frères qui t'aiment. La misère, les privations de toute espèce, l'ennui mortel, tel est l'état d'un Robinson, quand il ne devient pas dès les premiers jours la proie des bêtes féroces ou de la famine. La vie de Robinson n'est belle que dans les livres, elle est affreuse en réalité. Dieu a créé l'homme pour vivre dans la société de ses semblables. Nous sommes six dans notre île, et cependant combien n'avons-nous pas souvent de peine à nous procurer les choses indispensables à notre existence ! »

Nous atteignîmes le bateau et nous partîmes

avec joie, y compris Ernest, que j'avais convaincu ; mais nos petits rameurs se lassèrent bientôt, et ils me demandèrent si je ne pourrais pas épargner ce travail à leurs bras. Je me mis à rire et leur dis : « Eh ! mes enfants ! si vous pouvez me procurer seulement une grande roue de fer avec un essieu, j'essaierai de satisfaire votre désir.

FRITZ. – Une roue de fer ? Il y en a une magnifique dans notre cuisine ; elle appartenait à un tournebroche, et je vous la procurerai facilement, pourvu que ma mère ne s'en serve point.

MOI. – Je verrai ce que je pourrai faire ; mais maintenant, enfants, redoublez de bras, et luttez courageusement contre les flots, jusqu'à ce que la pirogue puisse marcher sans vous fatiguer. »

Fritz voulut alors savoir à quel règne appartenait le corail ; « car j'ai lu quelque part, me dit-il, que c'est une espèce de ver.

MOI. – Le corail se forme par l'agglomération des cellules de petits polypes qui vivent en familles nombreuses. Ils bâtissent leurs cellules

l’une contre l’autre, et forment ainsi des couches qui ressemblent aux branches d’un arbre.

ERNEST. – Mais ces arbres n’ont jamais plus de deux à trois pieds.

MOI. – Il est merveilleux de voir comment la nature sait produire des choses immenses avec de petites causes. Le travail de ces petits insectes donne pour résultat, au bout de longues années, des rochers énormes qui interceptent la navigation, et qui sont fort dangereux pour les navires quand ils sont à fleur d’eau. »

Tandis que nous parlions, il s’éleva une petite brise dont nous nous hâtâmes de profiter, et nous arrivâmes au rivage. Nos enfants racontèrent tout ce qu’ils avaient vu et fait, et leurs coquillages firent l’admiration de Franz ; mais quand j’annonçai mon projet de retourner le soir même à l’îlot, ma femme déclara qu’elle voulait partager les périls de l’expédition. J’approuvai son idée, et je lui dis de préparer de l’eau et des provisions pour deux jours ; car la mer est un maître capricieux, et elle pourrait fort bien nous

forcer à rester sur l’îlot plus de temps que nous n’en avions le dessein.

III

Dépècement de la baleine.

Aussitôt après le dîner, auquel nous avions mis moins de temps que de coutume, nous nous préparâmes à retourner à l'îlot ; mais auparavant je m'occupai à trouver des tonneaux pour contenir la graisse de la baleine. Je ne voulais pas prendre pour cela des tonnes vides que nous pouvions avoir ; car je savais qu'elles conservaient une odeur infecte. Cependant cette graisse m'était utile pour alimenter d'huile les grandes lanternes qui nous éclairaient dans la grotte. Ma femme me rappela enfin que nous avions encore quatre cuves de notre bateau qui se trouvaient dans l'eau en attendant emploi. Mes enfants les nettoyèrent, et, après nous être armés de couteaux, de haches, de scies et de tous les instruments tranchants dont nous devions avoir

besoin, nous levâmes l'ancre, traînant les cuves à la remorque. Nous partîmes bien plus lentement que le matin, et au bruit des soupirs et des lamentations des rameurs ; mais, comme la mer était fort élevée et tranquille, nous pûmes aborder presque à côté de la baleine.

Mon premier soin fut d'abriter la pirogue et les cuves pour le moment où les vagues redeviendraient furieuses. Ma femme resta étonnée, et Franz, qui se trouvait pour la première fois en présence du monstre, en fut si effrayé, qu'il était sur le point de pleurer. En la mesurant approximativement, je trouvai qu'elle pouvait avoir soixante à soixante-dix pieds de long, sur trente-cinq pieds d'épaisseur dans le milieu, et pouvait peser soixante milliers de livres. Elle n'avait encore atteint que la moitié de la taille ordinaire à cette espèce. Nous admirâmes les énormes proportions de sa tête et la petitesse de ses yeux, semblables à ceux du bœuf ; mais ce qu'il y avait de plus étonnant, c'étaient ses mâchoires, avec ces rangées de barbes qu'on nomme *fanons*, et qui n'avaient pas moins de dix à douze pieds : ce sont ces fanons que les

Européens emploient sous le nom de baleines. Comme ils devaient être pour nous d'une grande utilité, je me promis bien de ne pas les négliger. La langue, épaisse, pouvait peser un millier. Fritz s'étonna de la petitesse du gosier du monstre, dont l'ouverture était à peine de la force de mon bras. « Aussi, s'écria-t-il, la baleine ne doit pas se nourrir de gros poissons, ainsi qu'on pourrait le croire à sa taille.

– Tu as raison, lui répondis-je, elle ne se nourrit que de petits poissons, parmi lesquels il y en a une espèce qui se trouve dans les mers du pôle, et qu'elle préfère. Elle en avale d'immenses quantités noyées dans beaucoup d'eau de mer ; mais cette eau sort en jets par deux trous qui sont placés au-dessus de la tête, ou bien encore s'écoule à travers les barbes ou fanons.

« Mais, ajoutai-je, à l'ouvrage ! et vite, si nous voulons tirer parti de notre Léviathan avant la nuit. »

Fritz et Jack s'élancèrent aussitôt sur la queue, et de là sur le dos de la baleine, parvinrent ainsi jusqu'à la tête, puis à l'aide de la hache et de la

scie ils se mirent à détacher les fanons, que je retirai d'en bas. Nous en comptâmes jusqu'à six cents de diverses grosseurs ; mais nous ne prîmes que les plus beaux, environ cent à cent vingt.

Nous ne restâmes pas longtemps tranquilles : l'air se remplit d'oiseaux de toute espèce, dont le cercle se resserrait de plus en plus autour de nous. D'abord ils n'avaient fait que voltiger au-dessus de nos têtes ; puis, quand leur nombre se fut accru, ils s'approchèrent et vinrent saisir les morceaux jusque dans nos mains, jusque sous les coups de nos haches.

Ces oiseaux nous tentaient peu ; cependant nous en tuâmes quelques-uns, car ma femme m'avait fait observer que leurs plumes et leur duvet pourraient nous servir.

Je laissai Fritz tirer seul les fanons de la bouche de l'animal, et je me mis en devoir d'enlever sur son dos une longue et large bande de peau, que je destinais à faire des harnais pour les buffles et des chaussures pour nous. J'eus beaucoup de peine, car le cuir de la baleine avait près d'un pouce d'épaisseur ; cependant je réussis

assez bien.

Nous enlevâmes à la queue quelques morceaux de chair et de lard. Comme la mer approchait rapidement, nous fîmes les préparatifs du départ. Cependant j'eus le temps de couper un morceau de la langue, que j'avais entendu vanter comme un excellent manger, et donnant une huile excellente. Tout fut embarqué avec soin, et nous nous hâtâmes de regagner nos côtes bien-aimées, après lesquelles nous soupirions.

Notre ardeur augmenta bientôt. À peine étions-nous en pleine mer, que l'odeur qui se dégageait des tonnes nous saisit au nez avec une telle force, que nous ne savions comment nous y soustraire. Nous arrivâmes enfin au milieu des lamentations les plus risibles, et tous nos bestiaux furent aussitôt employés à transporter les produits de cette première journée.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous montâmes de nouveau dans la pirogue ; mais Franz et ma femme restèrent à terre, parce que les travaux que je projetais eussent été vraisemblablement trop dégoûtants pour eux. Un

vent frais nous porta assez vite à l'îlot, et nous trouvâmes notre baleine dévorée par une nuée de mouettes et autres oiseaux de mer qui s'étaient abattus sur elle. Il fallut leur tirer quelques coups pour s'en débarrasser ; car leurs cris assourdissants nous déchiraient les oreilles.

Nous eûmes soin, avant de nous mettre à l'œuvre, de nous dépouiller de nos vestes et de nos chemises ; nous revêtîmes des espèces de casaques préparées exprès, et nous attaquâmes les flancs de l'animal. Parvenu aux intestins, je les coupai en morceaux de six à quinze pieds. Je les fis nettoyer, et, quand ils furent bien lavés à l'eau de mer et frottés de sable jusqu'à ce que la pellicule intérieure fût enlevée, nous les plaçâmes dans le bateau.

Après avoir renouvelé notre provision de lard, comme le soleil commençait à baisser, nous fûmes forcés de quitter notre proie pour retourner au rivage, et nous partîmes, abandonnant le reste de la baleine aux oiseaux voraces.

Nous soupirions d'ailleurs après un bon repas et une boisson fraîche, ce dont nous avions été

privés toute la journée ; nous ramassâmes quelques beaux coquillages pour notre musée, entre autres un nautile, et nous nous embarquâmes.

« Pourquoi donc, mon père, avez-vous pris ces boyaux ? me demandèrent mes enfants pendant le voyage : à quoi les destinez-vous ?

– Le grand moteur de l'industrie humaine, leur dis-je, le besoin a enseigné aux peuplades des contrées privées de bois, telles que les Groënlandais, les Samoyèdes et les Esquimaux, à y suppléer et à convertir les boyaux d'une baleine en tonnes. Ils savent aussi trouver dans cet animal leur nourriture et même leurs nacelles, tandis que nos besoins ne nous permettent d'apprécier que l'huile de ce poisson. »

On me demanda pourquoi nous, qui avions du bois et des tonnes à notre disposition, nous avions entrepris une besogne aussi dégoûtante. Je fis observer alors que mes tonnes auraient conservé une mauvaise odeur.

En causant ainsi, nous atteignîmes le rivage, où la bonne mère nous attendait, « Grand Dieu !

s’écria-t-elle, comment osez-vous vous présenter dans un pareil état ! Allez laver vos vêtements, et portez ailleurs votre cargaison.

– Calme-toi, ma chère, lui dis-je, et reçois-nous comme si nous te rapportions les meilleurs fruits ; car, dans notre position, ce sont des richesses précieuses. » Elle nous laissa aborder, et le repas qu’elle nous avait préparé nous fit oublier les occupations de la journée.

IV

L’huile de baleine. – Visite à la métairie. – La tortue géante.

Le jour paraissait à peine, que nous étions sur pied et prêts à convertir en huile notre lard. D’abord nous sortîmes nos outres de la cuisine et nous les mîmes sécher au soleil. Nous plaçâmes sur la claie les quatre tonnes pleines, et nous leur fîmes subir une forte pression à l’aide de pierres et de leviers, pour en faire sortir la partie de l’huile la plus fine et la plus pure. Nous la passâmes dans un drap grossier, et nous la versâmes, avec une grande cuiller en fer qui était primitivement destinée au service d’une sucrerie, dans les tonnes et dans les outres. Le reste du lard fut coupé en morceaux et jeté dans une grande marmite de fonte posée sur le feu assez loin de l’habitation, que je ne voulais pas empester.

Quant à mes boyaux, j'en gardai deux longs morceaux, je les enduisis de caoutchouc en dedans et en dehors, et je les destinai à me faire un caïac groënlandais pour naviguer sur la mer.

Ce qui restait du lard après notre opération fut jeté dans la rivière des Chacals, où nos oies et nos canards s'en régalèrent. Nous profitâmes alors d'une autre circonstance pour renouveler notre provision d'écrevisses. Ma femme avait eu soin de dépouiller de leur duvet les oiseaux que nous avions pris le matin dans l'îlot ; mais leur chair était un mets trop fade et trop grossier, et nous l'abandonnâmes volontiers aux habitants du fleuve. Les écrevisses se jetèrent dessus, comme autrefois sur le chacal, et nous pûmes en prendre de grandes quantités.

Lorsque enfin notre fonderie fut terminée, et que nous nous préparâmes à reprendre nos travaux accoutumés, ma femme me fit une observation. « Ne vaudrait-il pas mieux, dit-elle, fondre votre lard dans l'îlot de la Baleine, au lieu de l'apporter ici, où vous avez à craindre à tous moments d'incendier une partie de notre

territoire ? Cet îlot est à portée de Felsen-Heim, et nous pourrions y demeurer quelque temps sans cesser de veiller à ce qui se passe ici. Ce serait un atelier commode et presque sous nos yeux. Nous pourrions aussi en faire une colonie de volailles ; là, du moins, elles n'auraient rien à craindre ni des singes ni des chacals, leurs plus grands ennemis. Quant aux oiseaux de mer, ils nous céderont volontiers la place. »

Le projet de ma femme me plut beaucoup, et mes jeunes enfants l'accueillirent si bien, qu'ils voulaient sauter aussitôt dans le bateau. J'en retardai l'exécution jusqu'au moment où les flots et les oiseaux nous auraient débarrassés du cadavre de la baleine, qui pouvait nous infecter. J'annonçai que je voulais auparavant remplacer les rames si rudes et si lourdes de la pirogue par une machine plus facile à manier.

J'allai examiner le tournebroche de Fritz, et j'en trouvai deux au lieu d'un ; je pris le plus grand et le plus fort, parce qu'il pouvait mieux répondre à mon attente.

Je commençai par étendre sur la pirogue un

arbre en fer quadrangulaire qui dépassait à chaque extrémité d'un pied environ ; au milieu j'ajoutai un ressort également à quatre faces, et j'arrondis mon arbre aux points où il était en contact avec les bords, pour l'empêcher de les endommager. Aux deux bouts je fixai un moyeu où je fichai quatre rais, mais plats comme des rames, et non pas ronds comme ceux d'une roue ordinaire. Mon tournebroche fut adapté derrière le mât, de manière que l'un des poids descendît jusqu'à la moitié des parois du bateau, tandis que l'autre s'élevait et faisait mouvoir la roue. Cette roue fut mise en contact avec les quatre ressorts de l'arbre, de manière à les chasser successivement, et à faire par conséquent tourner l'arbre sur lui-même et mes quatre palettes, qui venaient l'une après l'autre frapper la surface de l'eau et poussaient le bateau en avant. Pour diminuer la pesanteur de mes rais et donner plus d'action à mon tournebroche, je les fis en fanons de baleine.

Il est vrai que le bateau n'allait pas bien vite, et que toutes les quinze à vingt minutes il fallait changer les poids du tournebroche ; mais enfin

notre bateau marchait, et nous pouvions rester les bras croisés assez de temps pour nous ôter la fatigue des rames.

Je n'essaierai pas de décrire la joie et les transports qui éclatèrent parmi nos petits fous, les sauts et les danses qu'ils firent sur le rivage, quand Fritz et moi nous essayâmes la machine dans la baie du Salut. Nous eûmes à peine touché terre, qu'ils voulurent tous sauter dans la barque, pour tenter une excursion à l'îlot de la Baleine. Mais, comme le jour était trop avancé, je le défendis, et je promis que le lendemain, pour mieux essayer la machine, nous nous rendrions par eau à la métairie de Prospect-Hill, pour prendre quelques-uns de nos animaux européens et les conduire à l'îlot.

Ma proposition fut accueillie avec une grande joie. En vue de ce voyage, on prépara des armes, des provisions, et l'on se coucha de bonne heure, afin de partir plus tôt le lendemain matin.

Aux premiers rayons du jour, tout le monde était sur pied. Ma femme avait eu soin de préparer la veille le morceau de la langue de

baleine ; elle le plaça dans une double enveloppe de feuilles fraîches : elle devait cette fois, ainsi que Franz, nous accompagner.

Nous quittâmes gaiement Felsen-Heim. Je conduisis la barque à l'embouchure de la rivière des Chacals, qui nous porta rapidement en pleine mer, où heureusement le vent n'était ni violent ni contraire. Nous laissâmes bientôt derrière nous l'île du Requin, et nous aperçûmes le banc de sable où la baleine était encore. La machine fonctionna si bien, que la frêle embarcation semblait danser sur l'eau, et que nous nous trouvâmes en assez peu de temps à la hauteur de Prospect-Hill.

J'avais eu soin de me tenir toujours à trois cents pieds environ de la côte, pour être sûr de la profondeur, et cette distance nous permettait de jouir du charmant coup d'œil du figuier de Falken-Horst, et des arbres fruitiers qui croissaient plus loin. Nous remarquâmes aussi, au fond, une ceinture de rochers qui se confondaient avec le ciel, et s'élevaient comme une terrasse de verdure à notre gauche, si belle, que nous ne

pûmes retenir un soupir à cette vue. Nous longeâmes bientôt l'îlot de la Baleine, dont la verdure faisait heureusement diversion à l'uniformité du majestueux mais terrible océan. Je remarquai que du côté de Prospect-Hill il était garni d'arbustes que nous n'avions pas encore vus dans nos précédents voyages.

Lorsque nous arrivâmes en face du bois des Singes, je fis un tour à droite, j'abordai dans une anse de facile accès, et nous sautâmes à terre pour renouveler nos provisions de cocos, et prendre de jeunes plantes que nous voulions porter dans l'îlot de la Baleine. Ce ne fut pas sans un sentiment de plaisir bien vif que nous entendîmes tout à coup, dans le lointain, retentir le chant des coqs et le bêlement des bêtes. Cet accueil nous rappela notre chère patrie, où le voyageur, lorsqu'il entend ce bruit, bénit le Ciel, sûr de trouver l'hospitalité dans quelque métairie qu'il n'avait point encore aperçue.

Nous allâmes, ma femme et moi, chercher quelques jeunes plants de pin dans la forêt ; et après une petite heure de repos nous reprîmes la

mer. Nous nous dirigeâmes vers la métairie, et plus nous avancions, plus le chant et le bêlement de nos animaux domestiques devenaient bruyants. J'abordai dans une petite anse où le rivage était bordé de nombreux mangliers ; nous en arrachâmes plusieurs. J'avais remarqué qu'ils croissaient fort bien dans le sable, et je voulais les planter dans le banc de sable même. Nous enveloppâmes soigneusement les racines de feuilles fraîches, puis nous nous dirigeâmes vers la colonie. Tout y était en bon ordre. Seulement les moutons, les chèvres et les poules se mirent à fuir à notre approche. Du reste, leur nombre était considérablement augmenté. Mes petits garçons qui voulaient du lait pour se rafraîchir, se mirent à la poursuite des chèvres ; mais, voyant qu'ils n'avaient aucune chance de succès, ils tirèrent de leurs poches leurs lazos, qui ne les quittaient plus, et en moins de rien nous reprîmes trois ou quatre des fugitives. On leur distribua aussitôt une ration de pommes de terre et de sel dont elles parurent fort satisfaites ; mais en échange elles nous donnèrent plusieurs jattes de lait, que nous trouvâmes délicieux.

Ma femme, à l'aide d'une poignée de riz et d'avoine, réunit la basse-cour autour d'elle ; elle fit son choix, et les prisonniers furent déposés dans le bateau, les pattes et les ailes solidement liées.

C'était l'heure du dîner. Comme nous n'avions pas le temps de faire la cuisine, les viandes froides que nous avions apportées firent les frais du repas ; mais la langue de la baleine, qui était servie en grande pompe, fut unanimement déclarée détestable, et bonne tout au plus pour des gens privés depuis longtemps de viande fraîche. Nous l'abandonnâmes au chacal, le seul de nos animaux domestiques qui nous eût suivis ; puis nous nous hâtâmes de manger quelques harengs et d'avaler plusieurs tasses de lait pour faire passer le maudit goût d'huile rance que ce morceau nous avait laissé.

J'abandonnai à ma femme le soin des préparatifs de départ, et je m'en allai avec Fritz cueillir quelques paquets de cannes à sucre qui croissaient près de là, et que je voulais planter aussi dans l'îlot.

Bien munis de tout ce qui nous était nécessaire pour la colonisation, nous montâmes dans notre bateau et nous cinglâmes dans la direction du cap de l'Espoir-Trompé, afin de pénétrer dans la grande baie et d'examiner l'intérieur ; mais cette fois encore le cap justifia son nom : la marée descendait, et nous trouvâmes devant nous un banc de sable qui s'étendait si loin, et qui était si large, qu'il arrêta soudain notre expédition. Heureusement un bon vent nous reporta en pleine mer et nous empêcha de nous perdre sur ce bas-fond. Je déployai la voile, les rames mécaniques redoublèrent de vitesse, et nous reprîmes le chemin de l'îlot.

Cependant mes enfants ne quittèrent pas volontiers ce banc de sable, où ils avaient cru reconnaître des lions marins. Il nous avait semblé d'abord apercevoir dans le lointain, et à la surface des flots, comme un monceau de pierres blanches en désordre ; mais bientôt la masse se divisa en deux : des cris et des hurlements confus me donnèrent la certitude que c'étaient des êtres vivants. Nous vîmes deux troupes de monstres marins qui ne paraissaient pas en fort bonne

intelligence ; car ils manœuvraient de front, se provoquaient entre eux et s'entrechoquaient mutuellement. Leur armée me parut respectable, et je n'ai pas besoin de dire que nous fîmes voile rapidement pour ne pas laisser à ces dangereux voisins le temps de nous apercevoir. Nous arrivâmes à l'îlot en moitié moins de temps que nous n'en avions mis pour y aller.

En touchant à terre, mon premier soin fut de planter les arbustes que nous avions rapportés. Mes enfants, sur l'assistance desquels j'avais compté, me laissèrent pour courir après les coquillages. La bonne mère seule resta pour m'aider.

Nous avions à peine commencé, que nous vîmes Jack accourir vers nous tout essoufflé. « Papa ! maman ! s'écria-t-il, venez, venez, un monstre, sans doute un mammouth ! il est sur le sable ! »

Je ne pus m'empêcher de rire, et je lui répondis que son mammouth devait être simplement le squelette de la baleine.

« Non ! non ! répliqua l'entêté, ce ne sont

certes pas des arêtes de poisson, mais ce sont bien des os. Puis la mer a déjà emporté la carcasse de la baleine, tandis que mon mammouth est bien plus avancé dans les sables. »

Tandis que Jack essayait de me déterminer à le suivre en me tirant par la main, j'entendis soudain crier : « Accourez ! accourez par ici ! il y a une tortue. »

Je courus, et je vis Fritz à quelque distance qui agitait un de ses bras autour de sa tête, comme pour hâter mon arrivée.

Je fus en quelques instants au pied de la colline. Je trouvai, en effet, mon fils aux prises avec une énorme tortue qu'il retenait par un pied de derrière, et qui, malgré tous ses efforts, n'était plus qu'à dix ou douze pas de la mer. J'arrivai encore à temps ; je donnai à Fritz l'un des avirons, et, le passant sous l'animal comme un levier, nous parvînmes à le renverser sur le dos dans le sable, où son poids creusa une sorte de fosse qui nous assura ainsi sa possession. Cette bête était d'une grandeur prodigieuse, et devait peser au moins huit cents livres ; elle n'avait pas

moins de huit pieds à huit pieds et demi de long. Nous la laissâmes là ; car nos forces réunies n'auraient pu la remuer.

Cependant Jack me pressait tellement d'aller voir son mammouth, que je résolus de le suivre, au grand étonnement de tous mes enfants.

Arrivé près du prétendu monstre, je n'eus pas de peine à faire voir au pauvre garçon que son mammouth était exactement la même chose que notre baleine. Je lui montrai la trace de nos pas sur le sable, et quelques morceaux de fanon que nous avions négligé d'emporter.

« Mais, lui dis-je, qui donc t'a mis dans la tête l'idée de mammouth ?

– Ah ! répondit l'enfant confus, c'est M. le professeur Ernest qui me l'a soufflé et qui m'a attrapé.

– Ainsi, sans réflexion, tu crois tout ce qu'on te dit : tu ne songes pas même à t'enquérir si l'on se moque de toi ! Si tu eusses réfléchi, n'aurais-tu pas bien vite compris qu'il n'était guère possible qu'en moins d'un jour la mer emportât le

squelette de la baleine pour mettre celui d'un mammouth justement à la même place ?

JACK. – C'est vrai, je n'y ai pas encore pensé.

MOI. – Alors, pour ta pénitence, tu vas me dire ce que tu sais maintenant du mammouth.

JACK. – C'est, je crois, une espèce d'animal monstrueux, dont les premiers ont été découverts en Sibérie.

MOI. – Bien, mon fils, je ne te croyais pas si savant. Ernest t'a bien fait ta leçon. »

J'ajoutai quelques mots sur l'existence encore problématique de cet animal, et qui, selon toutes les apparences, n'est qu'une variété perdue de l'espèce des éléphants.

Comme nous étions arrivés au soir, nous enveloppâmes de feuilles fraîches les racines des cocotiers et des pins qui nous restaient, renvoyant aux jours suivants la fin de cette opération importante.

Nous allâmes au rivage, et nous restâmes à considérer la tortue. Nous fîmes d'abord avancer le bateau près de l'endroit où elle était. Nous

essayâmes de la lever ; mais, ayant reconnu l'inutilité de nos efforts, nous restâmes tous en silence auprès d'elle.

Tout à coup je m'écriai : « Trouvé ! trouvé ! C'est cette bête qui nous conduira elle-même à Felsen-Heim. »

Je montai dans la pirogue, je vidai la tonne d'eau douce que j'avais apportée, et, ayant remis la tortue sur ses pieds, nous lui attachâmes la tonne vide sur le dos. J'eus soin en même temps d'attacher à une patte de devant de l'animal une corde fixée à notre bateau, et sans perdre un moment nous fûmes bientôt dans l'embarcation.

Je pris place à l'avant de la pirogue, armé d'une hache et prêt à couper la corde aussitôt que notre barque menacerait de s'enfoncer ; mais la tonne retenait la tortue à fleur d'eau, et la pauvre bête ramait si bien, que nous accomplîmes notre course avec autant de rapidité que de bonheur. Mes fils, heureux de ce nouvel attelage, le comparaient aux chars marins du dieu Neptune dans la Fable. Je dirigeai la course de la tortue droit vers la baie du Salut, en la ramenant dans la

direction d’un coup de rame dès qu’elle tentait de s’en éloigner, soit à droite, soit à gauche.

Nous débarquâmes à l’endroit accoutumé, et notre premier soin, en ramenant la pirogue, fut de fixer la tortue elle-même, et de remplacer la tonne vide par des cordes solides qui devaient l’empêcher de s’éloigner.

Dès le lendemain matin son procès fut fait, et son énorme carapace fut destinée à fournir un bassin à la fontaine que nous avions établie dans l’intérieur de la grotte. C’était un superbe morceau ; elle avait au moins huit pieds de long sur trois de large. Nous dépeçâmes l’animal de manière à tirer le meilleur parti de son immense dépouille. Je crois pouvoir affirmer qu’elle était de l’espèce qu’on nomme tortue géante ou tortue verte, la plus grosse de toutes les espèces, et dont la chair est très estimée des navigateurs.

V

Le métier à tisser. – Les vitres. – Les paniers. – Le palanquin. – Aventure d'Ernest. – Le boa.

Ma femme me demandait depuis longtemps un métier à tisser, que l'état de nos vêtements rendait indispensable. Je m'occupai à la satisfaire, et, après bien des efforts, je parvins à créer une machine qui, sans être ni gracieuse ni parfaite, pouvait du moins confectionner de la toile. C'était tout ce qu'il nous fallait. Notre provision de farine n'était pas assez considérable pour qu'on l'employât à faire la colle nécessaire au tissage : j'y substituai de la colle de poisson, qui, entre autres avantages, offrait celui de conserver une humidité que n'a pas la colle ordinaire.

La colle de poisson me fournit encore des vitrages. J'en pris une certaine quantité que je

soumis à l'action d'un feu très vif ; je la laissai bouillir jusqu'à ce qu'elle eût acquis assez de consistance. J'entourai alors une tablette de marbre d'une petite galerie en cire, et je vidai sur le marbre la colle bouillante. Quand elle fut un peu refroidie, je coupai mes carreaux de la grandeur désirée, et nous obtînmes des vitres transparentes. Elles n'avaient sans doute ni la limpidité du cristal, ni même la pureté du verre ; mais elles étaient plus transparentes que les lames de corne qui décorent les lanternes de nos campagnes. Notre admiration pour les chefs-d'œuvre de notre industrie fut sans bornes.

Encouragé par ces deux premiers succès, je résolus de tenter une nouvelle entreprise. Mes petits cavaliers désiraient des selles et des étriers, et nos bêtes de tir avaient besoin de jougs et de colliers. Je me mis à l'œuvre. Je fis apporter les peaux de kanguroo et de chien de mer, et la bourre fut fabriquée avec la mousse d'arbre que nos pigeons nous avaient fait connaître. Je réunissais deux brins ensemble, et je les mettais tremper dans l'eau avec un peu de cendre et d'huile de poisson, afin qu'elle ne devînt pas trop

dure en séchant. Cette lessive réussit parfaitement : quand la mousse fut relevée et séchée, elle avait conservé toute son élasticité, pareille à celle du crin de cheval. Aussi j'en remplis non seulement les selles, mais encore les jougs et les colliers, et ma femme vit avec joie ces nouvelles inventions, utiles à ses enfants. Je ne m'en tins pas là, et je me mis à fabriquer des étriers, des sangles, des brides, des courroies de toute façon, quittant à tout moment mon ouvrage pour aller, comme un tailleur, prendre mesure à mes bêtes.

Mais ce n'était pas tout d'avoir ainsi fabriqué le joug ; car mes pauvres Sturm et Brummer, pour lesquels il était fait, ne se souciaient que fort peu de s'y soumettre, et sans l'anneau que je leur avais passé au nez, et dont je fis un grand usage, tous mes efforts eussent été inutiles. Cependant je préférai la manière d'atteler des Italiens, qui placent le joug sur les épaules, à celle qu'on emploie dans notre patrie, et qui consiste à placer le joug sur le front et les cornes ; je vis avec plaisir, quand mes prisonniers se mirent à l'ouvrage, que cette méthode était la meilleure.

Ces travaux nous retinrent plusieurs jours sans relâche. À cette époque un banc de harengs pareil à celui de l'année précédente vint dans la baie, et nous n'eûmes garde de le laisser passer sans renouveler notre provision, à laquelle nous avions pris grand goût.

Les harengs furent suivis de chiens de mer. Nous avions continuellement besoin de leurs peaux pour nos selles, nos courroies, nos brides, nos étriers, etc. ; aussi nous ne négligeâmes pas cette chasse. Nous en prîmes ou tuâmes vingt à vingt-quatre de différentes grosseurs, et, après avoir jeté la chair, nous mîmes de côté leurs peaux, leurs vessies et leur graisse. Mes enfants demandaient à grands cris une excursion dans l'intérieur du pays ; mais je voulus auparavant confectionner des corbeilles qui permissent à ma femme, pendant nos absences continuelles, de recueillir les graines, les fruits, les racines, etc., et de les rapporter facilement au logis. Nous commençâmes par faire provision de baguettes d'un arbrisseau qui croissait en grande quantité sur les rives du ruisseau du Chacal, car je ne voulais pas employer à mes premiers essais les

beaux roseaux de mon pauvre Jack ; et nous fîmes bien : car ils furent si grossiers, que nous ne pûmes nous empêcher de rire en les considérant. Peu à peu cependant nous nous perfectionnâmes, et je finis par construire une grande corbeille longue et solide, avec deux anses pour aider à la porter.

À peine fut-elle terminée, que mes enfants résolurent d'en faire une civière. Pour l'essayer, ils passèrent un bambou dans les anses. Jack se plaça devant, Ernest derrière, et ils se mirent à se promener pendant quelque temps de long en large, portant ainsi la corbeille vide. Mais ils s'ennuyèrent bientôt de ce manège ; ils disposèrent, bon gré, mal gré, leur jeune frère Franz dans la corbeille, et ils se mirent ensuite à courir en poussant des cris de joie.

« Ah ! dit Fritz à ce spectacle, mon cher papa, si nous en faisions une litière pour que ma mère pût nous suivre dans nos excursions ! »

Tous mes enfants s'écrièrent : « Oh ! oui, papa, une litière ; ce sera excellent quand l'un de nous sera fatigué ou malade !

MA FEMME. – Bien, mes enfants, pour vous et pour moi ; mais ce serait une chose assez comique que de me voir assise comme une princesse au milieu de vous sur une corbeille dont les bords pourraient à peine me contenir.

MOI. – Un moment donc ! nous ferions un ouvrage capable de te porter.

FRITZ. – Certainement, n'est-ce pas ? mon père, comme les palanquins dont on se sert dans les Indes.

ERNEST. – Et qui sont portés par des esclaves. Merci, je ne suis pas trop disposé à ce métier.

MA FEMME. – Soit tranquille, mon cher Ernest, je ne veux pas de vous pour esclaves ni pour porteurs ; il ne faudrait pas m'élever bien haut, car je serais bientôt à terre. Je ne monterai dans cette corbeille que quand vous m'aurez trouvé des porteurs dont les jambes soient plus solides que les vôtres.

JACK. – Eh bien ! mon Sturm et le Brummer de Franz en ont-ils d'assez fortes pour rassurer maman ?

MOI. – Bien ! bien ! c'est là une bonne pensée, étourdi ; nous avons là deux excellents porteurs pour le palanquin.

ERNEST. – Comme ma mère sera bien dans son palanquin ! Nous pourrions y faire un toit avec des rideaux, derrière lesquels elle pourrait se cacher quand elle voudrait.

JACK. – Mais essayons d'abord avec la corbeille, afin de voir si cela réussira ; Franz et moi nous conduirons. »

Je souris de l'empressement avec lequel les enfants avaient adopté cette idée nouvelle, et j'y consentis volontiers. Nous fîmes donc retentir nos trompes pour rappeler notre bétail qui paissait, et nous vîmes bientôt accourir nos animaux. Ils furent enharnachés ; Jack sauta sur son Sturm, placé à l'avant-train, et Franz resta derrière avec Brummer. Quant à Ernest, il monta dans la corbeille, qui pendait paisiblement entre les deux animaux. Ils se mirent en marche au petit pas, n'étant pas encore habitués à ce nouveau manège, et Ernest assurait que rien n'était meilleur que cette litière, où l'on était

doucement ballotté sans fatigue.

Mais bientôt les deux conducteurs mirent leurs bêtes au galop, et le pauvre Ernest, rudement secoué, se mit à crier à ses frères d'arrêter ; mais ce fut en vain. Les porteurs n'en continuèrent pas moins à pousser leurs montures. Quant à nous, qui regardions ce spectacle, la mine du pauvre Ernest, qui ne courait, au reste, aucun danger, nous paraissait si drôle, que nous n'essayâmes pas de le secourir. Les polissons galopèrent jusqu'à la rivière du Chacal, et revinrent vers nous sans s'arrêter. Aussi l'on conçoit facilement la colère d'Ernest quand il sortit de sa litière. Jeté hors des gonds par cette promenade forcée, il n'allait probablement pas se contenter de paroles, quand j'arrivai à temps pour m'interposer. Ernest se calma peu à peu, et je le vis même aider son frère Jack à dételer les animaux pour leur rendre la liberté. Avant de les laisser partir, il alla aussi chercher du sel, et en donna une poignée à chacune des pauvres bêtes. Cette marque de bon caractère me fit beaucoup de plaisir.

Nous nous remîmes alors à notre travail de

vannier, et nous tressions depuis quelque temps en silence, quand Fritz se leva soudain comme un homme effrayé.

« Oh ! mon père ! dit-il, voyez donc, dans l'avenue de Falken-Horst, ce nuage de poussière ; il doit être produit par quelque animal de forte taille, à en juger par son épaisseur ; et de plus il vient droit vers nous.

– Ma foi, lui répondis-je sans trop m'inquiéter, car je découvrais peu encore ce nuage que les yeux d'aigle de Fritz avaient aperçu, je ne sais ce que cela peut être, car nos gros animaux sont maintenant à l'écurie.

MA FEMME. – Ce sont sans doute quelques-uns des moutons, ou peut-être même notre vilaine truie qui fait encore des siennes.

FRITZ. – Non ! non ! j'aperçois fort bien les mouvements de cet animal ; tantôt il se dresse comme un mât, tantôt il s'arrête, marche ou glisse sans que je puisse distinguer aucun de ses membres. »

Effrayés de cette description dont nos faibles

yeux ne nous permettaient pas de juger la vérité, nous ne savions trop à quoi nous en tenir. Je pris alors ma longue-vue, et au moment où je la dirigeai vers ce côté j'entendis Fritz crier :

« Mon père, je le vois distinctement maintenant ! Son corps est d'une couleur verdâtre ! Que pensez-vous de cela ?

MOI. – Fuyons ! fuyons, mes enfants ! Allons nous réfugier dans le fond de notre grotte, et fermons-en bien les ouvertures !

FRITZ. – Pourquoi donc ?

MOI. – Parce que je suis certain que c'est un serpent monstrueux qui s'avance vers nous. »

Nous nous hâtâmes de revenir au logis, et nous fîmes toutes nos dispositions pour la défense. Les fusils furent chargés, la poudre et le plomb versés dans les poudrières. Plus le terrible animal avançait, plus je me confirmais dans l'idée que c'était un boa. Ce que j'avais entendu raconter de la force de ces animaux m'effrayait extrêmement, et je ne savais quel moyen mettre en usage pour l'empêcher de parvenir jusqu'à

nous ; il était trop tard pour retirer les planches de notre pont. Il fallait donc se résigner à attendre qu'il fût à portée pour essayer de nous en défaire à coups de fusil.

L'animal cependant arriva près du pont, et, comme s'il eût senti une proie de notre côté, se dirigea, après quelques hésitations, droit vers la grotte. Nous étions montés dans le colombier pour observer ses mouvements. Il était à peine à trente pas de nous, quand Ernest, plus par un sentiment de peur que par désir de le tuer, lui lâcha son coup de fusil. Ce fut le signal d'une décharge générale, du moins de la part de Jack, de Franz et de ma femme, qui s'était aussi munie d'un fusil ; mais les coups étaient mal dirigés, et les balles s'étaient perdues, ou n'avaient rien fait sur l'écaille du monstre, car il se détourna et se mit à fuir. Fritz et moi, qui avions gardé nos coups, nous fîmes feu alors, mais sans montrer plus de bonheur ou d'adresse ; car le boa redoubla de vitesse, et courut avec une célérité prodigieuse s'enfoncer dans le marais où Jack avait manqué de perdre la vie, et disparut bientôt, caché par les roseaux qui le couvraient.

Nous commençâmes à respirer, et l'on se mit à discourir sur les formes effrayantes de ce terrible ennemi ; la peur en avait grandi les proportions à tous les yeux : on n'était pas même d'accord sur les couleurs de la robe. Pour moi, j'étais dans la plus grande perplexité, ne sachant comment connaître la retraite du boa, ni avertir mes enfants de son approche. Je me creusai la tête pour trouver un moyen de le tuer. Il ne fallait pas songer à nous exposer en rase campagne contre un pareil ennemi, car nos forces réunies nous auraient été d'un bien faible secours ; aussi je défendis, jusqu'à nouvel ordre, de sortir de la grotte sans ma permission expresse ; et j'eus toujours soin d'avoir quelqu'un l'œil au guet pour tâcher de connaître les mouvements du boa.

VI

Mort de l’âne et du boa. – Entretien sur les serpents venimeux.

Pendant trois longs jours d’angoisses, la crainte de notre redoutable voisin nous tenait comme assiégés dans notre demeure ; car je fis observer sévèrement ma défense, n’y manquant moi-même que dans le cas d’absolue nécessité, et alors même je ne m’éloignais que de quelques centaines de pas. Cependant l’ennemi ne donnait pas le moindre signe de sa présence, et l’on aurait pu croire qu’il avait quitté sa retraite, si nos oies et nos canards, qui avaient établi leur demeure dans l’étang, ne nous eussent donné des annonces trop fidèles de son terrible voisinage. Tous les soirs, lorsque ces paisibles animaux regagnaient le logis, après leur excursion sur la mer et sur les côtes voisines, nous les voyions planer longtemps

au-dessus de leur ancienne demeure, témoignant par leurs cris et le battement de leurs ailes une agitation inaccoutumée ; enfin, après avoir longtemps voltigé au-dessus de la baie du Salut, ils allaient prendre gîte dans l'île des Poissons.

Mon embarras augmentait de jour en jour. L'ennemi, retiré sous d'épaisses broussailles et au centre d'un terrain marécageux, était trop bien à l'abri de nos coups pour que je pusse me décider à courir le risque d'une attaque ; mais, d'un autre côté, il n'était pas moins cruel de demeurer ainsi dans une captivité funeste à nos occupations, et réduits, pour ainsi dire, aux travaux du logis.

Au moment où la position commençait à devenir critique, notre vieil âne nous tira d'embarras par un de ces traits de pétulance aveugle, caractéristique de sa race, et qui lui laissait peu de prétentions à la gloire attribuée dans les premiers temps aux oies intelligentes du Capitole.

Notre petite provision de fourrage se trouva épuisée le soir du troisième jour, et nous dûmes

songer à la nourriture du bétail pendant les jours suivants. N'osant pas nous rendre au magasin à foin, il fallait, bon gré, mal gré, se résoudre à lâcher les animaux afin qu'ils pourvussent eux-mêmes à leur nourriture.

Pour échapper aux attaques du serpent, j'avais résolu d'éviter la route ordinaire, et de faire descendre le bétail jusqu'à la source du ruisseau du Chacal, parce que cet endroit, ne pouvant s'apercevoir de l'étang, était le moins exposé aux poursuites de notre ennemi. En conséquence de ce plan, aussitôt après notre déjeuner, la quatrième matinée de notre captivité, nous attachâmes nos bêtes à la queue l'une de l'autre ; et Fritz, comme le plus brave de la garnison, fut chargé de monter l'onagre et de tenir la première bête par le licol, jusqu'à ce que tout le troupeau eût défilé devant lui. À la moindre apparition de l'ennemi, il avait l'ordre de prendre bravement la fuite, et, à tout hasard, de se réfugier à Falken-Horst.

Le reste de la garnison fut disposé sur la plate-forme, afin de tirer à travers les palissades, si le

monstre faisait mine de sortir de sa retraite et de se diriger vers le ruisseau.

Quant à moi, je choisis un endroit avancé, d'où je pouvais tout voir sans être vu, et me retirer à temps pour prendre part à la décharge générale ; car j'espérais être plus heureux cette fois que dans notre première attaque.

Avant de m'établir à mon poste, j'eus soin de faire charger toutes les armes à balle et d'attacher le bétail dans l'ordre convenu. Par malheur, ces dispositions prirent un peu de temps, et ma femme ouvrit la porte un instant trop tôt. À ce moment, le vieux grison fut pris, bien mal à propos, d'une ardeur dont je l'aurais cru incapable depuis longues années. Ranimé par trois jours de repos et de nourriture abondante, il se délivra brusquement de son licol, et en deux sauts se trouva au milieu de la cour. Pendant quelques minutes, le spectacle ne fut que plaisant ; mais lorsque Fritz, déjà en selle, voulut ramener le rebelle dans les rangs, celui-ci trouva tant de douceurs dans la liberté, qu'il prit le large sans plus de cérémonie, en se dirigeant au galop

vers l'étang aux Oies. Nous commençâmes par l'appeler par son nom ; mais, Fritz s'étant élancé à sa poursuite, je n'eus que le temps de le rappeler à grands cris ; car, au moment où l'âne arriva dans le voisinage des roseaux, nous aperçûmes avec effroi l'énorme boa se mettre en mouvement. Tandis que notre pauvre fugitif, se croyant à l'abri de toute poursuite, faisait retentir les rochers de son cri de triomphe, le monstre s'élança comme un trait sur sa proie sans défense, l'entoura de ses replis, en évitant prudemment les ruades furieuses de l'animal.

À cette vue, la mère et les enfants se rassemblèrent autour de moi en poussant un cri d'horreur, et nous contemplâmes avec compassion la triste catastrophe de notre pauvre vieux serviteur. Mes enfants murmuraient à mes oreilles : « Faisons feu ! courons au secours de l'âne ! » Mais j'apaisai leur ardeur guerrière par ces paroles : « Hélas ! mes chers enfants, nous n'y gagnerons rien. Le monstre paraît assez occupé de sa proie pour ne pas avoir entendu nos cris. Mais qui nous garantit qu'à la moindre attaque il ne va pas tourner contre nous toute sa

fureur ? Puisque nous ne pouvons sauver notre pauvre fugitif, il vaut mieux demeurer dans notre retraite ; car, une fois que le serpent aura commencé à engloutir sa proie, nous trouverons bien moyen de l'attaquer sans danger.

JACK. – Mais comment ce vilain animal pourra-t-il avaler l'âne d'une seule bouchée ? Ce serait monstrueux.

MOI. – Les serpents n'ont pas de dents mâchelières pour broyer leur proie : comment se nourriraient-ils s'ils ne l'engloutissaient tout entière à la fois ?

FRANZ. – Mais comment le serpent fait-il pour détacher la chair des animaux dont il se nourrit ? Et cette espèce de serpent est-elle venimeuse ?

MOI. – Non, mon enfant ; mais elle n'en est pas moins terrible. Quant à la chair, il ne s'occupe pas à la détacher des os ; il engloutit la peau et le poil, la chair et les os, et son estomac possède assez de vigueur pour tout digérer.

ERNEST. – Il me semble impossible aussi que le serpent puisse engloutir l'âne avec ses os.

FRITZ. – Regardez-le donc maintenant ! Il presse sa proie à moitié morte dans ses terribles anneaux, et la broie dans ses replis jusqu'à en faire une espèce de bouillie. Et maintenant il va l'avaler sans beaucoup plus de difficulté qu'un morceau de pain.

MA FEMME. – Je n'assisterai pas plus longtemps aux préparatifs de cet horrible repas, et j'emmènerai Franz avec moi, afin d'épargner à son jeune cœur les détails d'un si cruel spectacle. »

Je ne fus pas fâché de leur départ ; car le drame commençait à devenir si affreux, que j'avais peine à le supporter moi-même. Tout ce que Fritz avait annoncé s'accomplit avec la lenteur naturelle à ces terribles animaux. Enfin la victime cessa de se débattre et expira après de courtes convulsions ; mais le monstre ne lâcha pas sa proie, dont il commença à broyer les os avec un bruit sinistre. Bientôt il ne resta plus de reconnaissable que la tête de l'âne, sanglante et défigurée.

Alors commença la seconde partie de ce

terrible spectacle. Le serpent, après avoir enduit sa proie de cette bave épaisse qui découle abondamment de ses lèvres, s'étendit dans toute sa longueur et se mit en devoir d'engloutir les membres inférieurs, et bientôt l'animal tout entier disparut dans son vaste estomac.

Cette scène avait duré depuis sept heures du matin jusque vers midi. Mon principal but, en y assistant jusqu'au bout, avait été d'attendre le moment favorable à l'attaque, et d'aguerrir l'esprit de mes enfants contre un si terrible spectacle. Le moment si longtemps attendu était enfin arrivé, et je m'écriai avec une joyeuse émotion : « En avant, camarades, rendons-nous maîtres du monstre : il est maintenant sans défense. »

À ces mots, je m'élançai le premier, mon fusil à la main ; Fritz me suivait pas à pas. Jack demeura quelques pas en arrière, trahissant une appréhension bien pardonnable. Quant à Ernest, il resta prudemment dans l'intérieur des retranchements, sage précaution que je me proposai de lui reprocher plus tard.

Lorsque je me trouvai proche de l'ennemi, je tremblai en croyant le reconnaître pour un véritable boa. Son immobilité contrastait avec la manière terrible dont il roulait ses yeux étincelants.

Je lui lâchai mon coup à environ vingt pas ; Fritz fit feu à mon exemple. Les deux balles avaient traversé le crâne de l'animal. Les yeux flamboyèrent ; mais le corps demeura immobile comme auparavant. Nous nous hâtâmes d'achever le monstre avec nos pistolets, et bientôt il resta étendu sans mouvement.

Nos cris de triomphe attirèrent bientôt le reste de la famille sur la scène du combat. Ernest fut le premier à paraître ; il fut bientôt suivi de Franz et de sa mère, qui nous reprocha doucement notre joie féroce, comparant nos cris aux hurlements des sauvages du Canada au retour d'une de leurs expéditions.

MOI. – « Je suis fâché, ma chère, que notre victoire vous inspire de si fâcheuses pensées : mais la défaite de notre ennemi valait bien un cri de victoire. Remercions Dieu, qui nous a délivrés

de ce fléau.

FRITZ. – Je peux avouer maintenant que je n'étais guère à mon aise pendant le temps que notre captivité a duré. Je commence à respirer à cette heure ; mais je n'oublierai pas que nous devons notre délivrance à l'accès subit d'indépendance de notre pauvre grison, offert en sacrifice pour le salut de tous.

ERNEST. – C'est ainsi que dans ce monde le vice même peut devenir la source du bien.

FRANZ. – En attendant, je regrette notre pauvre âne de tout mon cœur, et je pleurerais volontiers en pensant qu'il est perdu pour toujours.

MA FEMME. – Hélas ! mon cher enfant, nous plaignons tous le sort du pauvre animal ; mais remercions Dieu, qui a permis que le sacrifice de sa vie en rachetât peut-être une plus précieuse.

MOI. – Maintenant, mes chers enfants, que ferons-nous du serpent ?

FRITZ. – Je viens de le mesurer, je lui ai trouvé trente-cinq pieds de long, et il est de la grosseur d'un homme ordinaire.

FRANZ. – Mais ne pourrions-nous pas manger la chair du serpent ? Voilà de la viande pour quinze jours.

TOUS. – Fi donc !

FRITZ. – Nous pouvons l'empailler et le garder comme une curiosité.

JACK. – Plaçons-le devant la maison, la gueule béante, afin d'effrayer les cannibales qui seraient tentés de nous attaquer.

FRITZ. – Oui-da ! afin qu'il devienne un épouvantail pour nos animaux. Pour moi, je suis d'avis qu'on place cette merveille dans notre salle d'histoire naturelle.

MOI. – Pourquoi plaisanter notre musée naissant ? Toutes les collections qui commencent sont d'abord pauvres et incomplètes.

MA FEMME. – Franz parle de manger la chair du serpent ; mais n'est-elle pas venimeuse comme celle des autres animaux de cette espèce ?

MOI. – En premier lieu le boa n'est pas venimeux ; puis la chair des serpents venimeux n'offre aucun danger. Les sauvages n'hésitent pas

à se nourrir de la chair des animaux qu'ils ont tués avec des flèches empoisonnées. Les cochons et les animaux de cette espèce mangent les serpents venimeux sans aucun inconvénient.

FRITZ. – Comment peut-on distinguer les serpents venimeux de ceux qui ne le sont pas ?

MOI. – On les reconnaît à leurs dents, que l'animal montre aussitôt qu'il redoute un danger. Ces dents sont creuses, mais si dures et si pointues, qu'elles traversent sans peine une chaussure de cuir. Au-dessous de chaque dent se trouve une vésicule remplie de venin, qui s'ouvre à la moindre pression et laisse échapper une partie de son contenu par l'ouverture de la dent ; alors le venin se répand dans la blessure, et bientôt, mêlé à la masse du sang, il produit des accidents plus ou moins graves, et souvent une mort instantanée. Un autre signe caractéristique du serpent venimeux, c'est sa tête large, aplatie, et presque en forme de cœur.

FRITZ. – Quelles sont les espèces de serpents venimeux dans les contrées que nous habitons ?

MOI. – L'énumération de ces espèces

entraînerait à trop de détails. Les principales sont le serpent à sonnettes et le serpent à lunettes.

FRANZ. – C'est la première fois que j'entends parler de serpent à lunettes. Les porte-t-il sur le nez comme les hommes ?

MOI. – Sur le nez, non, mais sur le dos, ce qui est encore plus bizarre. Chez cet animal, la peau du cou et de la poitrine possède à un tel point la faculté de se dilater, que, lorsque le serpent est irrité, elle se gonfle comme une petite voile. Du reste, cette espèce est très agile et douée d'un goût tout à fait prononcé pour la danse.

JACK. – Ah ! pour le coup, cher papa, vous voulez plaisanter. Comment peut-on danser sans jambes ?

MOI. – Je ne plaisante pas. Les jongleurs indiens connaissent le moyen de faire danser les serpents à lunettes au son de leur misérable musique. L'animal se dresse, et les balancements de son corps suivent la mesure de l'instrument. Ces jongleurs font un secret de leur art ; mais on a découvert des plantes dont l'odeur agit sur les serpents de manière à leur ôter toute malignité, et

souvent même tout sentiment. Il est vraisemblable que ces serpents apprivoisés n'ont plus leurs dents venimeuses, quoique plusieurs voyageurs soutiennent le contraire.

ERNEST. – N'y a-t-il pas des serpents qu'on appelle fascinateurs ?

MOI. – On a attribué au serpent à sonnettes une puissance fascinatrice ; on prétend que la fixité de son regard attire sa proie avec un pouvoir tellement irrésistible, qu'elle vient elle-même se livrer à la gueule béante de son ennemi.

FRITZ. – Que doit-on faire contre la morsure des serpents à sonnettes ?

MOI. – Cet accident est rare, parce que les mouvements de cet animal sont lents toutes les fois qu'il n'est ni menacé ni blessé ; mais si, par malheur, il arrivait à l'un de vous d'être mordu, le meilleur moyen serait d'enlever sur-le-champ toute la partie blessée, ou de cautériser la plaie avec une charge ou deux de poudre. On peut encore laver la plaie avec de l'eau salée et la cautériser avec un fer rouge : mais comme l'efficacité de ce dernier remède n'est pas

connue, je vous engage à vous en tenir aux deux premiers. »

VII

Le boa empaillé. – La terre à foulon. – La grotte de cristal.

L’entretien précédent avait rempli les premières heures qui suivirent notre délivrance. Il était temps de s’occuper du monstre abattu. Ma femme fut chargée, avec Fritz et Jack, d’aller chercher quelques provisions et d’amener notre couple de jeunes bœufs, tandis que je restai à la garde du corps avec Ernest et Franz, de peur qu’il ne devînt la proie des oiseaux ou des bêtes féroces.

Afin de punir Ernest de son excès de prudence dans l’affaire du boa, je le condamnai à composer une épitaphe pour l’âne mort. Mon petit poète prit la chose au sérieux, et, après être demeuré dix grandes minutes dans le recueillement, il se leva tout à coup, comme Pythagore après la

découverte d'un problème, et s'écria : « Voici mon épitaphe ; mais il n'en faut pas rire surtout. » Alors il nous récita les vers suivants avec la rougeur modeste d'un débutant :

Ici gît un pauvre âne, hélas !
Qui, pour avoir été rebelle,
Mourut du plus affreux trépas ;
Mais du moins, par sa fin cruelle,
Il préserva d'un triste sort
Un père, une mère et leurs quatre enfants naufragés sur ce bord.

« Bravo ! m'écriai-je, voilà des vers dont le dernier peut compter pour deux au moins, et ce sont probablement les meilleurs qui aient été composés dans cette île. »

À peine avais-je achevé de les inscrire sur le rocher qui devait servir de tombeau à la victime, que nos pourvoyeurs revinrent avec leurs provisions et l'attelage demandé.

Nous nous mîmes à l'œuvre. Les bœufs furent attelés tant bien que mal à la queue du boa, que nous transportâmes jusqu'à l'entrée de la grotte au sel, en ayant soin de soutenir la tête de peur qu'elle ne fût endommagée par les broussailles.

« Maintenant, comment nous y prendrons-nous pour écorcher l'animal ? me demanda-t-on de toutes parts.

MOI. – L'un de vous va monter sur le serpent et lui enfoncer le couteau dans le cou, de manière que la lame le traverse de part en part ; ensuite il appuiera sur le manche, tandis que nous autres nous élèverons le corps de l'animal.

ERNEST. – Nous aurons bien encore à faire avant d'être venus à bout de notre entreprise.

MOI. – Je viens de songer à un nouveau moyen qui va peut-être nous réussir. Que l'un de vous détache la peau du cou dans toute son étendue. Nous partagerons ensuite les vertèbres avec la hache et le couteau. Lorsque le tronc sera séparé de la tête, vous salerez la peau et vous la couvrirez de cendre ; et, quant au crâne, nous le disséquerons aussi bien que possible. Ensuite

vous étendrez la peau au soleil, et ce sera une pièce d'anatomie qui fera honneur à votre cabinet.

FRITZ. – À vous entendre, mon cher père, on dirait que la besogne va se faire d'elle-même ; mais je vois que l'opération n'est pas si facile ; car si nous ne détachons pas la peau avec la plus grande précaution, nous ne l'aurons que par lambeaux, et alors, adieu la pièce anatomique.

MOI. – Où la force est inutile il faut que l'intelligence supplée : vous aurez double satisfaction à avoir accompli sans moi une opération aussi difficile. »

On se passa donc de ma coopération active, quoique les travailleurs reçussent avec reconnaissance mes avis et mes exhortations.

Il se passa encore un jour avant que le serpent fût empaillé, et je finis par y mettre assez volontiers la main, afin d'en faire un monument qui pût nous procurer autant d'honneur qu'il nous avait coûté de peines.

Afin de m'assurer que ce monstre était le seul

de son espèce dans le voisinage, je résolus d'entreprendre deux excursions, l'une du côté de l'étang aux Oies, l'autre sur le chemin de Falken-Horst, d'où nous était arrivé ce redoutable ennemi.

Jack et Ernest ayant témoigné de la répugnance à m'accompagner, je ne crus pas devoir tolérer cet exemple, qui me semblait dangereux pour l'avenir. « Mes enfants, leur dis-je, la constance et la fermeté ne sont pas des qualités moins nécessaires que le courage aveugle du moment, qui souvent n'est que l'effet du désespoir. Si le boa eût laissé de ses petits dans l'étang, ils pourraient un jour tomber sur notre demeure comme celui d'hier, et nous faire repentir de notre lâcheté. »

Après de longues et minutieuses recherches dans les roseaux de l'étang, nous eûmes la joie de nous assurer qu'il n'existait aucune trace ni d'œufs, ni de petits ; la place même occupée par le redoutable hôte de l'étang n'était reconnaissante qu'aux herbes foulées, qui conservaient la forme d'une espèce de nid.

Au moment où nous allions reprendre le chemin de l'habitation, nous découvrîmes l'entrée d'une grotte qui s'avançait d'une vingtaine de pas dans le flanc du rocher, et qui donnait passage à un ruisseau clair et limpide.

La voûte de la grotte était tapissée de stalactites des formes les plus riches et les plus variées. Le sol était recouvert d'une couche de sable fin et blanc comme la neige, que je reconnus, à ma grande satisfaction, pour d'excellente terre à foulon. Nous nous hâtâmes d'en prendre un échantillon, et je m'écriai : « Voici une bonne nouvelle pour votre mère, qui ne se plaindra plus de la saleté de vos vêtements ; car nous lui rapportons du savon pour les laver. Et me voilà délivré pour longtemps de l'interminable travail du four à chaux.

FRITZ. – Est-ce qu'on emploie la chaux dans la préparation du savon ?

MOI. – Les cendres lavées qui entrent dans la composition du savon ont besoin de recevoir un mélange d'eau et de chaux. C'est ce mélange qui forme le savon ordinaire, après avoir été

augmenté d’une certaine dose d’huile ou de saindoux ; mais, pour obtenir le savon à meilleur compte, on a imaginé de se servir d’une terre savonneuse appelée terre à foulon, parce que son emploi est d’un très grand avantage dans le foulage des laines. »

Dans ce moment Fritz vint nous avertir que la grotte paraissait aller en s’élargissant et se terminait par une profonde excavation.

Après avoir allumé deux flambeaux pour éclairer notre marche, nous commençâmes à avancer avec la plus grande circonspection. Bientôt Fritz s’écria avec l’expression du ravissement : « Ah ! cher père, c’est une nouvelle grotte au sel ; le vois-tu briller comme du cristal sur le sol et les murailles ?

MOI. – Ce ne sont pas des cristallisations salines ; car l’eau coule sur elles sans s’altérer et sans changer de goût. Je crois plutôt que nous sommes dans une grotte remplie de cristal de roche ; car le lieu et le sol sont des plus favorables.

FRITZ. – À tout hasard, je vais en détacher un

morceau pour nous tirer d'incertitude... Et c'est bien du cristal de roche ; mais il a perdu sa transparence.

MOI. – Il faut s'en prendre à la maladresse de l'ouvrier qui l'a détaché sans précaution. Il fallait creuser sa base et l'ébranler à coups de marteau jusqu'à ce qu'elle tombât d'elle-même.

FRITZ. – Je vois que de toute notre belle découverte nous ne pourrons pas rapporter un seul échantillon.

MOI. – Vraiment non. Mais aussi personne ne pourra nous enlever facilement notre trésor. Et plus tard, si le Ciel nous envoie la visite de quelque navire européen, nous pourrons faire marché avec le capitaine, qui se chargera de l'exploitation. »

Pendant cet entretien nous avions fini d'explorer la grotte dans tous les sens, et je jugeai qu'il était temps d'aller retrouver la lumière du jour, d'autant plus que nos flambeaux tiraient à leur fin.

En sortant de la grotte, nous aperçûmes avec

étonnement le pauvre Jack assis à l'entrée et tout en pleurs. À ma voix il se leva et s'élança vers nous avec un visage qui hésitait entre le rire et les larmes.

MOI. – « Qu'as-tu donc, mon enfant, à rire et à pleurer ainsi en même temps ?

JACK. – C'est la joie de vous revoir vivants. Je vous ai crus ensevelis sans ressource sous cette affreuse montagne. Je l'ai entendue mugir à deux reprises et trembler dans ses fondements, comme si elle allait s'écrouler tout entière.

MOI. – C'est bien, tu es un bon enfant de trembler ainsi pour nous. Seulement l'affreux tonnerre qui t'a si fort effrayé n'était que le bruit de deux coups de feu que nous avons tirés pour purifier l'air. »

Jack se montra d'abord un peu incrédule ; mais il s'apaisa bientôt à la vue de l'incomparable morceau de cristal que Fritz rapportait en triomphe.

Laissant les deux enfants interroger et raconter, je me mis en marche vers les bords de

l’étang, où nous rencontrâmes bientôt Ernest à la place qu’il n’avait pas quittée.

En rentrant, je commençai par faire ranger les nouvelles acquisitions selon l’ordre habituel, et le reste du jour se passa à désennuyer les gardiens du logis par le récit de nos recherches et de nos aventures.

VIII

Voyage à l’écluse. – Le cabiai. – L’ondatra. – La civette et le musc. – La cannelle.

Depuis l’aventure du boa, j’avais pris la résolution de chercher s’il ne serait pas possible de prévenir de pareilles attaques à l’avenir, en fortifiant l’endroit par où il était entré dans nos domaines.

L’expédition projetée ayant reçu l’approbation générale, nous commençâmes nos préparatifs avec la plus grande ardeur. Comme il s’agissait d’une absence de quinze jours, je fis préparer les provisions et les munitions en conséquence. La tente de voyage fut mise en état, et le chariot chargé de tout ce que notre prévoyance put réunir. Jamais entreprise ne nous avait occupés aussi sérieusement que celle-ci.

Lorsque l'heure du départ fut arrivée, la mère prit place sur le chariot, et Jack et Franz, leur poste accoutumé sur le dos de notre paisible attelage. Fritz et sa monture furent chargés de former l'avant-garde. Ernest et moi, nous restâmes à l'escorte du chariot. Les quatre chiens protégeaient les flancs de la caravane. Les traces récentes du boa nous guidèrent jusque dans les environs de Falken-Horst. Après avoir mis la volaille et le bétail en liberté, selon notre habitude, afin de les laisser pourvoir à leur nourriture, nous continuâmes notre route vers la métairie, où nous avions l'intention de passer la nuit.

Le silence général n'était interrompu que par le chant aigu du coq et le bêlement plaintif des brebis. En approchant de notre petite métairie, nous vîmes que tout était en ordre, comme si nous l'eussions quittée la veille. J'avais résolu de passer le reste du jour dans cet endroit délicieux, et, tandis que la mère s'occupait du repas, nous nous dispersâmes dans les environs pour achever la récolte du coton.

Après le repas, nous nous levâmes pour aller faire une reconnaissance. Alors je pris Franz pour compagnon, et je lui confiai pour la première fois une petite carabine, avec de minutieuses instructions sur son usage. Nous suivîmes la rive gauche du lac des Cygnes, tandis que Fritz et Jack allaient explorer la rive droite. Fritz était accompagné de Turc et de son chacal ; j'avais gardé près de moi les deux jeunes chiens danois, dont la force et la fidélité étaient à toute épreuve. Nous longions lentement les bords du lac, à une certaine distance, contemplant avec une vive curiosité les troupes de cygnes noirs qui se jouaient à la surface. Franz n'était pas peu impatient de faire son coup d'essai et de devenir enfin utile à la communauté.

Tout à coup nous entendîmes sortir des roseaux une voix mugissante, qui ne ressemblait pas mal au cri d'un âne. Je m'étais arrêté avec étonnement, cherchant d'où pouvait venir cette musique, lorsque Franz s'écria : « C'est probablement notre ânon qui nous a suivis jusqu'ici.

MOI. – Il faudrait qu'il eût pris son vol à travers les airs pour se trouver ainsi devant nous sans avoir donné signe de son passage. Je crois plutôt que c'est un butor des lacs.

FRANZ. – Papa, qu'est-ce que c'est que le butor ? Est-ce un oiseau ? Et comment son cri est-il si éclatant ?

MOI. – Le butor est une espèce de héron dont la chair est aussi maigre et aussi coriace que celle de ce dernier. S*on cri lui a fait donner le surnom de bœuf des eaux ou bœuf des étangs*. Il ne faut pas oublier que le cri des animaux ne dépend pas de leur grosseur, mais de la conformation de leurs poumons et de leur gosier. Ainsi tu connais le chant bruyant du rossignol et du serin des Canaries, qui ne sont pourtant que de bien petits oiseaux.

FRANZ. – Ah ! papa, j'aurais bien du plaisir à tirer un butor. Si la chair n'est pas bonne à manger, du moins c'est un animal rare et qui fera honneur à mon premier coup de fusil. »

Pour céder à son désir, j'appelai les chiens et les lâchai vers l'endroit indiqué, tandis que Franz,

l’arme appuyée contre son épaule, attendait le moment favorable. Le coup partit, et j’entendis un cri de triomphe.

« Qu’est-ce ? demandai-je au chasseur à une certaine distance.

– Un agouti, me répondit-il : mais plus gros que celui de Fritz. »

M’étant approché de lui, j’aperçus, en effet, un animal qui avait quelque rapport avec un jeune cochon, et que je crus reconnaître pour le cabiai ou *cavia capybara*. Franz ne se sentait pas de joie d’avoir si bien réussi ; et pourtant je lui dois cette justice qu’il ne vanta trop ni son adresse ni la valeur de son gibier. À ses questions répétées sur le nom de l’animal je répondis que cette espèce était rare dans nos pays, et qu’elle rentrait dans la classe de l’agouti et du paca. En même temps je lui fis remarquer les pieds palmés de l’animal, qui lui permettait de nager et de plonger pendant des heures entières. J’ajoutai que sa chair est bonne à manger, circonstance qui rehaussait encore l’importance de la capture.

Mais lorsque s’éleva l’importante question de

savoir ce que nous allions faire de notre prise, Franz se trouva fort embarrassé ; car ses forces ne lui permettaient pas de l'emporter, et il ne pouvait se résoudre à l'abandonner. Après de longues réflexions, je le vis sauter avec joie en s'écriant : « Je sais ce qu'il faut faire : nous allons écorcher l'animal, et je pourrai du moins l'emporter jusqu'à la ferme.

MOI. – Vois, mon enfant, par cet exemple, combien les joies de ce monde sont fugitives, et comme le plaisir est suivi du regret. Si tu n'avais pas eu le plaisir de la chasse, tu poursuivrais maintenant ta route gaiement et sans souci. C'est ainsi que dans ce monde la pauvreté a son charme, et la richesse ses inconvénients. »

Au bout de quelques pas, Franz recommença à soupirer, et finit par s'écrier : « Je vais attacher mon gibier sur le dos du chien ; il me le portera bien jusque là-bas.

MOI. – Voilà une idée qui vient à propos pour nous tirer d'embarras. »

Nous ne fûmes pas longtemps avant d'entrer dans le petit bois de pins, et bientôt nous

arrivâmes à la ferme sans avoir trouvé la moindre trace de serpent. Avant de rentrer nous avions eu l'occasion de tirer sur deux éclaireurs d'une bande de singes, et j'acquis la triste certitude que les déprédateurs rôdaient depuis peu dans les environs de notre colonie.

À notre arrivée, nous trouvâmes Ernest au milieu d'une bande de gros rats dont il achevait l'extermination. Je demandai avec surprise d'où étaient tombés ces nouveaux ennemis.

« Ernest et moi, dit la mère, nous étions entrés dans la rizière pour faire notre récolte d'épis, lorsque le singe, qui nous avait suivis avec sa corbeille, quitta subitement la digue pour s'élancer sur un objet qui s'était réfugié dans un trou voisin. Ernest, auquel ce mouvement avait échappé, fut tiré tout à coup de ses réflexions par un cri plaintif suivi d'une agitation extraordinaire et d'un cliquetis de dents vraiment formidable.

ERNEST. – Je m'élançai sur les traces de mon singe pour découvrir le motif de sa brusque disparition, et je le vis bientôt aux prises avec un énorme rat qui faisait de vains efforts pour lui

échapper. Mon premier mouvement fut de lever mon bâton sur cet ennemi de nouvelle espèce et de l'étendre mort à nos pieds. À l'instant même, plus d'une douzaine de gros rats me sautèrent aux jambes et au visage ; mais je m'en débarrassai bientôt comme du premier. Je me mis alors à examiner leur demeure, construite en forme de cylindre et formée de limon, de paille de riz et de feuilles de roseaux rassemblés avec beaucoup d'industrie.

MOI. – Mais, mon cher Ernest, quel motif de haine pouvais-tu donc avoir contre ces pauvres rats pour leur faire une guerre si acharnée ?

ERNEST. – Au premier moment, j'ai pensé qu'ils pouvaient être nuisibles à notre plantation, et ensuite j'ai combattu pour me défendre.

MOI. – C'est bien, pourvu que cette humeur meurtrière s'arrête à la destruction des rats. Maintenant conduis-nous à la retraite de tes ennemis, afin que nous puissions l'examiner à notre aise. »

Nous le suivîmes jusque-là, et, à mon grand étonnement, j'aperçus, en effet, une sorte de hutte

semblable à celle des castors, quoique sur une moindre échelle. « Il paraît, dis-je à Ernest, que les castors ont ici leurs représentants. Je croyais cependant que, comme les castors, cet animal n'habitait que les contrés septentrionales.

ERNEST. – Comment ? Quels représentants ?

MOI. – Je veux parler de tes ennemis les rats, si ces merveilleuses constructions sont leur ouvrage. Dans ce cas, ce sont des rats-castors, ainsi nommés à cause de leur ressemblance avec ces derniers sous le rapport des mœurs et de l'industrie. On appelle aussi cet animal *ondatra* ; c'est peut-être le nom qu'il porte dans l'Amérique du Nord, sa patrie. Les morts nous fourniront d'excellentes fourrures.

ERNEST. – Qu'avons-nous besoin de fourrures dans un pays aussi chaud ?

MOI. – Ne peuvent-elles pas nous servir à faire des chapeaux de castor, lorsque nos chapeaux de feutre seront hors de service ?

ERNEST. – C'est une excellente idée ! De cette manière j'aurai fait une action utile à toute la

colonie. »

En retournant auprès de ma femme, qui était occupée des préparatifs du repas, nous retrouvâmes Fritz et Jack revenus de leur expédition sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. Jack avait rapporté dans son chapeau une douzaine d'œufs enveloppés dans une espèce de pellicule, et Fritz nous montra dans sa gibecière un coq et une poule de bruyère.

MOI. – « J'espère que tu n'as pas tué la couveuse sur ses œufs ?

FRITZ. – Certainement non, mon cher père. C'est le chacal de Jack qui l'a surprise dans son nid, et qui lui a tordu le cou pendant que je tirais le coq au vol. Les œufs sont encore chauds ; car je les ai enveloppés d'une espèce de filasse qui me vient des feuilles d'une plante presque semblable au bouillon-blanc.

MOI. – C'est une production du Cap, où l'on emploie la pellicule de ses feuilles et de sa tige à faire des bas et des gants. Les botanistes la nomment *buplevris gigantea*. Nous pourrons la mélanger avec la fourrure des rats-castors pour la

fabrication de nos chapeaux.

FRANZ. – Nous avons donc des rats-castors, à présent ? Et d'où viennent-ils ?

MOI. – Je vous l'expliquerai ; mais, en attendant, vous pouvez en voir d'ici plus de vingt que votre frère Ernest vient d'abattre en bataille rangée. »

À ces mots ils s'élancèrent vers la hutte, où je les trouvai bientôt occupés à faire un échange amical des produits de leur chasse, tandis que la mère faisait cuire les œufs sur la cendre pour notre repas du soir.

Bientôt chacun se mit en devoir d'écorcher les rats, qui étaient de la taille d'un lapin ordinaire. Les peaux furent salées avec soin, couvertes de cendre et étendues à l'air pour sécher. Quant à la chair, nos chiens eux-mêmes la refusèrent à cause de sa forte odeur de musc.

Pendant le souper, les enfants me firent mille questions sur la cause de cette odeur de musc particulière à l'ondatra, et sur le parti qu'on en pouvait tirer.

MOI. – « Cette odeur provient généralement de glandes situées entre cuir et chair dans les régions ombilicales. Elle est peut-être utile à ces animaux, soit pour se retrouver plus facilement entre eux, soit pour attirer leur proie avec plus de sûreté ; cette dernière hypothèse peut être juste à l'égard du crocodile, car le musc est une excellente amorce pour le poisson.

ERNEST. – Est-ce que le crocodile sent le musc ? Je ne l'avais jamais entendu dire.

MOI. – Pas aussi fort que la civette, mais assez pour être rangé au nombre des animaux odorants.

FRITZ. – Connaît-on une grande quantité de ces animaux, et la membrane odorante occupe-t-elle chez tous la même place ?

MOI. – Les espèces odorantes sont nombreuses, et presque toutes les glandes se trouvent près de la région de l'anus. Le castor produit le *castoreum*, que la médecine emploie dans le traitement des maladies nerveuses. La civette possède les mêmes propriétés. Mais l'animal de ce genre le plus généralement connu est le musc, qui porte sa poche odorante au-

dessous du nombril,

FRITZ. – L'odeur de la civette est-elle la même que celle du musc ?

MOI. – Je ne saurais l'assurer ; mais, dans tous les cas, la différence ne doit pas être bien grande.

FRITZ. – Par quel procédé parvient-on à se procurer ces parfums ?

MOI. – En général, l'animal qui les porte les livre au chasseur avec sa vie. Il faut excepter toutefois la civette et la genette, qu'on est parvenu à apprivoiser, principalement dans le Levant et en Hollande. Pour extraire le musc, les Hollandais se servent d'une espèce de petite cuiller qu'ils introduisent dans la poche odorante de l'animal. Pour cette opération, ils enferment l'animal dans une cage, l'attirent vers les barreaux, le saisissent par la queue ou par les membres inférieurs ; et, dans cette posture, il est facilement dépouillé de sa possession. L'opération se renouvelle généralement tous les quinze jours. Quant au produit, qui peut équivaloir à un quart d'once, il est versé dans un récipient de verre, et, lorsque la provision est

assez considérable, on la livre au commerce.

FRANZ. – Il faudra apprivoiser une civette, si nous en rencontrons ; je lui ferai l'opération des Hollandais.

MOI. – Sans doute, il ne restera plus qu'à l'enfermer dans le poulailler, car cet animal est grand amateur de volailles.

ERNEST. – C'est pour cela que j'aimerais mieux un musc, qui ne se nourrit que d'herbe et de mousse.

MOI. – Il faudrait savoir si l'herbe de tous les pays a la propriété d'engendrer le musc.

FRITZ. – Est-on parvenu aussi à apprivoiser le musc pour le dépouiller de son parfum ?

MOI. – Je ne le crois pas. Cet animal porte son parfum dans une poche, de la grosseur d'un œuf, située au-dessous du nombril. Cette poche, percée de deux ouvertures, contient une matière huileuse et colorée, semblable à des grains noirâtres. Lorsque l'animal est mort, on l'écorche en détachant la poche odorante que l'on fixe fortement dans la peau.

« Cette dernière précaution semble destinée à prévenir toute fraude et toute altération du parfum. Un magistrat préside à l'opération, et, lorsqu'elle est terminée, il appose son cachet sur les peaux ; toutefois il n'est pas rare de voir cette surveillance déjouée par l'habileté des fraudeurs, qui savent pratiquer des incisions dans la membrane et s'en approprier le contenu. »

En conversant ainsi, nous étions parvenus à la fin de notre repas, lorsque Ernest s'écria en soupirant : « Il nous manque un bon plat de dessert pour remplacer le cabiai de Franz. »

À ces mots, Jack et Fritz coururent à leurs gibecières, et firent paraître sur la table des trésors dérobés jusque-là à tous les regards.

« Tiens », dit Jack, en plaçant devant son frère une magnifique noix de coco et quelques pommes d'une espèce inconnue, d'un vert pâle, et dont le parfum se rapprochait de celui de la cannelle.

Ernest perdit enfin contenance, tandis que les enfants couraient çà et là en se frottant les mains avec une joie malicieuse.

« Bravo ! mes enfants, m'écriai-je : mais quels sont ces nouveaux fruits ? Est-ce un ananas que Jack nous apporte ? Avez-vous goûté cette nouvelle production ?

JACK. – Non, vraiment, quoique j'en eusse bonne envie ; mais Fritz m'a conseillé d'attendre que maître Knips nous eût donné l'exemple, vu que ces belles pommes pourraient bien être le fruit du mancenillier. »

Je louai hautement la prudence de Fritz ; mais, en ouvrant une des pommes, je reconnus clairement qu'elle n'avait aucun rapport avec le fruit du mancenillier, qui ressemble à nos pommes d'Europe, et renferme une pierre au lieu de pépins. D'ailleurs leur grosseur et leur parfum ne permettaient pas de douter plus longtemps.

Pendant que j'expliquais ces détails sur la première moitié de la pomme, le friand Knips, qui s'était glissé à mes côtés sans être aperçu, s'empara de la seconde, et sa grimace de satisfaction ne nous laissa aucun doute sur le goût de notre nouvelle découverte.

Fritz m'ayant fait quelques questions sur la

nature et le nom de ce nouveau fruit, je lui répondis que je croyais le reconnaître pour la pomme cannelle, et que, dans ce cas, c'était une production des Antilles. Je demandai à Jack si l'arbre qui la portait était un arbuste.

JACK, en bâillant. – « Un arbuste ?... Oui ! oui ! certainement ! Mais j'ai une terrible envie de dormir. »

Je ris de bon cœur à cette repartie, et chacun alla suivre l'exemple du dormeur. Nous passâmes la nuit étendus sur nos sacs de coton, jusqu'à ce que l'aurore du jour suivant vînt nous éveiller.

IX

Le champ de cannes à sucre. – Les pécaris. – Le rôti de Taïti. – Le ravensara. – Le bambou.

Nous reprîmes notre route le long de la plantation de cannes à sucre, où nous avions construit une hutte de feuillage, et où, au retour, je comptais élever une seconde ferme. Nous nous trouvions alors dans les environs de la grande baie, au-delà du cap de l'Espoir-Trompé. La hutte était encore debout, et nous n'eûmes besoin que d'étendre la tente en forme de toit pour nous former un excellent abri. Ne comptant y demeurer que jusqu'au dîner, nous ne fîmes d'autres préparatifs que ceux du repas.

Tandis que nous étions occupés à nous régaler de cannes fraîches, dont nous avions été privés depuis si longtemps, les chiens firent lever une troupe d'animaux sauvages, dont nous

entendîmes distinctement la marche à travers les cannes. Je criai aussitôt aux enfants de sortir de la plantation par le chemin le plus court, afin de reconnaître à quelle espèce de gibier nous avions affaire.

À peine étais-je moi-même à cinquante pas dans la plaine, que je vis déboucher devant moi un nombreux troupeau de cochons de petite taille qui fuyaient à toutes jambes devant les chiens. Leur couleur grise uniforme, et l'ordre admirable dans lequel ils opéraient leur retraite, me les firent reconnaître pour une espèce de cochons étrangère à nos pays. À l'instant je lâchai la double détente de mon fusil, et j'eus la satisfaction de voir tomber deux des fuyards ; mais le reste de la troupe fut si peu effrayé du sort de ses compagnons, que l'ordre de la marche en fut à peine dérangé. C'était un curieux spectacle que de les voir s'avancer à la file l'un de l'autre, sans que pas un cherchât à dépasser son voisin. Un régiment bien discipliné n'eût pas présenté un front plus imposant.

À peine avais-je abaissé mon arme, que

j’entendis une décharge générale du côté où Fritz et Jack avaient pris position. Quelques nouvelles victimes jonchèrent le terrain, mais sans jeter le moindre désordre dans la marche de la colonne.

Toutes ces circonstances me démontrèrent clairement que nous avions affaire à un troupeau de cochons musqués, autrement appelés *tajacus* ; et je savais que, dans ce cas, le plus pressé était d’enlever à l’animal sa poche odorante, si l’on ne veut pas que la matière huileuse pénètre toute la chair.

Je me dirigeai donc vers l’endroit du carnage, au moment. où Fritz et Jack y arrivaient de leur côté pour prendre possession de leur butin.

Mes nouvelles observations m’ayant confirmé dans ma première pensée relativement à la nature et à l’importance de notre chasse, j’ordonnai aux enfants de faire subir aux morts l’opération indispensable.

Notre opération fut interrompue par le bruit de deux coups de feu dans la direction de la cabane, vers l’endroit où nous avions laissé Franz et sa mère. Je me hâtai de leur dépêcher Jack pour

annoncer notre retour et ramener le chariot, dont nous avions besoin pour rapporter le butin de la matinée.

En attendant le retour de notre messager, nous rassemblâmes les cochons en un seul monceau, que nous recouvrîmes de cannes à sucre, et qui nous servit de siège jusqu'à l'arrivée du chariot. Ernest, qui l'accompagnait, nous apprit que la troupe, après s'être dirigée du côté de la cabane, avait fini par se réfugier dans la forêt de bambous. Les deux coups de fusil que nous avions entendus avaient fait deux nouvelles victimes. « Je crois, ajouta-t-il, que le reste de la troupe s'est réfugié dans l'étang aux Bambous, au nombre de trente à quarante ; mais la colonne était si serrée, qu'il m'a été impossible de les compter. »

J'engageai les chasseurs à charger le butin sur le chariot, s'il leur paraissait trop lourd pour l'emporter.

Fritz pensait que nous pourrions charger ces animaux sur le chariot, et qu'il fallait commencer par les dépouiller. « Ils ont à peine trois pieds de

long, ajouta-t-il, et c'est vraisemblablement de la race de Taïti. »

Je lui répondis qu'ils appartenaient plutôt à la race chinoise ou siamoise, qui se rencontre en Amérique. « Au reste, ajoutai-je, je suis d'avis de les dépouiller sur place, car ils auraient le temps de se corrompre jusqu'à notre retour. »

Malgré tout notre zèle et notre activité, nous ne fûmes pas en état d'achever notre besogne pour l'heure du dîner. Une fois dépouillés, les cochons furent chargés sur le chariot sans difficulté, et nous reprîmes en triomphe le chemin du camp.

Ma femme nous reçut avec sa joie accoutumée.

« Vous m'avez bien fait attendre, ajouta-t-elle : comme il ne faut pas songer à continuer notre route aujourd'hui, j'ai fait tout préparer pour une nouvelle halte. Mais d'abord, mettez-vous à table, et mangez ce que je viens de servir. »

On lui fit voir alors le chargement du chariot,

et ses enfants lui présentèrent un paquet de cannes à sucre choisies, en lui disant qu'elle devait avoir autant besoin de rafraîchissement que nous.

MA FEMME. – « Je vous remercie, mes enfants, de n'avoir pas oublié votre mère. Mais dites-moi ce que vous voulez faire de cette provision de cochons ; et pourquoi en avez-vous tiré un si grand nombre à la fois. Vous avez coutume d'être plus économes des présents de la nature.

MOI. – Le hasard est plus coupable que nous, ma chère. Nous étions tous armés, et chacun a tiré sans s'inquiéter de son voisin. Au reste, nous ne rencontrerons pas de sitôt une occasion pareille, et d'ailleurs il n'y a pas de mal à diminuer le nombre de ces maraudeurs, dont la présence est funeste à nos cannes à sucre, et qui finiraient par détruire cette importante plantation. Nous salerons les plus gras, et le reste nourrira nos fidèles compagnons de chasse.

FRITZ. – Cher père, voulez-vous me permettre de vous régaler demain avec un rôti à la manière de Taïti ?

ERNEST. – Mais il te faudrait des feuilles de bananier.

FRITZ. – Les premières feuilles venues suffiront, pourvu qu'elles soient grandes et solides.

MOI. – Va pour demain ; car aujourd'hui nous avons encore beaucoup à faire. Il faut d'abord élever une hutte ; ensuite il faudra dépouiller ceux des cochons qui sont demeurés entiers, saler les autres et les suspendre dans la hutte. Cette longue besogne nous retiendra bien ici une couple de jours.

JACK et FRITZ. – Tant mieux, c'est un si bon endroit ! Par où allons-nous commencer, mon cher père ?

MOI. – Vous pouvez rassembler des pieux et des branchages pour la construction de la hutte, tandis que votre mère et moi nous nous occuperons de la salaison. »

Après un repas tout à fait militaire, nous nous mîmes à la besogne. Mais bientôt l'épaisse fumée qui remplit la cabane lorsque nous eûmes

commencé à présenter au feu la peau de nos cochons, força chacun d'abandonner précipitamment sa tâche pour aller respirer au grand air. Je partageai les animaux par quartiers, en remarquant que le lard ne se trouvait pas immédiatement sous la peau comme chez les cochons domestiques, mais répandu dans la masse de chair, comme chez les espèces sauvages. Puis nous préparâmes les quartiers selon la méthode indiquée, en attendant la cabane, qui ne fut prête que le soir du jour suivant, car la matinée avait été employée aux préparatifs du rôti taïtien, et Fritz avait profité de ma permission pour réclamer l'aide de ses frères dans la construction de son fourneau.

Nos cuisiniers commencèrent par creuser une fosse circulaire au fond de laquelle ils allumèrent un feu de cannes sèches, destiné à faire rougir les cailloux dont elle était à moitié remplie. Le cochon fut dépouillé, vidé, lavé et entouré de patates et de choux aromatiques. Le sel ne fut pas oublié ; car nous étions peu disposés à imiter les Taïtiens dans leur antipathie pour cet assaisonnement.

Pendant ces préparatifs, ma femme hochait la tête et murmurait entre ses dents : « Pour l'amour du ciel ! un cochon tout entier..., dans un fourneau de terre..., avec des cailloux rougis au feu ! Ce sera un délicieux régal pour des estomacs friands, en vérité ! »

Malgré ces réflexions, l'excellente femme ne nous épargna pas ses conseils sur la manière dont il fallait disposer l'animal pour qu'il pût paraître sur la table d'une manière décente, mais sans se promettre un résultat bien satisfaisant de ses peines.

À défaut de feuilles de bananier, j'avais recommandé à Fritz d'envelopper son rôti dans des écorces d'arbre pour le garantir de la cendre. On forma donc un lit d'écorce au fond de la fosse, immédiatement au-dessus des cailloux rougis. Le rôti fut déposé avec soin dans son enveloppe, et recouvert d'une seconde couche de feuilles qui reçut le reste des cailloux et de la cendre chaude. Tout l'appareil disparut bientôt sous une épaisse couche de terre, et demeura abandonné à lui-même.

La mère, qui avait regardé l'opération d'un air pensif et les bras croisés, s'écria alors les mains levées au ciel avec un désespoir comique :

« Voilà, en vérité, une misérable cuisine ! Elle peut être bonne pour un sauvage ; mais je doute qu'elle soit du goût d'un bon Suisse, qui, grâce à Dieu, sait ce que c'est qu'un fourneau et une broche.

FRITZ. – Pensez-vous que les voyageurs aient menti en assurant que ce genre de rôti n'est pas sans charme, même pour les Européens ?

MOI. – C'est ce dont nous allons faire l'expérience bientôt. En attendant, aidez-moi tous à achever notre cabane ; car voilà quarante jambons qui ne demandent qu'à être fumés. S'ils étaient de la grosseur de nos jambons du Nord, nous aurions pour deux ans à en faire bonne chère ; mais il faut nous contenter de ce que la Providence nous envoie. »

Grâce à nos efforts réunis, la hutte fut bientôt achevée et mise en état de recevoir toute la provision. Nous allumâmes alors dans le foyer un grand feu d'herbes et de feuilles fraîches, en

ayant soin de fermer hermétiquement toute issue à la fumée. De temps en temps on fournissait au foyer de nouveaux aliments ; en sorte qu'en deux jours la chair de nos jambons se trouva parfaitement fumée.

Le résultat de l'opération de Fritz ne se fit pas si longtemps attendre. Au bout de deux heures, nous allâmes déterrer le merveilleux rôti, et une délicieuse odeur d'épice, qui s'exhala de la fosse aussitôt qu'elle eut été débarrassée de la cendre et des pierres, nous prouva que l'entreprise avait réussi au-delà de toute espérance.

En cherchant à deviner les causes du parfum inaccoutumé qui frappait mon odorat, je finis par découvrir qu'il fallait l'attribuer à l'écorce qui avait servi d'enveloppe.

Fritz n'était pas médiocrement triomphant du succès de son premier essai de cuisine sauvage, malgré les malicieuses observations d'Ernest, qui assurait qu'il fallait en rendre grâces à l'enveloppe.

Le rôti fut bientôt entamé, et jugé savoureux à l'unanimité des suffrages. Nous donnâmes alors

une nouvelle preuve de l'insatiable ambition de l'esprit humain ; car il fut résolu d'employer désormais dans la cuisine ces feuilles précieuses qui avaient donné un si délicieux parfum à notre rôti.

Aussitôt après le repas, mon premier soin fut de me faire conduire à l'arbre qui avait fourni les feuilles aromatiques. J'en recueillis quelques-unes pour les jeter sur le feu de la cabane, et le résultat ne fut pas moins favorable que la première fois. Les enfants reçurent l'ordre de rassembler quelques rejetons de cet arbre précieux, afin d'en essayer une plantation autour de notre demeure.

Pendant que ma femme débarrassait la table des restes du repas, Ernest fit entendre un gros soupir suivi de ces mots : « Après un bon morceau il faut un bon coup, disait Ulysse au cyclope qui venait d'avaler une couple de ses compagnons. »

Tout en riant du fond du cœur de cette exclamation, je permis au plaintif convive d'ouvrir nos deux meilleures noix de coco, mais

de réserver un chou-palmiste pour le souper, et de faire en même temps une petite provision de vin de palmier pour le soir, double commandement qu'il exécuta avec une résignation vraiment héroïque.

Après avoir cherché longtemps si mes souvenirs ne me donneraient pas quelques renseignements sur l'arbre inconnu que nous venions de découvrir, je crus me rappeler que c'était une production de Madagascar, où on lui donne le nom de *ravensara* c'est-à-dire bonne feuille. Le nom botanique est *agatophyllum*, ou même *ravensara aromatica*. Son tronc est épais, et son écorce exhale une odeur aromatique, ainsi que les feuilles, qui ont beaucoup d'analogie avec la feuille du laurier. On en distille une liqueur qui réunit les trois parfums de la muscade, du girofle et de la cannelle. On tire aussi des feuilles une huile aromatique d'un grand usage dans la cuisine indienne, et aussi estimée que le girofle. Le fruit du ravensara est une espèce de noix dont le parfum est plus faible que celui des feuilles. Le bois en est blanc, dur et sans odeur.

Comme nos diverses opérations devaient nous retenir encore deux jours dans le même lieu, nous en profitâmes pour faire de grandes excursions, ne rentrant qu'à l'heure des repas ou à la fin du jour. L'après-midi de la seconde journée, j'entrepris d'ouvrir à travers la forêt de bambous une route assez large pour donner passage à notre chariot. Nous fûmes récompensés de ce travail par plusieurs découvertes d'une grande utilité. Je remarquai, entre autres, un grand nombre de bambous de la grosseur d'un arbre ordinaire, et de cinquante à soixante pieds de haut, dont la tige nous promettait d'excellents conduits d'eau, ou même des vases fort utiles, selon la manière dont elle serait taillée. En laissant le nœud d'en haut et le nœud d'en bas, nous avions un baril ; en coupant le premier, il nous restait un bassin d'une dimension raisonnable ; enfin, on enlevant les deux nœuds, nous obtenions un canal propre à mille usages domestiques.

Chaque nœud était entouré d'épines longues et dures, dont je n'oubliai pas de faire une provision pour remplacer nos clous de fer quand il s'agirait de travailler du bois tendre. Je remarquai bientôt

que les jeunes bambous offraient à chaque nœud une substance analogue au sucre de canne, et qui, desséchée aux rayons du soleil, prenait l'aspect de la fleur de salpêtre. Les enfants en recueillirent environ une livre, dont ils se proposaient de faire présent à leur mère.

Lorsque nous eûmes commencé à nettoyer le sol, afin de débarrasser la voie de notre chemin, je découvris une quantité de jeunes pousses, que l'épaisseur du taillis nous avait empêchés d'apercevoir jusque-là. Elles se laissaient couper au couteau comme de jeunes citrouilles, et me parurent composées, comme le chou-palmiste, d'un faisceau de feuilles superposées. Elles étaient d'un jaune pâle et de la grosseur d'un pouce environ.

Cette ressemblance m'ayant fait conjecturer qu'elles devaient être bonnes à manger, j'en rassemblai une petite provision pour notre cuisine. L'essai me parut présenter d'autant moins d'inconvénient, qu'il était urgent de les détruire, si nous ne voulions pas voir bientôt notre route disparaître sous une nouvelle forêt.

Le soir de cette journée féconde en découvertes, nous retournâmes pleins de fierté auprès de ma femme, qui ne fut pas peu surprise à la vue de notre nombreuse récolte. Les nouveaux vases pour le service domestique et le sucre de bambou intéressèrent au plus haut point sa curiosité. En bonne ménagère, toutefois, elle songea d'abord au plus solide, et serra les rejetons de bambou avec le vin de palmier et les feuilles de ravensara, afin d'en faire plus tard un usage éclairé dans la cuisine.

Le jour suivant fut consacré à une excursion du côté de Prospect-Hill, où nous arrivâmes au bout de deux heures ; mais, à mon grand chagrin, je trouvai toute l'habitation dévastée par une troupe de singes, et je ne pus m'empêcher de donner au diable cette race maudite et de jurer en moi-même son entière destruction. Les moutons étaient épars dans les environs, les poules dispersées, et les cabanes en si mauvais état, qu'il aurait fallu plusieurs jours pour les réparer. Il fallait en finir avec les pillards, si nous ne voulions pas voir nos plus beaux travaux anéantis. Toutefois je dus ajourner mes projets de

vengeance, afin de ne pas interrompre l'entreprise importante qui nous occupait. Malgré mon découragement, lorsque je réfléchis à notre bonheur dans tout le reste, il me sembla que cette mésaventure n'était rien en comparaison de la prospérité qui accompagnait toutes nos entreprises. Si nous n'avions éprouvé de temps en temps quelques vicissitudes de la fortune au milieu de notre paradis terrestre, qui sait si nous n'aurions pas fini par tomber dans l'orgueil et dans la paresse ?

Le quatrième jour, aucun motif ne nous retenant plus au lieu de notre halte, nous nous remîmes en route par une matinée délicieuse, en suivant la nouvelle route, et avec la perspective d'atteindre avant deux heures le but tant désiré de notre expédition.

X

Arrivée à l’écluse. – Excursion dans la savane. L’autruche. – La tortue de terre.

Nous arrivâmes sans mésaventure à l’extrémité de la forêt de bambous, et je fis faire halte au bord d’un petit bois dans le voisinage de l’écluse. La jonction du bois avec une chaîne de rochers inaccessibles faisait de ce lieu une position admirablement fortifiée par la nature. L’écluse proprement dite, c’est-à-dire l’étroit défilé entre le fleuve et la montagne qui séparait notre vallée de l’intérieur du pays, se trouvait à une portée de fusil en avant de nous. Le bois nous protégeait de toutes parts, et néanmoins la position était assez élevée pour permettre à notre artillerie de dominer la plaine de l’intérieur.

FRITZ. – « Voici une admirable position pour y élever un fort et foudroyer l’ennemi qui voudrait

entrer sans permission dans notre chère vallée. À propos, mon père, je vous ai entendu hier nommer la Nouvelle-Hollande : croyez-vous donc, en effet, que nous nous trouvions dans le voisinage de cette partie du monde ?

MOI. – Mon opinion est que nous sommes sur le rivage septentrional de la Nouvelle-Hollande. Mes présomptions se fondent sur la position du soleil, aussi bien que sur mes souvenirs relativement à la route tenue par le vaisseau avant son naufrage. Il y a encore une foule de petites circonstances dont la réunion semble augmenter la vraisemblance de mes calculs : ainsi nous avons les pluies des tropiques et les principales productions de ces fertiles contrées, la canne à sucre et le palmier. Mais, dans quelque région que le hasard nous ait jetés, nous n'en habitons pas moins la grande cité de Dieu, et notre sort est au-dessus de nos mérites. »

Fritz était d'avis d'élever dans ce lieu quelque bâtiment dans le genre des cabanes d'été du Kamtchatka. Cette idée me plut, et nous résolûmes de la mettre à exécution à notre

retour ; mais, avant tout, il fallait une reconnaissance dans l'intérieur du petit bois sur la lisière duquel avait eu lieu la délibération, afin de nous assurer que le voisinage n'offrait aucun danger.

Notre excursion s'acheva paisiblement et sans autre rencontre que celle d'une couple de chats sauvages, qui semblaient faire la chasse aux oiseaux, et qui se hâtèrent de prendre la fuite à notre approche. Bientôt nous les perdîmes de vue sans nous en inquiéter davantage.

Le reste de la matinée s'écoula bien vite, et elle fut suivie de quelques heures d'une chaleur si violente, qu'il fallut renoncer à toute occupation. Lorsque la fraîcheur du soir nous eut rendu quelques forces, nous les employâmes à mettre la tente en état de nous recevoir, et le reste de la soirée se passa en préparatifs pour le lendemain, qui était le jour destiné à la mémorable excursion dans la savane.

J'étais prêt à la pointe du jour. J'emmenai avec moi les trois aînés, parce que je croyais prudent de n'entrer en campagne qu'avec des

forces imposantes. La mère demeura avec Franz à la garde du chariot, des provisions et du bétail ; car nous voulions nous débarrasser de tout ce qui pouvait entraver notre marche.

Après un déjeuner réconfortant, nous prîmes joyeusement congé de la garnison, et nous nous trouvâmes bientôt près de l'écluse, au pied de notre ancien retranchement. Il était facile de reconnaître du premier coup d'œil que c'était cet endroit qui avait servi de passage au boa, aussi bien qu'à la troupe de pécaris. Les pluies et les orages, les torrents de la montagne, enfin les singes, les buffles et tous les autres habitants de cette contrée inconnue semblaient avoir fait alliance pour détruire le premier ouvrage de l'homme sur leur sauvage domaine.

Avant d'entrer dans la savane, nous fîmes halte pour contempler l'immense plaine qui se déroulait devant nos regards. À gauche, au-delà du fleuve, s'élevaient de nombreuses montagnes couvertes de magnifiques forêts de palmiers ; à droite, des rochers menaçants qui semblaient percer les nuages, et dont la longue chaîne,

s’éloignant graduellement de la plaine, laissait à découvert un horizon à perte de vue.

Jack et moi, nous ne tardâmes pas à reconnaître le marécage où nous avions pris notre premier buffle ; puis nous dirigeâmes notre marche vers le sommet d’une colline éloignée qui nous promettait un panorama général de toute la contrée.

Nous avions traversé le ruisseau ; et au bout d’un quart d’heure de marche, le pays ne nous offrit plus qu’un désert aride, où la terre, brûlée par le soleil, était sillonnée par de profondes crevasses. Par bonheur chacun de nous avait eu la précaution de remplir sa gourde ; car toute trace d’humidité avait disparu, et le petit nombre de plantes que nos regards rencontraient se traînaient sans force sur le sol dévoré. J’avais peine à comprendre comment une demi-heure de marche pouvait avoir ainsi totalement changé l’aspect de la contrée.

« Cher père, me dit enfin Jack, sommes-nous venus jusqu’ici dans notre première expédition ?

MOI. – Non, mon enfant, nous sommes à deux

milles plus loin, et nous voici au milieu d'un véritable désert. Pendant les pluies des tropiques, et quelques semaines après, le terrain se couvre d'herbes et de fleurs ; mais, aussitôt que le bienfaisant arrosement du ciel a cessé, la végétation disparaît, pour ne renaître qu'à la saison prochaine. »

Pendant quelque temps le silence de notre marche ne fut interrompu que par des soupirs et des gémissements entrecoupés des exclamations suivantes : « *Arabia Petroea* ! Pays de désolation et de malédiction ! Voici assurément le séjour des mauvais esprits.

MOI. – Courage et patience, mes chers enfants ! Vous connaissez le proverbe latin : *Per angusta ad augusta*. Qui sait si la cime de la montagne ne nous réserve pas quelque consolation inattendue, si ses flancs ne vont pas nous offrir quelque source enchantée ? »

Après une marche pénible de plus de deux heures, nous parvînmes, épuisés de fatigue, au terme de notre route, et chacun se laissa tomber à l'ombre du rocher, sans que la chaleur et

l’épuisement nous permissent de chercher un meilleur gîte.

Pendant plus d’une heure, nous demeurâmes en silence dans la contemplation du spectacle qui s’offrait à nos regards. Une chaîne de montagnes bleuâtres terminait l’horizon à une distance de quinze à vingt lieues devant nous, et le fleuve serpentait dans la plaine à perte de vue au milieu de ses deux rives verdoyantes, semblable à un ruban d’argent sur un tapis d’une couleur sombre et uniforme.

Depuis quelque temps, le singe et les chiens nous avaient quittés ; mais personne ne songea à les poursuivre. Nous ne pensions qu’à nous reposer et rafraîchir nos lèvres avec le suc de quelques cannes à sucre qui remplissaient ma gibecière.

La faim ne tarda pas à se faire sentir, et nous nous assîmes avec plaisir autour des restes du pécari.

« Il est encore heureux, remarqua Fritz, de se trouver muni d’un morceau de rôti dans une contrée aussi peu fertile en fruits et en gibier.

– Quel rôti ! interrompit Ernest ; il me rappelle le rôti du cheval des Tatars, cuit sous la selle d'un cavalier du désert.

– Ah ! reprit Jack, les Tatars mangent donc la chair du cheval ?

– Oui, lui répondis-je ; mais quant au mode de cuisson, il faut croire qu'il y a là quelque méprise des voyageurs. »

Fritz, qui venait de se lever pour examiner les environs, s'écria tout à coup : « Au nom du Ciel ! qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? Il me semble voir deux hommes à cheval ; en voici un troisième, et les voilà qui se dirigent, vers nous au grand galop. Ne seraient-ce pas des Arabes ou des Bédouins ?

MOI. – Ni l'un ni l'autre, selon toute apparence. Et d'ailleurs quelle différence fais-tu entre un Arabe et un Bédouin, lorsque tu dois savoir que le Bédouin n'est autre chose que l'Arabe du désert ? Maintenant, Fritz, prends ma lunette d'approche, et dis-nous ce que tu aperçois.

FRITZ. – Je vois un grand troupeau d'animaux paissant, une multitude de meules de foin, et des chariots chargés qui sortent du taillis pour se diriger vers le fleuve, et qui regagnent ensuite leur retraite. Toute cette scène me paraît étrange, sans qu'il me soit possible de la suivre distinctement.

JACK. – Le grave Fritz me fait tout l'effet d'un visionnaire ; laisse-moi regarder à mon tour... Oui, oui, j'aperçois des lances avec leurs banderoles flottantes. Il faut appeler les chiens et les envoyer à la découverte.

ERNEST. – Passe-moi la lunette à mon tour. En vérité, voici un quatrième cavalier qui se joint aux trois premiers. D'où peut-il être sorti ? Il faut nous tenir sur nos gardes et songer à la retraite.

MOI. – Laisse-moi regarder : ma vue, pour être moins perçante que la vôtre, n'en est peut-être que plus sûre. Je crois que nous en avons déjà fait l'expérience une ou deux fois. Tes chariots et tes meules de foin, mon pauvre Fritz, me donneraient quelque inquiétude, si par bonheur nous n'étions hors de leur portée, car je présume que ce sont

des éléphants ou des rhinocéros ; quant aux animaux paissant, il est facile de les reconnaître pour des buffles et des antilopes. Et maintenant les cavaliers arabes, les pillards menaçants du désert prêts à fondre sur nous, ce sont... Ne saurais-tu me le dire, mon cher Jack ?

JACK. – Des girafes, peut-être.

MOI. – Pas mal deviné, quoique tu sois encore au-dessous de la réalité. Nous nous contenterons pour cette fois de voir dans ces animaux des autruches ou des casoars. Il faut leur faire la chasse afin d'en prendre une vivante, ou du moins de rapporter un trophée de plumes d'autruche.

FRITZ et JACK. – Oh ! cher père, quel bonheur d'avoir une autruche vivante ! un grand plumet sur nos chapeaux ne serait pas non plus à dédaigner. »

À ces mots, ils coururent vers l'endroit où ils avaient vu les chiens s'enfoncer, tandis qu'Ernest et moi nous profitâmes de l'épaisseur d'un bosquet voisin pour échapper aux regards des animaux qu'il fallait approcher. Je ne tardai pas à

reconnaître, parmi les plantes qui nous entouraient, une espèce d'euphorbe assez fréquente dans les endroits rocailleux. C'était le tithymale des apothicaires, dont le suc, bien que vénéneux, est d'un assez grand usage en médecine. Je fis à la hâte quelques incisions dans les tiges qui se rencontrèrent sous ma main, en me réservant d'en recueillir moi-même le suc qui en découlerait. Ernest, préoccupé de notre nouvelle entreprise, ne remarqua pas l'opération.

Nous ne tardâmes pas à être rejoints par Fritz et Jack, qui ramenaient la meute et leur fidèle compagnon. Le singe et les chiens avaient puisé dans l'eau une nouvelle activité de bon augure pour le résultat de notre entreprise.

Nous tînmes aussitôt conseil sur la manière dont il fallait ordonner l'attaque ; car nous nous trouvions maintenant assez près des autruches sans défiance pour suivre de l'œil tous leurs mouvements et leurs jeux. Je comptai quatre femelles et un seul mâle, reconnaissable à son plumage d'une blancheur éblouissante. Je recommandai aux chasseurs d'en faire le

principal point de mire de leur attaque.

MOI. – « C'est là que Fritz va faire merveille avec son aigle : car qui sait si nous autres, pauvres bipèdes, nous viendrons à bout de notre capture ? Enfin chacun fera de son mieux.

JACK. – Voilà Ernest, qui a déjà gagné le prix de la course ; et Fritz et moi, qui ne sommes pas tant à dédaigner.

MOI. – Je sais que vous êtes d'excellents coureurs pour votre âge ; mais aucun de vous n'est encore de la force de l'autruche, dont la course égale la rapidité du vent, et qui défie le galop du cheval le mieux exercé.

FRITZ. – Mais alors comment les Arabes du désert parviennent-ils à s'en rendre maîtres ?

MOI. – Ils les chassent à cheval lorsqu'ils ne peuvent parvenir à s'en emparer par surprise.

JACK. – Comment peuvent-ils les chasser à cheval, d'après ce que vous venez de nous dire tout à l'heure ?

MOI. – Dans ce cas même les chasseurs emploient un artifice fondé sur les habitudes de

l’animal. On a observé que les autruches décrivent dans leur fuite un grand cercle de deux à trois lieues de circonférence. Les chasseurs, rassemblés d’abord en une seule troupe, se répandent rapidement sur les différents points que l’autruche doit parcourir en décrivant son cercle, et ils finissent par s’en rendre maîtres lorsque, épuisée de fatigue, elle est hors d’état de continuer sa course.

ERNEST. – C’est alors que la pauvre bête cache sa tête dans un buisson ou derrière une pierre, croyant ainsi échapper à tous les regards.

MOI. – On ne peut connaître le mobile d’un animal dépourvu de raison. Selon toute apparence, la pauvre créature met sa tête à l’abri, parce que c’est la plus faible partie d’elle-même, ou peut-être ne prend-elle cette position que pour mieux se défendre avec ses jambes, car on a remarqué que le cheval prend la même position lorsqu’il veut saluer son ennemi d’une ruade. Quoi qu’il en soit, nous sommes à pied, et tout l’art du cavalier nous est superflu. Il faut donc tâcher d’envelopper l’ennemi et de l’abattre à

coups de fusil ; mais, avant tout, commencez par retenir les chiens, car ces animaux se défient plus encore du chien que de l'homme. Si les autruches s'enfuient avant que nous soyons à portée, vous lâcherez la meute, et Fritz déchaperonnera son aigle. Leurs efforts réunis parviendront peut-être à arrêter un des fuyards, de manière à nous donner le temps d'accourir. Mais je vous recommande encore une fois l'autruche blanche, car son plumage est plus précieux, et son service plus utile. »

Après nous être séparés, nous commençâmes à nous avancer pas à pas vers les animaux sans défiance, en faisant nos efforts pour leur dérober notre marche ; mais, parvenus à environ deux cents pas, il devint impossible d'échapper plus longtemps à leurs regards ; la troupe commença alors à manifester une certaine agitation. Nous fîmes halte en retenant les chiens près de nous. Les autruches, tranquillisées par notre silence, firent quelques pas vers nous en manifestant leur surprise par des mouvements bizarres de la tête et du cou. Sans l'impatience de nos chiens, je crois que nous aurions pu les approcher assez pour leur

jeter nos lazos ; mais, les chiens étant parvenus à s'échapper ou à briser nos liens, toute la meute s'élança, sur le mâle, qui s'était avancé bravement à quelques pas en avant du reste de la troupe.

À cette attaque imprévue, les pauvres animaux prirent la fuite avec la rapidité d'un tourbillon emporté par le vent ; c'est à peine si on les voyait toucher la terre. Leurs ailes, étendues comme des voiles gonflées par le vent, ajoutaient encore à la rapidité de leur course.

La rapidité prodigieuse avec laquelle les autruches se dérobaient à nos poursuites ne nous laissait aucun espoir, et, au bout d'un instant, nous les avions déjà presque perdues de vue ; mais Fritz n'avait pas été moins prompt à déchaperonner son aigle et à le lancer sur la trace des fuyards. Celui-ci, prenant son vol avec la rapidité de l'éclair, alla s'abattre sur l'autruche mâle avec un effort si puissant, qu'il lui sépara presque le cou du reste du corps, et le bel animal tomba sur le sable dans les convulsions de l'agonie. Nous nous précipitâmes sur le champ de

bataille pour prendre l'animal vivant s'il en était encore temps ; mais les chiens nous avaient précédés, et d'ailleurs l'aigle ne les avait pas attendus pour achever son ouvrage.

Après avoir contemplé avec consternation le funeste dénouement de notre chasse, il ne nous restait plus qu'à en tirer le meilleur parti possible. Une fois débarrassés des chiens et de l'aigle, nous retournâmes l'animal afin de nous emparer des plus belles plumes de sa queue et de ses ailes, et nos vieux chapeaux reprirent un aspect de jeunesse sous ces dépouilles triomphales. Nous promenions notre nouvelle parure avec autant de fierté que les caciques mexicains, et je ne pus m'empêcher de rire de l'orgueilleuse sottise de l'homme, qui orne sa tête de la dépouille arrachée aux parties les moins nobles d'un animal sans défense.

Après un examen approfondi de l'autruche, Fritz s'écria : « C'est pourtant dommage que ce bel animal soit mort, car il porterait sans peine deux hommes de ma taille ; je suis certain qu'il a au moins six pieds de hauteur sans compter le

cou, qui en a bien trois à quatre à lui tout seul.

ERNEST. – Comment de pareilles troupes d'animaux peuvent-elles demeurer dans des déserts qui offrent si peu de ressources pour leur nourriture ?

MOI. – Si les déserts étaient totalement arides, la question serait difficile à résoudre ; mais ils renferment toujours quelques bosquets de palmiers et de plantes qui peuvent servir de pâture aux animaux. Il faut observer en outre que la plupart des habitants du désert sont organisés de manière à supporter de longs jeûnes, et leur course est si rapide, qu'ils traversent sans s'arrêter d'immenses étendues de sables arides.

FRITZ. – À quoi servent ces espèces d'épines dont les ailes de l'autruche sont armées ?

MOI. – C'est probablement une défense contre leurs ennemis, qu'ils combattent à grands coups d'ailes.

JACK. – Est-il vrai que l'autruche se serve de ses doigts de pieds pour lancer des cailloux derrière elle lorsqu'elle est poursuivie ? Ce serait

un trait d'intelligence remarquable dans un pareil animal.

MOI. – Le cheval aussi, lorsqu'il galope, fait voler sous ses pieds le sable et les cailloux, et il n'y a pas plus de raisonnement de sa part que de la part de l'autruche.

FRITZ. – Les autruches ont-elles un cri particulier ?

MOI. – Elles font entendre pendant la nuit un cri plaintif, et pendant le jour une espèce de rugissement semblable à celui du lion. »

Ernest et Jack avaient disparu de nos côtés, et je les aperçus bientôt à une certaine distance sur les traces du chacal, qui semblait leur servir de guide. Ils s'arrêtèrent auprès d'un buisson, nous faisant signe de les rejoindre au plus vite.

En approchant, nous entendîmes des cris de joie au milieu desquels il était facile de reconnaître ces mots : « Un nid d'autruche ! un nid d'autruche ! » et nous aperçûmes les chapeaux voltiger en l'air en signe d'allégresse.

Lorsque je fus arrivé près d'eux, j'aperçus, en

effet, un véritable nid d'autruche ; mais il consistait simplement en une légère excavation dans le sable, contenant trente œufs de la grosseur d'une tête d'enfant.

MOI. – « Voici une découverte excellente. Seulement gardez-vous bien de déranger les œufs, de peur d'effaroucher la couveuse, et alors nous pourrons prendre notre revanche de la malheureuse chasse de ce matin. Mais dites-moi donc comment vous êtes parvenus à découvrir ce nid si bien caché.

ERNEST. – La femelle qui s'est envolée la dernière m'ayant semblé sortir de terre à notre approche, je remarquai bien la place où je l'avais vue se lever. Il me vint aussitôt à la pensée qu'elle était peut-être sur son nid, et, appelant à mon aide le chacal, nous suivîmes ses traces, qui nous amenèrent où nous sommes ; mais, à notre arrivée, le chacal avait déjà eu le temps de briser un œuf et d'en dévorer le contenu.

JACK. – Oui, oui, et le petit était déjà presque formé et près d'éclore.

MOI. – Voilà encore un tour de ce maudit

chacal. Ne pourra-t-on jamais le corriger de ses penchants destructeurs ?

FRITZ. – Maintenant qu'allons-nous faire de cette provision d'œufs d'autruche ?

JACK. – Il faut les emporter et les enfouir dans le sable pour les faire éclore.

MOI. – Voilà qui est facile à dire ; mais tu aurais dû commencer par en calculer le nombre et la grosseur. Chaque œuf pèse au moins trois livres, ce qui donne un total de quatre-vingt-dix livres. Et d'ailleurs, comment les déplacer sans les briser ? Le meilleur parti est de les laisser ici jusqu'à demain matin, et de revenir les chercher avec le chariot ou avec une de nos bêtes de somme.

FRITZ. – Ah ! cher père, permettez-nous d'en prendre un ou deux comme échantillons. Ils sont si curieux.

MOI. – Je vous laisse toute liberté à cet égard ; mais levez-les avec le plus grand soin ; car, lorsque la couveuse remarque le moindre désordre dans son nid, elle brise tout ce qu'il

contient, ce qui ne ferait pas notre affaire. »

Ils ne se le firent pas répéter deux fois ; mais bientôt je les vis dans un grand embarras pour venir à bout de leur fardeau. Sentant que mes conseils leur étaient nécessaires, je leur fis couper quelques tiges de bruyère, en les engageant à suspendre un œuf à chaque extrémité, de la même manière que les laitières hollandaises portent leurs pots de lait. En quittant le nid, nous avions pris la précaution d'en marquer la place avec une espèce de croix en bois, afin de ne pas nous tromper le lendemain.

Pour regagner notre halte du matin, nous nous rapprochâmes des rochers, et je résolus d'aller retrouver au plus vite la caverne du Chacal, afin d'y passer le reste du jour.

Les enfants reçurent l'injonction d'exposer les œufs au soleil, afin qu'ils conservassent leur chaleur naturelle ; mais je n'étais pas peu embarrassé de savoir comment nous parviendrions à les garantir de la fraîcheur du soir.

Nous ne tardâmes pas à atteindre la rive du

petit étang où les chiens s'étaient désaltérés le matin ; cet étang paraissait alimenté par quelque source souterraine, et donnait naissance à un petit ruisseau. Tout le voisinage était couvert de traces récentes d'antilopes, de buffles et d'onagres ; mais nous n'y reconnûmes aucun vestige de serpent, ce qui était plus important pour nous.

Nous profitâmes de la fraîcheur du ruisseau pour prendre quelque nourriture et remplir nos gourdes vides. Pendant ce temps, le chacal avait tiré sur le sable une masse ronde et noirâtre, qu'il s'apprêtait à attaquer avec ses dents, lorsque son maître la lui arracha pour me la faire examiner. Je m'emparai de l'objet, et, après l'avoir débarrassé du limon qui l'environnait, je reconnus avec étonnement que j'avais entre les mains une créature vivante : c'était une tortue de terre de la plus petite espèce, grosse comme une pomme ordinaire.

FRITZ. – « Comment cet animal peut-il se trouver à une si grande distance de la mer ? Le fait me paraît incroyable.

MOI. – Par une raison toute simple : c'est que

l’animal que tu vois est une tortue de terre, de celles qui se tiennent dans les étangs et dans les eaux dormantes. Elles vivent parfaitement dans les jardins, où elles se nourrissent de salades et d’autres herbes tendres.

JACK. – Il faut en apporter quelques-unes à maman pour son jardin, et en chercher une pour notre cabinet d’histoire naturelle. »

Et, se mettant aussitôt à l’ouvrage, ils eurent bientôt rassemblé une demi-douzaine de tortues, que je plaçai dans ma gibecière.

Nous continuâmes à nous entretenir des mœurs de ces animaux, et j’ajoutai qu’il était difficile d’expliquer leur présence primitive dans ce lieu, à moins de les y supposer transportées par la voie des airs.

ERNEST et JACK. – « Il faudrait être bien crédule pour le penser.

MOI. – Souvent l’invraisemblable est bien voisin de la vérité, mes chers enfants. Ne pouvez-vous pas supposer, par exemple, la première tortue transportée en ce lieu dans les serres d’un

oiseau de proie, sauvée par hasard de sa rapacité, et devenue le germe d'une nombreuse postérité ? L'homme serait bien embarrassé d'expliquer la présence des animaux dans la plupart des endroits où on les rencontre de nos jours ; car il est impossible de supposer que chaque espèce ait été créée au lieu même qu'elle occupe actuellement. »

XI

La prairie. – Terreur d'Ernest. – Combat contre les ours. – La terre de porcelaine. – Le condor et l'urubu.

Toute la troupe fut bientôt sur pied pour reprendre sa route interrompue. Nous marchions maintenant au milieu d'une fertile vallée couverte d'un riant gazon et entrecoupée de bosquets délicieux. Cette contrée faisait un agréable contraste avec le désert que nous venions de parcourir. La vallée se prolongeait pendant une longueur d'environ deux lieues, en côtoyant la chaîne de montagnes qui faisait la frontière de notre domaine. Sa largeur était d'une demi-lieue, et elle était arrosée, dans toute son étendue, par le ruisseau dont nous venions de visiter la source, mais dont le cours, grossi par de nouvelles eaux souterraines, donnait la vie et la fécondité à cette

délicieuse contrée.

Çà et là, dans l'éloignement, nous apercevions des troupeaux de buffles et d'antilopes qui paissaient tranquillement ; mais à la vue de nos chiens, qui nous précédaient toujours de quelques centaines de pas, ils partaient comme l'éclair et ne tardaient pas à se perdre dans les profondeurs de la montagne.

La vallée, qui se dirigeait insensiblement vers la gauche, ne tarda pas à nous amener en face d'un coteau, que nous reconnûmes avec chagrin pour celui qui nous avait servi de lieu de repos dans la matinée. Voyant avec regret que cette longue marche ne nous avait pas offert une seule pièce de gibier à portée de fusil, je résolus de faire tous mes efforts pour ne pas rentrer sans quelque capture. En conséquence de cette détermination, nous prîmes chacun un des chiens en laisse, afin qu'ils ne missent pas plus longtemps obstacle à nos projets.

Nous avions encore une demi-heure de marche jusqu'à la grotte du Chacal, dont la voûte devait nous servir de gîte pour le reste du jour. J'avais

fait une halte de quelques instants, afin de soulager Fritz, et Jack de leur fardeau, tandis qu'Ernest continuait sa route pour jouir plus tôt des douceurs de la grotte. Tout à coup nous entendîmes de son côté un cri d'alarme suivi d'aboiements furieux et d'un long hurlement que l'écho semblait répéter. À l'instant tout fut abandonné pour voler au secours du pauvre Ernest.

Au moment même nous le vîmes accourir sans chapeau et pâle comme la mort, et il vint tomber dans mes bras en s'écriant : « Un ours ! un ours ! il vient ! le voici ! »

C'est ici qu'il faut de la résolution, pensais-je en moi-même ; et, armant mon fusil, je m'élançai au secours des chiens, qui attaquaient bravement l'ennemi. À peine avais-je eu le temps d'apercevoir l'ours qui s'avançait vers nous, que, à mon grand effroi, j'en vis un second sortir du taillis, et se diriger du côté de son compagnon.

Fritz coucha bravement en joue l'un des terribles animaux, et je me chargeai de l'autre. Nos deux coups partirent en même temps ; mais,

par malheur, ni l'un ni l'autre ne furent mortels ; car les chiens pressaient l'attaque avec tant de fureur, qu'il nous fut impossible de trouver le moment de lâcher notre second coup, tant nous craignions de frapper l'un de nos braves défenseurs. Toutefois ma balle avait brisé la mâchoire inférieure de l'un des ours, de manière à rendre ses morsures peu dangereuses, et celle de Fritz avait traversé l'épaule du second, de sorte que ses étreintes étaient désormais plus désespérées que redoutables. Les chiens, paraissant comprendre leur avantage, redoublaient d'efforts et multipliaient leurs morsures. Enfin, impatient de terminer la lutte, je pris un pistolet dans ma main droite, et, m'approchant du plus terrible des deux animaux, je lui lâchai le coup dans la tête, tandis que Fritz, se portant sur le second, lui traversait le cœur.

« Dieu soit loué ! m'écriai-je en les voyant tomber avec un sourd mugissement. Voici une rude besogne achevée. Grâces soient rendues au Ciel, qui vient de nous délivrer d'un terrible danger ! »

Nous demeurâmes quelques minutes à contempler notre victoire dans un muet étonnement. Les chiens, qui s'acharnaient sur leur proie, ne nous laissèrent bientôt aucun doute sur le trépas des deux terribles animaux. Dans ce moment, Jack entonna son chant de victoire, et je le vis prendre sa course pour ramener Ernest sur le champ de bataille. Toutefois celui-ci se tint prudemment à l'écart, jusqu'à ce que les cris de Fritz et les miens lui eussent apporté le témoignage de notre complet triomphe.

Lorsqu'il fut près de nous, je lui demandai pourquoi il nous avait laissés en arrière. « Ah ! reprit-il d'une voix encore tremblante, je voulais effrayer Jack en imitant le cri d'un ours lorsque je le verrais s'approcher de la caverne, et, pour me punir, le Ciel a permis qu'il s'y trouvât justement deux véritables ours.

MOI. – Dieu seul sait juger quand il convient de châtier nos mauvaises pensées, et à lui seul appartient la mesure du châtiment. Il est certain que ton projet n'était rien moins que louable ; car la peur la plus innocente peut avoir les résultats

les plus funestes, et peut-être le pauvre Jack aurait-il éprouvé plus de mal du faux ours que toi du véritable.

FRITZ. – Voyez, cher père, de quels monstres nous avons débarrassé la terre. Le plus gros a bien huit pieds de long, et l'autre pas beaucoup moins.

MOI. – Quoique nous n'ayons rencontré aucune trace de serpent, nous n'avons pas moins travaillé pour notre sûreté future en nous délivrant de ces terribles ennemis.

JACK. – Comment se fait-il qu'on rencontre de pareils animaux dans ces contrées ? Je croyais que l'ours est un habitant des pays froids.

MOI. – En effet, je ne sais trop comment expliquer leur présence sous un pareil climat, à moins de supposer que nous ayons sous les yeux une espèce particulière, et c'est une question que je ne suis pas assez savant pour décider. On a bien rencontré des ours dans le Thibet. »

Cette grave question avait peu d'importance pour nos jeunes chasseurs, encore tout entiers à la

joie de notre miraculeuse délivrance. Ils se promenaient avec orgueil autour des doux monstres abattus, contemplant leurs blessures, leurs dents terribles et leurs puissantes griffes. Nous admirions en même temps la force de leurs épaules et de leurs reins, la grosseur de leurs membres, l'épaisseur et la richesse de leur fourrure.

« À présent, qu'allons-nous faire de notre miraculeux butin ? demandai-je enfin à mes compagnons.

FRITZ. – Il faut commencer par les écorcher, la peau nous fournira d'excellentes fourrures.

ERNEST. – Une de ces peaux me conviendrait assez pour me servir de lit de camp dans des expéditions aussi fatigantes que celle-ci. »

Je mis fin à la délibération en exhortant chacun à commencer au plus vite ses préparatifs de départ, car l'heure avançait, et il fallait être de retour le lendemain de grand matin avec notre attelage. « En outre, ajoutai-je, plusieurs de nos chiens ont reçu de légères blessures pour lesquelles les soins de votre mère sont

indispensables. Vous êtes vous-mêmes trop épuisés de cette longue marche et de notre combat pour songer à passer ici une nuit fatigante et peut-être périlleuse. »

Mon projet de retour reçut une approbation générale ; car, depuis l'apparition des ours, personne ne se souciait de passer la nuit dans un si redoutable voisinage. Mes compagnons ne furent pas fâchés non plus de se voir débarrassés de leurs œufs d'autruche, que je leur conseillai de laisser enfouis dans le sable chaud jusqu'à ce que nous eussions le loisir de retourner les prendre avec les précautions convenables. Après les avoir placés à une certaine profondeur, afin de les dérober aux attaques des chacals et des autres animaux de proie, nous quittâmes ce lieu de terreur et de triomphe. La perspective d'un bon gîte et d'un souper réconfortant semblait nous donner des ailes, et toute fatigue était oubliée.

Le soleil se couchait lorsque nous arrivâmes au camp, où l'accueil ordinaire nous attendait. Par bonheur il ne restait plus rien à faire au logis, et nous ne pouvions assez remercier ma femme

d’avoir tout préparé pour un repas dont nous avions si grand besoin.

Naturellement l’entretien roula sur notre dernière aventure, dont les détails héroïques frappèrent d’admiration les oreilles étonnées de nos deux auditeurs.

La conclusion du récit fut une invitation pressante à se rendre le lendemain sur le champ de bataille avec armes et bagages, pour y délibérer sur le parti à prendre relativement à notre importante capture.

Ma femme me raconta à son tour qu’elle n’était pas demeurée inactive durant notre absence. Avec l’aide de Franz elle s’était frayé un passage à travers le taillis jusqu’au rocher le plus voisin, au pied duquel ils avaient découvert un lit considérable d’argile qui peut-être nous fournirait plus tard de la porcelaine. Elle prétendait aussi avoir reconnu une espèce de fève sauvage grimpante, qui s’attachait comme le lierre aux tiges des grands arbres. Enfin ils avaient employé les bêtes de somme à transporter une provision de bambous pour nous préparer les premiers

matériaux de l’édifice projeté.

Je la remerciai de ses peines, dont je comptais tirer parti en temps convenable. Pour commencer le cours de mes expériences, je pris une couple des morceaux de l’argile nouvellement découverte, et je les plaçai au milieu d’un grand brasier allumé pour la nuit. Nos chiens firent le cercle accoutumé autour du foyer, et les enfants fatigués s’étendirent sous le toit léger de la tente. Après avoir allumé une de nos torches, je pris ma place à l’entrée, et bientôt le Ciel fit descendre sur notre habitation un sommeil bienfaisant.

Le lendemain, mon premier soin fut de courir au foyer, où je trouvai mes deux morceaux d’argile parfaitement vitrifiés. Seulement la fusion avait peut-être été trop rapide, inconvénient auquel je me proposai de remédier plus tard. En un instant nos devoirs de piété furent accomplis, notre déjeuner avalé, le chariot attelé, et nous prîmes le chemin de la caverne, dans le voisinage de laquelle nous arrivâmes bientôt sans le moindre accident.

Au moment où l’entrée de la caverne

commençait à s’apercevoir, Fritz, qui nous précédait de quelques pas, s’écria à demi-voix : « Alerte ! alerte ! si vous voulez voir une troupe de coqs dinde qui nous attend probablement pour célébrer les funérailles des défunts. Mais il paraît qu’il y a là un veilleur de morts qui les tient à distance du lit mortuaire. »

Après avoir fait quelques pas en avant, nous aperçûmes effectivement un gros oiseau dont le cou dépouillé et d’un rouge pâle était entouré d’un collier de plumes blanches descendant sur la poitrine ; le plumage du corps et des ailes me parut d’un brun foncé, et ses pieds crochus semblaient armés de serres redoutables.

Ce singulier gardien tenait l’entrée de la caverne comme assiégée, de manière à en interdire l’approche aux oiseaux plus petits qui planaient au-dessus des cadavres.

Il y avait quelques instants que nous considérions ce bizarre spectacle, lorsque j’entendis au-dessus de ma tête comme un bruit pesant d’ailes, et en même temps j’aperçus une grande ombre se projeter sur le sable dans la

direction de la caverne.

Nous nous regardions tous avec étonnement, lorsque Fritz fit feu en l'air, et nous vîmes un oiseau énorme tomber sur la pointe du rocher, où il se brisa la tête, tandis que son sang s'échappait par une large blessure.

Un long cri de joie succéda à notre silence, et les chiens s'élancèrent sur les traces de Fritz, au milieu d'une nuée d'oiseaux sauvages qui nous saluaient de leurs cris discordants. Cependant le gardien de la caverne hésita encore à abandonner son poste ; enfin, lorsque Fritz n'était plus qu'à une portée de pistolet, il se leva lentement, à notre grand regret, et, s'élançant dans les airs d'un vol majestueux, nous le vîmes bientôt disparaître à nos regards. Mais Ernest abattit encore un retardataire.

« Ah ! dis-je à Fritz, voila de diligents croque-morts. Encore un jour, et ils nous auraient épargné toute la peine des funérailles. Ce sont de véritables tombeaux vivants, où les cadavres disparaissent aussi vite et aussi sûrement que dans le meilleur sarcophage. »

À ces mots, j’entrai avec précaution dans la caverne, et je reconnus avec joie que les deux cadavres étaient encore intacts, à l’exception des yeux et de la langue. Je me félicitai de ce que nous étions arrivés à temps pour sauver le reste.

Alors commença la visite de nos deux victimes ailées, dont l’odeur ne trahissait que trop la nature et l’espèce. Toutefois ma femme ne renonçait pas à son idée favorite, que nous avions devant les yeux des poules dinde. Après un examen approfondi, il fallut se résoudre à les reconnaître pour des oiseaux de proie : l’un pour le vautour noir ou l’urubu du Brésil ; l’autre pour le condor.

Nous nous mîmes en devoir de dresser notre tente à l’entrée de la caverne, de manière à appuyer son extrémité sur le rocher. En faisant tomber quelques éclats de pierre qui gênaient notre travail, je m’aperçus que l’intérieur du rocher était formé d’une espèce de talc, traversé par des veines d’asbeste ; je reconnus aussi dans les fragments quelques traces de verre fossile, dont la découverte me charma.

Il s’agissait maintenant de dépouiller sans retard les deux terribles animaux. Pour rendre l’opération plus facile, nous les suspendîmes à une forte tige de bambou, solidement fixée dans le sol de la caverne, pendant que ma femme était chargée de construire un foyer et de déterrer les œufs d’autruche, afin de les exposer aux rayons du soleil.

Les deux ours me donnèrent beaucoup de peine, tant à cause de la difficulté de l’opération qu’en raison de l’adresse dont il fallait faire preuve pour dépouiller la tête sans gâter la peau.

« Mais, à propos, que voulez-vous faire de ces deux têtes ? demandai-je aux enfants lorsque je fus venu heureusement à bout de mon entreprise.

FRITZ. – Nous nous en ferons des masques de guerre pour aller à la rencontre des sauvages. Les insulaires de Taïti et des îles Sandwich ont coutume d’en porter de pareils.

ERNEST. – Il vaudrait bien mieux nous en faire des manteaux à la manière des anciens Germains, en conservant la tête en guise de casque, de façon que la gueule béante paraisse menacer l’ennemi.

MOI. – Nous verrons à nous décider lorsque j'aurai mis la dernière main à mon ouvrage. Peut-être faudra-t-il nous contenter d'en faire un nouvel ornement pour notre muséum. »

Nous ne quittâmes notre travail que pour obéir à la voix de ma femme, qui nous annonçait l'heure du dîner. Remarquant à la fin du repas un reste d'eau tiède dans la marmite, j'appelai les enfants pour leur dire que je serais curieux de savoir dans quel état se trouvaient les œufs d'autruche, ajoutant que, si l'intérieur était gâté, je ne voyais pas la nécessité de nous charger plus longtemps d'un fardeau inutile.

FRITZ. – « Mais comment saurons-nous à quoi nous en tenir ? Faudra-t-il casser les œufs ? et, dans ce cas, à quoi peut servir l'eau de la marmite ?

MA FEMME. – Nous y plongerons les œufs, et, si quelque mouvement se fait remarquer dans l'eau, qu'en faudra-t-il conclure pour la nature du contenu ?

JACK. – Ah ! je comprends. Mais pourquoi prendre de l'eau tiède ?

MA FEMME. – Parce que l'eau froide ou bouillante amènerait infailliblement la mort du petit. »

L'épreuve eut lieu immédiatement, et elle nous donna la triste assurance que l'œuf était sans vie.

Les enfants voulaient immédiatement briser la coquille ; mais je m'y opposai, en faisant observer qu'elle pourrait nous servir en guise de tasse ou d'écuelle.

FRITZ. – « J'aurais pourtant grand plaisir à voir si l'autruche est déjà formée.

MOI. – Eh bien, partage la coquille en deux moitiés, comme les calebasses, de manière qu'elle nous puisse être de quelque utilité.

FRITZ. – Elle est trop dure pour que je vienne à bout de la partager avec un simple fil.

MOI. – Je le pense comme toi. Nous allons donc avoir recours à un moyen plus puissant. Prends un cordon de coton, que tu tremperas dans le vinaigre. Maintenant entoure l'œuf de ton cordon, que tu auras soin d'humecter de vinaigre

frais à mesure que l’ancien se desséchera, et nous ne tarderons pas à voir le cordon pénétrer peu à peu la substance calcaire de la coquille, et parvenir bientôt à la partie molle de l’œuf. Alors la coquille se séparera sans peine en deux parties égales, qui deviendront de vraies écuelles. »

Le reste du jour s’écoula rapidement parmi les travaux divers qui nous occupaient. Toutefois je finis par songer à mes tortues, qui depuis la veille étaient demeurées dans ma gibecière ; après les avoir plongées dans l’eau et leur avoir présenté quelque nourriture, je les fis tomber au fond d’un sac, qui dut leur servir de demeure jusqu’à notre retour à l’habitation.

XII

Préparation de la chair de l’ours. – Le poivre. – Excursion dans la savane. – Le lapin angora. – L’antilope royale. – L’oiseau aux abeilles et le verre fossile.

J’employai encore un jour avant de terminer mon travail. Après avoir enlevé les peaux avec assez de succès, je partageai le corps par quartiers, en ayant soin de mettre les pieds à part. Le reste de la chair fut coupé par tranches, à la manière des boucaniers des Indes occidentales. Quant au lard, que j’avais réservé avec le plus grand soin, ma femme se chargea de le fondre, afin d’en faire usage dans la cuisine en guise de graisse ou de beurre.

Les deux ours et le pécari nous donnèrent environ un quintal de graisse fondue, que je fis enfermer dans un baril de bambou afin d’en

opérer le transport plus commodément. Les carcasses et les entrailles furent abandonnées aux oiseaux, qui en eurent bientôt fait disparaître jusqu'à la dernière trace. Grâce à leur activité, les deux crânes se trouvèrent en état de figurer avec honneur dans notre cabinet d'histoire naturelle. Les peaux furent salées, lavées et séchées, après avoir été nettoyées aussi parfaitement que possible à l'aide de nos couteaux.

Pour préparer notre viande, je me contentai d'entretenir continuellement autour d'elle une épaisse fumée, et, comme nous nous trouvions trop loin pour mettre à contribution les feuilles du ravensara, il fallut nous contenter des arbrisseaux voisins, au milieu desquels nous eûmes le bonheur de rencontrer plusieurs bois aromatiques.

Je remarquai une plante grimpante dont les feuilles fortement odorantes présentaient une grande analogie avec la feuille de lierre. La tige, presque semblable au cep de vigne, portait comme lui des espèces de grappes de petites baies moitié rouges, moitié vertes ; ce que j'attribuai à leurs différents degrés de maturité.

Le goût en était si piquant et en même temps si aromatique, que je n'hésitai pas à prononcer que nous venions de découvrir la vraie plante à poivre : découverte précieuse dans un climat où les épices sont d'un si grand usage et d'une si grande utilité.

Les enfants furent chargés de me rapporter une provision de ces petites grappes, dont nous détachâmes les baies, en ayant soin de séparer les rouges et les vertes. Les premières furent mises dans une infusion d'eau de sel, et les autres exposées aux rayons du soleil. Le lendemain nous les retirâmes de l'eau pour les frotter dans nos mains jusqu'à ce qu'elles fussent devenues blanches comme la neige. Nous obtînmes ainsi en peu de temps environ vingt-cinq livres de poivre blanc et de poivre noir, provision suffisante pour nos premiers besoins. J'eus soin également de faire mettre à part un certain nombre de rejetons de cette plante précieuse, afin d'en essayer la culture dans le voisinage de notre demeure.

Ce travail terminé, voyant que nous n'avions plus rien de pressé à entreprendre, je résolus de

mettre à l'essai les forces et le courage de mes jeunes compagnons. Ils reçurent donc la permission de se préparer à une seconde excursion dans la savane, pour s'y livrer à la chasse ou à de nouvelles découvertes.

Tous acceptèrent la proposition avec joie, à l'exception d'Ernest, qui demanda et obtint la permission de rester auprès de nous. Franz, que j'aurais préféré retenir, me supplia si instamment de le laisser partir avec ses frères, qu'il me fut impossible de résister à ses prières. Aussitôt les trois voyageurs s'élancèrent vers leurs montures, qui paissaient tranquillement à quelques pas de la grotte, et tout fut bientôt prêt pour le départ. Ernest aida ses frères de la meilleure grâce, en leur souhaitant d'heureuses rencontres et une suite non interrompue d'aventures et de découvertes.

Les voilà abandonnés à la providence de Dieu, pensai-je alors en moi-même, livrés à leur propre prudence et à leurs propres ressources. Le Ciel peut leur enlever notre protection d'une manière imprévue, et il faut qu'ils se tiennent prêts à tirer

toutes leurs ressources d'eux-mêmes. Au reste, je suis plein de confiance dans le courage et le sang-froid de Fritz : d'ailleurs les voici bien montés, bien armés, et ce n'est pas la première occasion où ils auront montré du cœur et de l'intelligence. Que le Ciel les accompagne, ajoutai-je en soupirant. Celui qui a ramené deux fois les fils de Jacob à leur vieux père étendra sa protection sur les trois enfants d'un de ses plus fidèles serviteurs.

À ces mots, je retournai paisiblement à mon travail, pendant qu'Ernest se livrait à son expérience sur l'œuf d'autruche. Bientôt il s'écria : « La coquille est traversée, mais l'œuf ne se partage pas encore. Ah ! ah ! j'aperçois le poussin ; il ne reste plus qu'une pellicule assez tendre pour la trancher avec le couteau.

– C'est fort bien... Mais tu aurais dû t'attendre à rencontrer cette pellicule, car tu as assez brisé d'œufs dans ta vie pour en observer l'existence. Les œufs ne sont, dans l'origine, qu'une simple pellicule, autour de laquelle se forme plus tard l'enveloppe calcaire que nous appelons la

coquille. »

Je lui présentai mon couteau, à l'aide duquel il eut bientôt achevé l'opération si longtemps attendue. Lorsque les deux moitiés de l'œuf furent séparées, nous trouvâmes l'intérieur en assez bon état ; seulement le poussin était sans vie, et je conjecturai qu'il lui aurait fallu encore dix à douze jours avant d'éclore. Au reste, nous résolûmes de le laisser dans sa coquille jusqu'au retour de nos trois chasseurs.

Ernest vint alors m'aider dans mon travail, et, après avoir détaché un bloc de talc assez considérable, nous eûmes le bonheur de découvrir une couche épaisse de verre fossile, autrement appelé sélénite. Pour le moment je me contentai d'en détacher deux tables transparentes d'environ deux pieds de hauteur, qu'il me sembla facile de fendre en carreaux de l'épaisseur d'un miroir ordinaire. Ma femme, ordinairement si indifférente à nos découvertes, ne put retenir l'expression de sa joie à la vue de cette mine précieuse qui lui promettait une riche provision de vitres, dont la privation nous avait été si

pénible jusqu'à ce jour. Je doute fort que, même en Russie, où se trouvent les plus riches veines de sélénite, il eût été commun d'en rencontrer une aussi précieuse, tant pour la grandeur que pour la transparence des échantillons.

Ma femme prépara pour le souper un morceau d'ours mariné, et nous fîmes cercle autour du feu en attendant impatiemment le retour de nos chasseurs.

« Papa, me dit Ernest, ne pourrions-nous pas nous arranger ici une caverne comme celle de Robinson ? La place est toute disposée et demande peu de travail.

MOI. – Je serais assez de cet avis ; car elle a deux fois servi d'asile à des hôtes dangereux, dont il faut prévenir le retour. D'ailleurs elle est devenue trop importante depuis notre dernière découverte pour songer à l'abandonner.

ERNEST. – Nous planterons à une certaine distance de l'entrée deux ou trois rangs de jeunes arbres, qui ne tarderont pas à former un rempart impénétrable, et nous aurons une échelle pour nous introduire dans la forteresse. Une pareille

retraite nous mettrait à l'abri de tout danger.

MOI. – Fort bien, mon jeune ingénieur. Il ne s'agit plus que de trouver un nom à notre ouvrage : le *Fort de la Peur*, par exemple.

ERNEST. – Non pas, je vous en prie ; le *Fort de l'Ours* serait une dénomination plus sonore et plus imposante.

MOI. – En effet, voilà un nom aussi imposant que convenable. Je suis très satisfait de ton imagination ce matin. Nous songerons à tes plans lorsque notre construction de là-bas sera un peu plus avancée. Ton projet mérite examen, puisqu'il laisse entrevoir les moyens d'exécution. »

Notre conversation fut interrompue à cet endroit par un bruit de pas précipités ; au même instant nous vîmes nos chasseurs se diriger vers le camp avec des cris d'allégresse. Les trois cavaliers sautèrent légèrement à bas, permettant à leurs montures d'aller retrouver les gras pâturages de la prairie. Jack et Franz rapportaient chacun un chevreau en bandoulière. Fritz avait sa gibecière pendue à l'épaule droite, et le

mouvement des courroies indiquait clairement la présence d'une créature vivante.

« Bonne chasse ! s'écria Jack du plus loin qu'il m'aperçut. Voici deux vigoureux sauteurs, que nous avons poursuivis avec tant d'opiniâtreté, qu'ils ont fini par se laisser prendre à la main. Voyez, maman, voici de nouvelles cravates à la Robinson.

– Oui, s'écria Franz ; et Fritz a une paire de lapins angoras dans sa gibecière ; nous aurions pu rapporter aussi un rayon de miel dont un coucou nous a montré le chemin.

– Vous oubliez le meilleur, interrompit Fritz à son tour : nous avons fait entrer une troupe d'antilopes dans notre parc, par l'ouverture de l'Écluse, de sorte que nous pourrons les chasser tout à notre aise, ou les prendre vivants si nous voulons.

MOI. – Oh ! oh ! voilà bien de la besogne ; mais Fritz oublie aussi la plus importante : c'est que Dieu vous a ramenés sains et saufs dans les bras de vos parents. Et maintenant faites-moi un récit détaillé de votre expédition, afin que je voie

s’il n’y a pas à en tirer quelque bonne résolution pour l’avenir.

FRITZ. – En vous quittant, nous descendîmes la prairie, et nous ne tardâmes pas à entrer dans le désert et à nous trouver sur une hauteur qui nous permettait d’embrasser d’un coup d’œil tout le paysage environnant. En promenant nos regards çà et là, nous découvrîmes bientôt, auprès du gué du Sanglier, deux troupes d’animaux que je pris pour des chèvres, des antilopes ou des gazelles. L’idée me vint aussitôt de les chasser du côté de l’Écluse, afin d’enrichir notre vallée de ces nouveaux hôtes. Nous nous hâtâmes alors de prendre les chiens en laisse, sachant par expérience que les bêtes sauvages ne redoutent pas moins leur approche que celle de l’homme.

« Arrivés à une distance convenable, nous jugeâmes à propos de diviser nos forces. Franz se dirigea vers le ruisseau, Jack prit le milieu, et moi je m’élançai au galop vers le torrent. Une fois parvenus à nos postes respectifs, nous commençâmes à nous rapprocher insensiblement, chacun se dirigeant vers l’Écluse. Lorsque les

animaux nous aperçurent, ils commencèrent à manifester quelque surprise, penchant la tête de notre côté et dressant les oreilles avec inquiétude. Ceux qui étaient couchés se relevaient en sursaut, et les petits se réfugiaient sous la protection de leurs mères. Mais ce fut seulement lorsque je me trouvai près du gué du Sanglier que je les vis devenir tout à fait inquiets et faire mine de prendre la fuite. Alors je donnai le signal convenu : les trois chiens furent lâchés à la fois ; pressant nos montures, nous nous élançâmes au milieu de la troupe effrayée, qui se précipita en désordre vers le passage de l'Écluse ; et bientôt, à notre grande joie, nous les vîmes disparaître dans les profondeurs de notre vallée. Je fis aussitôt cesser la poursuite en rappelant les chiens, qui n'obéirent qu'à regret à nos cris réitérés.

MOI. – Voilà qui est admirable. Et maintenant je n'ai plus d'autre inquiétude que de savoir au juste à quoi nous en tenir sur le compte des nouveaux habitants de notre vallée.

FRITZ. – Il me semble avoir reconnu parmi les fuyards le bouc bleu, si rare maintenant au Cap,

selon les récits des voyageurs. J'ai remarqué aussi plusieurs animaux qui de loin ressemblaient à de petites vaches, et d'autres de moindre taille, qu'à l'aspect de leurs cornes j'ai cru reconnaître pour des gazelles.

MOI. – Voici notre solitude peuplée de nouveaux habitants qui seront les bienvenus, pourvu qu'ils ne soient pas déjà parvenus à s'échapper de notre paisible domaine.

FRITZ. – Ce fut aussi ma première inquiétude, et nous tînmes conseil pour prévenir cette funeste évasion. Jack pensait qu'il aurait suffi d'attacher un des chiens à l'entrée du passage ; mais je réfléchis que le chien finirait par ronger sa corde, ou qu'il pourrait devenir la proie des chacals. Franz était d'avis de disposer un fusil dont la détente partirait d'elle-même au moyen d'une corde attachée aux deux extrémités du passage. Cette dernière idée m'en suggéra une plus simple dont l'exécution ne présentait aucun obstacle : c'était de tendre une corde dans toute la largeur de l'ouverture, et d'y attacher les plumes d'autruche que nous avions par bonheur

conservées à nos chapeaux. Je pensai que cet épouvantail suffirait pour écarter des animaux aussi timides que l'antilope et la gazelle, et les faire renoncer à tout projet d'évasion.

MOI. – À merveille, mon cher Fritz ! ton expédient ne peut manquer de réussir, pour aujourd'hui du moins ; et cette nuit les hurlements des chacals suffiront pour retenir les captifs dans notre paradis. Mais, à propos, que vas-tu faire de tes lapins angoras ? Cet animal est trop nuisible pour lui accorder l'entrée de notre domaine.

FRITZ. – Mais, cher père, n'avons-nous pas à notre disposition deux îles désertes que nous pourrions peupler sans inconvénient de ces jolis petits animaux ? En y faisant quelques plantations de choux et de navets, et en y transportant le superflu de nos patates pour la mauvaise saison, nous pourrons y laisser multiplier les lapins sans inquiétude. Ils nous fourniront une ample provision de fourrures pour notre chapellerie, car nous n'aurons pas toujours Ernest pour mettre en déroute une armée de rats-

castors.

MOI. – Ton plan est excellent, et pour récompenser l'auteur je lui en confierai l'exécution. Dis-moi maintenant comment s'est passée la capture des lapins angoras.

FRITZ. – Nous en rencontrâmes une troupe, à notre retour, dans le voisinage des rochers qui séparent la prairie du désert. Malgré toute la vitesse de nos montures et l'ardeur de nos chiens, il eût été impossible de s'en rendre maître si je n'eusse songé à me servir de mon aigle. Il fondit sur eux avec tant d'impétuosité, qu'il les força de se blottir, et j'en pris sans peine un couple avec la main.

JACK. – Sera-ce bientôt à notre tour de raconter, papa ? Les lèvres me brûlent, et nos exploits, à Franz et à moi, ne sont pas moins mémorables.

MOI. – Cela se comprend, du reste : des voyageurs aussi intelligents que vous ne manquent jamais d'aventures ; seulement elles sont souvent d'une nature moins agréable. Dites-moi donc comment vous avez pris ces deux

animaux.

JACK. – À la course, cher père, à la course. Mais il nous en a coûté de la peine, je t'en réponds. Pendant que Fritz courait sur les traces de ses lapins, nous continuions tranquillement notre route, lorsque nous vîmes les chiens s'élancer vers un taillis, d'où ils firent lever deux animaux que je pris pour des lièvres, et qui s'échappèrent avec rapidité ; mais nous fûmes bientôt sur leurs traces, et les chiens ne leur laissèrent pas une minute de repos. Au bout d'un quart d'heure, ils tombèrent épuisés de fatigue, et nous reconnûmes dans nos prétendus lièvres deux jeunes faons, dont la capture est bien autrement importante.

MOI. – Ce sont plutôt deux jeunes antilopes, si je ne me trompe, et elles sont les bienvenues.

JACK. – Voilà, j'espère, une chasse intéressante. Je puis vous assurer que Sturm est un intrépide coureur : il a forcé sa proie deux minutes au moins avant Brummer. Mais il faut ajouter que Franz s'est rendu maître de sa prise sans avoir besoin de moi. Après avoir frotté de

vin de palmier les membres fatigués de nos pauvres prisonniers, nous les chargeâmes sur nos épaules, et, remontant à cheval, nous eûmes bientôt rejoint Fritz ; vous pouvez penser s'il ouvrit de grands yeux à la vue de notre capture.

MOI. – Si la chasse a bien réussi, d'où te vient ce visage gonflé, que je regarde depuis une heure ? As-tu fait la funeste découverte d'un essaim de moustiques ?

JACK. – Mes blessures n'ont rien que d'honorable et de chevaleresque. En retournant vers l'habitation, nous remarquâmes un oiseau inconnu, qui voltigeait autour de nous, s'arrêtant lorsqu'il nous avait précédés de quelques pas, et reprenant son vol aussitôt que nous l'approchions, comme s'il eût voulu nous guider vers un but inconnu, ou bien se moquer de nous. Franz était du premier avis, et moi du second. Je saisis donc mon fusil, et j'allais ajuster le mauvais plaisant, lorsque Fritz m'arrêta, en faisant la réflexion que, mon arme étant chargée à balle, il pourrait bien m'arriver de manquer mon coup. « Il vaut mieux, ajouta-t-il, suivre ce

singulier oiseau pour savoir où il veut nous mener ; je suis presque tenté de croire que c'est l'oiseau aux abeilles, dont j'ai lu la description. » Le conseil de Fritz fut suivi, et nous ne tardâmes pas à arriver près d'un nid d'abeilles, placé dans la terre, et autour duquel les jeunes essaims voltigeaient en bourdonnant, comme autour d'une véritable ruche. Nous fîmes halte aussitôt pour tenir conseil sur le plan d'attaque ; mais, en dépit de toute notre sagesse, rien ne se décidait. Franz se rappelait trop bien sa mésaventure de Falken-Horst pour se hasarder une seconde fois dans un combat contre ces redoutables ennemis. Fritz, en général habile, se montrait plein d'ardeur pour le conseil, mais peu zélé pour l'exécution. Le plus court, selon lui, était de détruire l'essaim avec les mèches soufrées dont nous avions justement une provision avec nous. Sauter à terre, allumer une mèche, l'introduire dans l'ouverture de la ruche, tout cela fut l'affaire d'un instant ; mais aussi quelle révolution s'ensuivit ! Jamais je n'aurais pu penser que de si faibles animaux pussent offrir un spectacle aussi formidable. On eût dit que la terre vomissait des essaims d'abeilles ; j'en eus

bientôt un nuage autour de moi, et elles ne tardèrent pas à me mettre le visage dans l'état où vous le voyez, si bien qu'il me resta à peine le temps de m'élancer sur mon coursier et de prendre la fuite au grand galop.

MOI. – Voilà le châtiment de ton attaque imprudente. Tout en louant ton courage, il faut blâmer ta témérité. Maintenant va trouver ta mère, qui te lavera le visage, afin de calmer la douleur de tes blessures. Pour nous, occupons-nous de délivrer nos pauvres prisonniers, et je vous ferai part à mon tour du résultat de mes découvertes. En dernier lieu, nous nous régalerons d'un plat de pied d'ours que votre mère va nous préparer. »

Sans perdre un instant, j'employai tous nos travailleurs à tresser des baguettes qui reçurent la forme d'un panier arrondi de dimension ordinaire. Notre ouvrage terminé, je fis mettre un peu de foin au fond de cette nouvelle prison, qui reçut aussitôt les deux jeunes antilopes. C'étaient effectivement de charmants animaux. Ils n'avaient pas plus de dix à douze pouces de

hauteur, et leurs membres fins et délicats ne pouvaient laisser aucun doute sur leur espèce. Après avoir fermé l'ouverture du panier, je pris la peine de le suspendre à un arbre, afin de mettre ses habitants à l'abri de tout danger. L'expérience avait si bien réussi, que nous résolûmes d'adopter le même système relativement aux lapins angoras.

Pendant ce temps les enfants se disputaient assez vivement pour savoir dans quelle partie de notre domaine nous lâcherions les antilopes. Les uns prêchaient pour le lieu le plus voisin de notre habitation ; les autres proposaient l'île destinée aux lapins, parce qu'en prévenant toute évasion de la part de nos légers prisonniers, elle les mettait à l'abri de la dent des chiens. Le premier parti promettait plus d'agréments ; mais le second présentait plus de sécurité. Ce fut donc celui que j'adoptai ; car la première question pour moi était la sûreté de nos nouveaux hôtes. J'avais aussi l'espérance de les voir bientôt se multiplier et peupler leur retraite de la manière la plus agréable pour nous. L'île aux Requins fut choisie pour le parc futur, comme la plus voisine de notre

demeure, et les enfants reçurent ma proposition avec plaisir, car leur premier vœu était la sûreté et le bien-être de leurs jolis prisonniers.

Ce qui préoccupait le plus vivement ma femme, c'était la conduite de l'oiseau qui avait guidé les enfants avec tant de confiance vers la ruche souterraine. L'homme n'était donc pas inconnu dans cette contrée, que j'avais crue inhabitée jusqu'alors ? Et comment l'oiseau pouvait-il avoir appris que le miel est une riche proie pour le chasseur, qui ne laisse jamais son industrie sans récompense ? L'intérieur du pays serait-il habité, et par quelle race d'hommes ? Ou bien l'oiseau exerce-t-il son instinct au profit des singes, des ours, et de tous les animaux amateurs de miel, aussi bien qu'au profit de l'homme ? On pouvait croire aussi sans invraisemblance que l'oiseau au bec impuissant avait besoin de l'aide d'un animal plus vigoureux, lorsque son instinct lui avait fait découvrir un nid d'abeilles dans la fente d'un rocher ou dans le tronc d'un arbre.

En attendant, je résolus de redoubler de zèle et de surveillance afin de prévenir toute catastrophe

imprévue. En conséquence, non content de mes premiers projets de fortifications, je conçus un second plan, qui consistait à élever une batterie de deux canons sur la pointe la plus haute de l'île aux Requins, afin de protéger le passage du côté de la mer. Je songeai en même temps à changer le pont du ruisseau du Chacal en un pont-levis ou en un pont tournant.

Pour achever les merveilles de cette mémorable journée, je fis voir aux chasseurs mes échantillons de verre fossile, dont la découverte excita une satisfaction générale. Mais la joie redoubla lorsque ma femme vint nous appeler pour le repas, et fit paraître à nos yeux le fameux rôti de pied d'ours. Au commencement personne n'en voulait goûter, parce que l'un de nous eut le malheur de leur trouver une ressemblance éloignée avec la main de l'homme ; sur quoi Jack s'était écrié, comme l'ogre du petit Poucet : « Je sens la chair fraîche » ; mais, lorsque les morceaux furent découpés, le fumet qui s'en éleva fit disparaître toute répugnance, et chacun se vit forcé d'avouer que nous avions là un rôti des plus délicats.

Après le dîner, je fis allumer les feux de nuit et préparer des torches pour le cas où ils viendraient à s’éteindre ; car durant notre séjour dans la caverne nous avions toujours la nuit deux grands feux allumés, tant pour prévenir l’attaque des animaux sauvages que pour achever de fumer notre chair d’ours, dont la préparation nous eût retenus trop longtemps sans cette précaution.

Le Ciel nous envoya bientôt un sommeil paisible, et qui ne fut troublé par aucun accident fâcheux.

XIII

Capture d’une autruche. – La vanille. – L’euphorbe et les œufs d’autruche.

Au lever du jour, j’éveillai les enfants pour commencer les préparatifs de départ. Nos occupations tiraient à leur fin. La chair d’ours était fumée, la graisse préparée et renfermée dans des tiges de bambou. D’ailleurs la saison des pluies approchait, et nous ne nous souciions pas de l’attendre à une pareille distance de notre demeure et de toutes nos ressources. Je ne voulais pas non plus renoncer aux œufs d’autruche ni à ma gomme d’euphorbe, et, malgré la distance, il était facile de rapporter tout cela en faisant la route à cheval, ce qui nous épargnait la moitié du temps.

C’est par suite de cette résolution que je fis mettre tout le monde sur pied, et bientôt, munis

des provisions nécessaires, nous nous mîmes en route pour l'expédition projetée.

Pour cette fois Fritz m'avait prêté sa monture, et il avait pris notre jeune âne. Ernest demeura près de sa mère, à laquelle il pouvait être d'un plus grand secours que le petit Franz. Nous leur laissâmes aussi les jeunes chiens Braun et Falb ; après quoi la petite caravane se mit en route pleine de confiance et d'ardeur.

Nous suivions de nouveau le cours de la vallée comme dans notre première expédition, mais dans la direction contraire. Nous ne tardâmes pas à rencontrer l'étang aux Tortues, dont nous profitâmes pour remplir nos calebasses, et nous atteignîmes bientôt le *Champ des Arabes* ; nom que je donnai par dérision à la hauteur du sommet de laquelle nous avions pris les autruches pour des cavaliers du désert.

Jack et Franz partirent en avant, et je les laissai faire, en songeant que dans cette plaine immense j'étais sûr de ne pas les perdre de vue. Je résolus même de faire une halte avec Fritz pour ramasser la gomme d'euphorbe que j'avais

préparée dans notre dernière expédition, et que les rayons du soleil devaient avoir suffisamment desséchée. Nous nous mîmes donc en devoir de visiter les tiges environnantes, et de déposer la précieuse liqueur dans une tige de bambou apportée à cet effet. Ma prévoyance fut récompensée par une abondante récolte, car les tiges se trouvaient pleines de suc, et mes entailles avaient été pratiquées avec autant de soin que d'intelligence.

« C'est une plante très vénéneuse, dis-je à Fritz ; je compte l'employer en cas d'attaque sérieuse de la part des singes sur nos plantations ; et, à toute extrémité, j'essaierai d'empoisonner leurs eaux, malgré toute ma répugnance pour ce cruel moyen. C'est aussi une recette infaillible contre les insectes qui pourraient s'introduire dans notre cabinet d'histoire naturelle ; mais je me garderai bien de propager une plante aussi dangereuse dans les environs de notre demeure. »

Notre récolte terminée, nous remontâmes à cheval pour suivre les traces de nos éclaireurs. Ils étaient déjà enfoncés dans la savane, et nous

avions de la peine à les distinguer. Selon nos conjectures, ils devaient se trouver dans le voisinage du nid d'autruche et s'en approcher par derrière, afin de rabattre les oiseaux de notre côté, s'ils se trouvaient sur leur nid ; car on sait que chez l'autruche le mâle partage avec la femelle le soin de couver les œufs, et que souvent plusieurs femelles réunissent leurs œufs dans un seul nid qu'elles couvent alternativement.

Fritz, qui avait résolu de prendre vivante la première autruche qu'il rencontrerait, avait eu la précaution de garnir de coton le bec de son aigle, afin de n'avoir pas à redouter une catastrophe pareille à celle qui avait ensanglanté notre première chasse. Je lui avais rendu sa monture, plus propre que notre ânon à la poursuite de l'autruche. Nous nous portâmes chacun de notre côté à une certaine distance du nid, attendant avec impatience le moment d'agir.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, lorsque je vis plusieurs masses vivantes sortir du taillis, dans le voisinage immédiat du nid, et se diriger vers nous avec une extrême rapidité. Nous

demeurâmes si fermes, que les pauvres animaux ne nous aperçurent pas, ou du moins nous crurent moins dangereux que les chiens déjà sur leurs traces. Leur course était tellement rapide, que bientôt nous reconnûmes un mâle qui avait fait partie de la troupe antérieure, ou qui avait remplacé celui dont la mort nous causait tant de regrets. Il devint aussitôt le but de nos poursuites. Les femelles étaient au nombre de trois, et elles marchaient immédiatement sur ses traces. Lorsqu'il fut à une portée de pistolet, je lui lançai mon lazo, mais avec tant de maladresse, qu'au lieu d'atteindre une cuisse ou une jambe, il alla frapper l'extrémité des ailes, où il s'embarrassa à la vérité, mais sans retarder la fuite de l'animal, qui, effrayé de cette brusque attaque, changea subitement la direction de sa course.

Les femelles se dispersèrent à droite et à gauche ; mais nous les abandonnâmes à leur fortune pour courir sur les traces du mâle. Jack et Franz s'élancèrent de leur côté pour aller presser Fritz de donner le signal décisif. Celui-ci lâcha son aigle, qui commença par planer au-dessus de l'autruche sans faire mine de l'attaquer.

L’approche de ce nouvel ennemi acheva de dérouter le pauvre animal, qui se mit à courir çà et là, sans suivre désormais aucune route, de manière que nous eûmes le temps de l’approcher. Dans ce moment l’aigle planait si bas, que ses ailes touchaient presque la tête de l’autruche ; Jack prit son temps, et lança son lazo avec tant de bonheur, qu’il atteignit la jambe du fuyard. L’animal tomba, et sa chute fut suivie d’un cri de victoire. Nous arrivâmes à temps pour écarter l’aigle et les chiens, et pour empêcher le prisonnier de se débarrasser de ses liens.

Cependant les efforts désespérés de l’autruche pour dégager ses jambes nous faisaient craindre qu’elle ne parvînt à rompre ses liens et à nous échapper. Nous n’osions l’approcher de ce côté ; mais elle n’était guère moins terrible de l’autre, à cause de ses formidables coups d’ailes. La position devenait critique : nous regardions en silence ses terribles moyens de défense, contre lesquels nos efforts devenaient inutiles, puisque la première condition était de ne pas blesser l’animal grièvement. Enfin j’eus l’heureuse idée de jeter mon mouchoir sur sa tête et de le lui

attacher fortement autour du cou. Alors nous eûmes beau jeu ; car, aussitôt que l'autruche eut perdu l'usage de ses yeux, elle se laissa lier et garrotter sans résistance. Nous commençâmes par lui attacher les jambes et les pieds, de manière à lui laisser la liberté de marcher, sans lui permettre de courir ; ensuite je lui entourai le corps d'une large ceinture de peau de chien de mer, qui lui emprisonnait les ailes.

Malgré tout, Fritz élevait encore des doutes sur la possibilité d'apprivoiser l'animal et de l'employer à des travaux utiles.

MOI. – « Tu as donc oublié comment les Indiens s'y prennent pour apprivoiser leurs éléphants ?

FRANZ. – Non, sans doute : ils l'attachent entre deux éléphants apprivoisés, après lui avoir fortement lié la trompe pour lui enlever toute défense, et alors il faut bien que le prisonnier obéisse ; car, s'il fait le récalcitrant, ses deux chefs de file tombent sur lui à coups de trompe, tandis que les cornacs le frappent sans relâche de leurs épieux derrière les oreilles.

JACK. – Alors il faudrait avoir deux autruches apprivoisées pour appliquer le même système à notre prisonnier, à moins de l'attacher entre Fritz et moi : ce qui serait une mauvaise ressource.

MOI. – Pourquoi faudrait-il nécessairement deux autruches pour en dompter une troisième ? N'avons-nous pas d'autres animaux aussi forts ? Pourquoi Sturm et Brummer ne feraient-ils pas l'office de chefs de file ; et Jack et Franz celui de cornacs ? Mais il faut avoir la précaution d'attacher fortement les jambes de notre prisonnier. »

Les trois enfants firent un saut de joie en s'écriant : « Voilà un moyen excellent ! Il ne peut manquer de réussir. »

Je me mis alors en devoir de passer sous les ailes de l'autruche deux nouvelles courroies moins fortes que la première, et assez longues pour qu'en les tenant par l'extrémité on ne courût aucun risque d'être atteint. La première fut passée dans les cornes de Brummer, et la seconde dans celles de Sturm. Mes deux jeunes cornacs reçurent l'ordre de prendre place sur leurs

montures, et de se montrer attentifs, car je m'étais mis en devoir de délivrer l'animal des deux lacets et du voile qui le privait de l'usage de ses yeux : double entreprise qui me réussit au-delà de toute attente. La chose faite, je m'éloignai prudemment par un saut de côté, et nous commençâmes à observer avec anxiété les mouvements ultérieurs de l'animal abandonné à lui-même.

Il commença par demeurer à terre sans mouvement, ne semblant vouloir faire usage de sa liberté que pour promener autour de lui des regards effarés. Tout à coup nous le vîmes sauter sur ses pieds, espérant prendre la fuite sans obstacles ; mais la violence de son effort le fit retomber sur ses genoux. Toutefois il ne tarda pas à se relever et à renouveler sa tentative, quoique avec plus de prudence ; mais ses deux gardiens étaient trop vigoureux pour se laisser ébranler. Alors l'autruche voulut essayer la violence, et elle commença à frapper l'air à droite et à gauche ; mais ses ailes étaient trop courtes, et d'ailleurs trop embarrassées dans leurs liens, pour que l'entreprise lui réussît : au bout de quelques instants elle retomba sur la poitrine. Un

vigoureux coup de fouet l'ayant remise sur pied, elle essaya de se retourner et de prendre la fuite par derrière ; mais cette dernière tentative ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Voyant toute résistance inutile, le pauvre animal se résigna à reprendre son chemin au grand trot, suivi de ses deux gardiens, qui surent si habilement épuiser ses forces, qu'elle se mit bientôt d'elle-même à une allure modérée.

Jugeant alors que le moment favorable était venu, j'ordonnai aux deux cornacs de se diriger vers le champ des Arabes, pendant que Fritz et moi nous nous rendions au nid pour faire une reconnaissance et choisir les œufs que nous voulions rapporter.

J'avais fait les préparatifs pour cette opération, et nous avions deux grands sacs avec du coton, afin d'y mettre notre butin en sûreté jusqu'à l'habitation.

Je ne tardai pas à reconnaître notre croix de bois, qui nous guida droit au nid ; nous n'étions plus qu'à quelques pas, lorsqu'une femelle en sauta si brusquement, qu'elle ne nous laissa pas

le temps de l'attaque. Mais sa présence était un signe certain que le nid n'avait pas été abandonné depuis notre dernière visite, et nous n'en fûmes que plus empressés à nous saisir des œufs, espérant que dans le nombre il s'en trouvait de vivants. Nous en choisîmes donc une douzaine sans déranger le reste, dans l'espoir que les couveuses retourneraient au nid après notre départ.

Nous nous hâtâmes d'emballer notre butin avec les plus grandes précautions, et, après avoir chargé les sacs sur nos montures, je me mis en devoir d'aller gagner le rendez-vous où les dompteurs d'autruches devaient nous attendre. Trouvant alors la journée suffisamment remplie, je donnai le signal du retour, et nous eûmes bientôt regagné notre demeure.

Ernest et sa mère ouvrirent de grands yeux à la vue de notre nouveau prisonnier, et la surprise leur ferma la bouche pendant quelques minutes.

MA FEMME. – « Au nom du Ciel ! quel nouvel hôte amenez-vous là ? Qu'allons-nous faire d'un pareil compagnon, et à quoi nous servira-t-il ?

JACK. – D'abord c'est un excellent coureur, et s'il est vrai que cette contrée tienne au continent africain ou asiatique, il me faudra peu de jours pour arriver à la première colonie européenne, où je saurai bien tout préparer pour notre délivrance. Je propose donc que l'on appelle le nouveau venu *Brausewind* (vent impétueux) : c'est un nom qu'il ne tardera pas à mériter. Et toi, Ernest, je te cèderai mon Bucéphale aussitôt que celui-ci sera en état d'être monté.

MOI. – Quant à toi, ma chère femme, tu n'as pas besoin de t'inquiéter de la nourriture de notre hôte ; la terre y pourvoira, et j'espère qu'on ne pourra lui reprocher de nourrir une bouche inutile. C'est un compagnon qui gagnera son pain, je t'en réponds, s'il se laisse une fois apprivoiser.

FRANZ. – Cher père, voici Jack qui s'empare déjà de l'autruche, comme si nous n'avions pas concouru à sa capture, moi avec mes jambes, et Fritz avec son aigle.

MOI. – Alors il faut partager l'oiseau entre les chasseurs. Je réclame le corps pour ma part ; Fritz

aura la tête, Jack les jambes, et quant à toi, mon pauvre petit, on t'accordera le droit de porter deux plumes de la queue, car c'est par cette partie que tu as saisi l'animal lorsqu'il est tombé sous nos coups.

FRANZ. – Ah ! papa ! j'aime mieux renoncer à mes plumes, pourvu que l'oiseau reste entier.

MOI. – Alors j'abandonnerai également mes prétentions, pour ne pas être cause du partage de l'animal.

FRITZ. – Et moi j'en ferai de même, si Jack veut s'accommoder de l'oiseau tout entier.

JACK. – Grand merci de votre générosité. Alors la pauvre bête est sauvée, car les jambes m'appartenaient déjà ; et je suis peu disposé à les couper. Maintenant Franz devrait suivre votre exemple, et m'abandonner ses plumes.

FRANZ. – Très volontiers, car je vois qu'on s'est moqué de moi : il faut bien que l'autruche appartienne à quelqu'un en entier.

MOI. – Voilà une sage résolution, dont Jack tire tout le profit. »

La mère eut alors le récit détaillé de notre merveilleuse capture, et Ernest, dont la brillante imagination était en travail depuis une heure, finit par se faire un tableau si romantique de cette mémorable journée, qu'il s'écria les larmes aux yeux : « Ne serai-je donc jamais là dans les occasions où il y a du plaisir et de la gloire à gagner !

MOI. – On ne peut avoir tous les avantages à la fois. Tu n'es pas grand amateur des scènes guerrières, et sous ce rapport il faut avouer que tu le cèdes à tes deux frères. Mais d'un autre côté on ne peut te refuser un mérite non moins important : c'est celui d'aimer l'instruction, et d'être en bon chemin d'y arriver. Il s'est déjà rencontré plus d'une occasion pour nous de mettre à profit tes connaissances en histoire naturelle, et peut-être es-tu destiné à devenir notre interprète, si la Providence envoyait un navire étranger sur ces côtes. »

Comme il était trop tard ce jour-là pour songer au retour, il fallut s'occuper de notre prisonnier et lui préparer un gîte pour la nuit. L'opération ne

fut pas longue ; car je me contentai de le faire attacher entre deux arbres, dans le voisinage de la grotte. Le reste du jour fut employé à employer nos provisions et nos nouvelles découvertes ; nous ne voulions rien abandonner : tant l'homme a de la peine à renoncer aux richesses nouvellement acquises, et dont son imagination lui représente vivement les avantages futurs !

Le lendemain matin, de bonne heure, nous reprîmes le chemin de l'habitation ; mais il fallut bien de la peine et bien des efforts pour décider l'autruche à se mettre en route. Nous n'en vînmes à bout qu'en lui jetant un voile sur la tête comme la veille. Elle fut attachée de nouveau entre ses deux gardiens, dont l'un marchait devant, et l'autre derrière, de manière à lui rendre impossibles tous efforts pour s'écarter de la ligne droite. Une longue corde les attachait tous trois au timon du chariot, où figurait notre magnifique vache en qualité de timonier. Ernest était sur son dos, et ma femme dans le chariot. Quant à moi, je montais Leicht-fuss, et Fritz le jeune ânon ; de sorte que nous formions une caravane bizarre, mais généralement bien montée.

Nous fîmes halte près de l'Écluse, pour donner le temps aux enfants de reprendre leurs plumes d'autruche, et en même temps pour faire une provision de cette terre à pipe dont nous devions la découverte à ma femme. La plante rampante qu'elle avait prise pour une espèce de fève se trouva être un pied de vanille, qui donne ce parfum si recherché dans nos climats. Les gousses, longues d'un demi-pied, renferment un certain nombre de graines noires et brillantes, qui répandent une odeur délicieuse lorsque les rayons du soleil ont achevé leur maturité.

Avant de quitter ce lieu, je fermai de nouveau le passage, à l'aide d'une barrière de bambous fortement fixée aux deux extrémités, et qui nous parut presque impénétrable. Pour plus de précaution cependant, je fis joncher la terre de branches, à une certaine distance, dans l'intérieur de la vallée, afin que nos légers prisonniers ne rencontrassent pas un terrain solide, s'il leur prenait fantaisie de franchir d'un bond notre impuissante muraille. Enfin, comme le sable ne portait aucune trace récente qui indiquât l'évasion des antilopes ou des gazelles, nous prîmes la

précaution d'effacer nos propres traces, afin d'être avertis du passage des animaux qui pourraient à l'avenir s'échapper de la vallée, ou s'y introduire par cette voie.

Puis la caravane reprit lentement sa route, afin d'atteindre au moins la ferme avant l'obscurité puisqu'il était devenu impossible de pousser plus loin ce jour-là. En passant près de la plantation de cannes à sucre, je fis ramasser la chair des pécaris, qui se trouvait parfaitement conservée. Nous n'oubliâmes pas non plus de nous pourvoir d'un certain nombre de cannes, et nous poursuivîmes notre route au clair de la lune, malgré ma répugnance habituelle pour les marches de nuit.

Nous arrivâmes très tard et accablés de fatigue. Le chariot fut dételé à la hâte, et l'autruche attachée, comme la veille, entre deux arbres ; puis, après un léger repas, chacun s'en alla s'étendre sur son lit de coton, pour y chercher le repos dont il avait si grand besoin.

En nous levant, nous vîmes avec plaisir que les couveuses avaient heureusement accompli

leur tâche. L’une conduisait les poussins domestiques, et l’autre les poussins sauvages dont Jack avait rapporté les œufs dans la cabane. Dans cette dernière couvée, nous remarquâmes quelques oiseaux d’une espèce inconnue en Europe, que ma femme manifesta le désir d’emporter à l’habitation.

Nous nous occupâmes alors du déjeuner pour reprendre ensuite la route de notre demeure, dont nous n’approchions pas sans émotion, après une si longue absence. Marchant donc sans prendre de repos, malgré la chaleur qui commençait à devenir insupportable, nous arrivâmes avant midi à notre habitation, pour ne plus nous en éloigner de longtemps.

XIV

Éducation de l’autruche. – L’hydromel. – La tannerie et la chapellerie.

Aussitôt après notre arrivée, le premier soin de ma femme avait été de faire ouvrir toutes les fenêtres ; ensuite il fallut nettoyer, laver et balayer. Les deux cadets aidaient leur mère, tandis que les aînés travaillaient avec moi à déballer nos richesses.

L’autruche eut son tour : délivrée de ses deux gardiens, elle fut attachée, sur le devant de la maison, entre deux colonnes de bambous qui soutenaient le toit de la galerie. Elle devait rester à cette place jusqu’à la fin de sa nouvelle éducation.

Les œufs d’autruche subirent l’épreuve de l’eau tiède ; ceux que nous trouvâmes vivants

furent placés dans un four sur une couche de coton et à côté d'un thermomètre, afin de les maintenir à la température convenable. Cinq seulement résistèrent à l'épreuve : le reste avait péri pendant le voyage. Les lapins angoras, peignés avec soin, nous donnèrent une petite provision de duvet pour notre manufacture de chapeaux. Ils furent ensuite transportés dans l'île aux Requins, qui ne devait pas demeurer longtemps déserte avec de pareils habitants. Dans la suite, nous leur construisîmes des demeures souterraines d'après un plan qui pût nous livrer les habitants sans défense lorsque nous aurions besoin de leurs trésors. Par surcroît de précautions, j'établis à l'entrée de leur demeure une espèce de grillage disposé de manière à s'emparer chaque jour du superflu de leur toison, que nous venions ensuite recueillir sans peine et sans effort.

Bien malgré moi j'assignai pour séjour aux antilopes l'île aux Requins ; car notre désir eût été de les garder près de l'habitation, si nous n'eussions craint pour elles la gueule de nos chiens et des autres animaux de la maison. Il était

à craindre aussi que la perte de leur liberté ne leur occasionnât quelque maladie mortelle, tandis que dans leur nouvelle demeure aucun accident de ce genre n'était à redouter. Nous leur construisîmes un gîte où elles pouvaient se retirer à leur gré, et où nous apportions une provision de foin et d'herbes fraîches à chacune de nos visites.

Enfin une paire de tortues de terre qui nous restait après la distribution que nous en avions faite à la ferme, reçut pour demeure l'étang aux Canards. J'avais songé d'abord à les garder dans le jardin, pour le purger des limaçons et des insectes qui l'infestaient ; mais, lorsque ma femme apprit que ces petits animaux étaient aussi grands amateurs de choux et de salade, elle s'opposa formellement à mon projet, en remarquant qu'ils dévoreraient précisément ce qu'ils étaient chargés de défendre.

Deux de nos tortues étant mortes dans le voyage, je mis leurs coquilles à part pour les utiliser en temps et lieu.

Jack, qui s'était chargé de porter les autres à l'étang, accourut bientôt chercher Fritz, et tous

deux, armés d'un long bambou, se dirigèrent vers l'étang à toutes jambes. Je pensai d'abord qu'il s'agissait de quelque combat contre les grenouilles ; mais je ne tardai pas à les voir reparaître portant un des filets d'Ernest, où se débattait une belle anguille. Ils me racontèrent alors qu'ils avaient trouvé les autres filets vides et déchirés ; d'où je conclus que quelque gros poisson avait réussi à s'en échapper en rongeant les mailles ; mais nous nous consolâmes facilement de cette perte avec l'excellent échantillon qui nous était resté. Ma femme nous en prépara une portion ; le reste fut mis dans la saumure, et conservé à la manière du lion mariné.

Quant au poivre et à la vanille, je les fis planter au pied des colonnes de bambou qui soutenaient la galerie, avec l'espérance de les voir bientôt s'élever en espaliers. En plaçant près de nous ces plantes précieuses, il nous était d'autant plus facile de leur donner les soins nécessaires pour obtenir une abondante récolte.

Quant à notre provision de graines de poivre et de gousses de vanille, ma femme se chargea de la

mettre en sûreté, et, bien que nous fussions généralement peu amateurs d'épices, je résolus d'en mêler désormais au riz, au melon et surtout aux légumes, parce que je savais que dans les climats chauds leur usage est indispensable pour fortifier l'estomac et faciliter la digestion.

La vanille ne pouvait nous être d'un grand usage pour le moment présent, parce que le cacao nous manquait ; mais je ne voulais pas la négliger, comme pouvant devenir plus tard un article de commerce.

Les jambons d'ours et de pécari, ainsi que les barils de graisse, furent confiés aux soins de ma femme, pour être conservés dans le garde-manger. Nous avions maintenant de quoi défier la famine pour longtemps ; mais ma femme nous déclara qu'à l'avenir on ne goûterait pas à la crème ni au beurre frais, attendu qu'elle en voulait faire une provision, et la mêler avec la nouvelle graisse, afin de ménager les richesses que nous venions de rapporter. Il fallut se résigner, en soupirant, à cette rigoureuse interdiction.

Je fis placer les peaux d'ours sur le rivage, dans l'eau de la mer, en prenant la précaution de les charger de pierres, afin que la mer ne les emportât pas en se retirant.

La couveuse et ses poussins furent placés sous une cage à poulets, et on résolut de les nourrir avec des œufs hachés et de la mie de pain, jusqu'à ce qu'ils fussent apprivoisés. J'eus soin de les faire placer sous nos yeux, de peur que maître Knips ne s'avisât de tenter sur eux quelque expérience de physique ou d'anatomie. Plus tard, j'espérais pouvoir les réunir sans inconvénient au reste de la basse-cour.

Le condor et l'urubu prirent place dans le musée comme des trophées de nos victoires, en attendant que la saison des pluies nous permît de les préparer plus à notre aise pour en faire un digne pendant du fameux boa. Quant au talc amianté et au verre fossile, je les fis porter dans l'atelier, aussi bien que la terre à porcelaine ; car j'espérais tirer de ces précieux matériaux une utilité réelle et pratique. L'amiante devait nous fournir des mèches incombustibles pour nos

lampes, et le verre fossile d'élégants carreaux de vitre, et je voyais déjà la porcelaine prendre sous ma main mille formes aussi variées qu'agréables.

Toutes les provisions de bouche furent confiées à la garde spéciale de ma femme ; mais je conservai la gomme d'euphorbe sous ma surveillance particulière, et je l'enfermai dans un sac de papier avec l'étiquette : *Poison*, afin de prévenir toute méprise funeste à son égard.

Enfin les peaux de rats-castors furent réunies en un paquet et exposées à l'air sous le toit de la galerie, afin que l'intérieur de l'habitation ne fût pas empesté de leur désagréable parfum.

Tous ces travaux terminés, j'aperçus enfin quelle source de richesses nous avions rencontrée dans cette dernière expédition ; car il nous en avait coûté deux jours, seulement pour ranger et disposer nos nouvelles acquisitions. À cette pensée, il me fut impossible de retenir une exclamation involontaire et je m'écriai : « Divine Providence, nous voilà riches à présent ! »

Jack était d'avis que les découvertes, la chasse, le pillage sont les plus belles choses du

monde, mais que l'ordre, le soin et le travail sont des qualités inutiles. Ernest, au contraire, avec son flegme stoïcien, pensait que toutes nos richesses ne nous rendraient pas plus heureux qu'auparavant, et que pour sa part il aimait beaucoup mieux rester assis à lire dans un coin, sans peine et sans travail, que de partager les découvertes et les œuvres des autres.

Je répondis à Jack que la vie de l'homme ne doit pas être un tableau mouvant d'aventures et de découvertes sans cesse renaissantes, mais un foyer d'activité modérée et un sage emploi des bienfaits de la nature, et je fis remarquer à Ernest combien une vie inactive peut devenir funeste, en anéantissant les plus nobles facultés de l'homme, et combien il est dangereux de chercher un asile dans le monde idéal contre les inconvénients du monde réel.

La préparation d'un champ pour recevoir la semence était la pensée qui me préoccupait le plus vivement. Il fallait aussi nous occuper sans délai de celles de nos opérations qui ne pouvaient souffrir de retard, comme l'éducation de

l’autruche et le tannage des peaux d’ours.

Le labourage nous donna de grandes peines, et je sentis alors combien il avait fallu d’éloquence et d’efforts aux premiers législateurs pour accoutumer les peuples pasteurs à ce pénible travail. Cette fois nous défrichâmes environ un arpent, qui fut partagé en trois portions égales pour recevoir le froment, l’orge et le maïs. Quant à nos autres grains, je les fis semer çà et là dans diverses pièces de terre, persuadé qu’ils ne réussiraient pas moins bien dans ce fertile climat.

Je fis aussi deux nouvelles plantations au-delà du ruisseau du Chacal, l’une de pommes de terre, et l’autre de manioc. La dernière excursion de nos buffles avait achevé de les façonner au joug, et la charrue remplissait admirablement ses fonctions. Toutefois, dans les lieux où la terre demandait à être remuée plus profondément, le travail était pénible, et nous comprîmes alors le sens de cette redoutable parole : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » La pénible tâche du labourage nous occupait deux heures le matin et deux heures le soir.

Pendant les intervalles de notre travail, la pauvre autruche était soumise à bien des tribulations. Chaque fois que l'on s'occupait d'elle, c'était pour l'enivrer de fumée de tabac, jusqu'à ce qu'il lui devînt impossible de se tenir sur ses jambes. Une fois étendue à terre, un des enfants la montait pour l'habituer au poids de l'homme. Elle avait une litière de roseaux, et ses liens étaient assez lâches pour lui permettre de faire le tour de sa prison. Sa nourriture habituelle était la pomme de terre, le riz et le maïs : les dattes lui étaient particulièrement agréables. Je n'oubliai pas non plus de placer près du râtelier une provision de petits cailloux, parce que j'avais lu que l'autruche a coutume d'en faire usage pour accélérer la digestion.

Pendant trois jours le prisonnier ne voulut toucher à rien, et cette obstination épuisa tellement ses forces, que nous commençâmes à craindre pour sa vie. Alors la bonne mère nous prépara une bouillie de maïs et de beurre frais que je me chargeai d'introduire dans le bec du patient. Après deux ou trois repas de ce genre, l'animal reprit ses forces, et son naturel parut

avoir subi une révolution complète, car à partir de ce jour ses habitudes sauvages disparurent pour faire place à une sorte de curiosité inquiète tout à fait comique. Après avoir gémi de l'abstinence de notre nouvel hôte, nous finîmes par concevoir des inquiétudes sur sa voracité. Nos petits cailloux lui servaient de pilules digestives, et toute la provision ne tarda pas à disparaître. Pour sa nourriture, Brausewind semblait préférer les glands et le maïs, et sa gourmandise le rendit bientôt docile à toutes nos volontés.

Après dix à douze jours, nous crûmes pouvoir délivrer l'animal de ses liens et lui permettre la promenade au bout d'une longe. Alors commença une éducation dans toutes les règles. Nous habituâmes notre prisonnier à recevoir des fardeaux, d'abord légers, puis de plus en plus pesants, à s'agenouiller et à se relever au commandement. Bientôt il fut dressé à tourner à droite et à gauche, au pas, au trot et au galop, avec Jack ou Franz sur son dos. Comme il lui arrivait souvent de se montrer rétif ou indocile, nous prîmes le parti de lui couvrir la tête d'un voile imprégné de fumée de tabac. Ce dernier

expédient l'amena bientôt à une docilité complète.

Au bout d'un mois, l'autruche était si parfaitement apprivoisée, qu'il fallut songer à son équipement. Je commençai par lui faire une nouvelle ceinture plus commode, qui lui entourait le corps sans gêner le mouvement des ailes ni des cuisses. Au-dessous de chaque aile passait une forte courroie destinée à attacher l'animal au chariot, ou à lui fixer son fardeau sur les épaules.

Il fallait maintenant un mors et une bride, et cette pensée m'embarrassait fort, car j'étais obligé de travailler sans modèle. Toutefois, comme j'avais observé le pouvoir que nous exercions sur l'animal en le privant de l'usage de ses yeux, j'inventai une espèce de chaperon qui venait s'attacher sous le cou par deux légers anneaux de laiton, et l'appareil se rabattait à volonté sur les yeux et sur les oreilles. Le conducteur faisait retomber le chaperon d'un côté ou de l'autre, selon qu'il voulait laisser à l'oiseau l'usage de l'œil droit ou de l'œil gauche pour le diriger à gauche ou à droite. Pour arrêter

l’animal, il suffisait de faire retomber à la fois les deux côtés de l’appareil.

Mon harnais n’était pas des plus simples, et il n’eut pas d’abord tout l’effet que j’en attendais ; mais avec quelques additions et de légers changements nous vînmes à bout de notre entreprise, non sans peine cependant : il nous fallut un long exercice pour nous accoutumer à l’usage d’un appareil aussi étrange et aussi compliqué ; car à chaque instant il nous arrivait d’oublier à qui nous avions affaire, et de vouloir guider l’autruche comme un cheval, ce qui ne réussissait pas le moins du monde.

Il s’agissait maintenant de lui fabriquer une selle, entreprise difficile, et qui, au cap de Bonne-Espérance, m’eût infailliblement mérité un brevet de sellier pour autruche. Je n’entreprendrai pas une description détaillée de mon œuvre ; il suffira de dire que la selle était fixée autour de la poitrine par une sangle qui allait rejoindre les deux courroies des ailes. J’avais eu soin de la rembourrer solidement ; et de la garnir sur le devant et sur le derrière afin de prévenir les

chutes. À la honte du noble art de l'équitation, ma selle avait une solide poignée pour passer la bride et se retenir avec les mains si l'occasion l'exigeait.

Au bout de peu de temps, le rôle de cheval de course devint si familier à notre autruche, grâce à nos patientes leçons, qu'à partir de ce moment elle devint véritablement digne du noble nom de Brausewind. Elle faisait la route de Falken-Horst dans le tiers de temps qu'il aurait fallu à un cheval ordinaire : rapidité dont je me promis de grands avantages pour l'avenir. Il ne m'en coûta pas peu d'efforts pour maintenir le propriétaire de l'animal en paisible possession de sa conquête ; car ses frères ne pouvaient s'empêcher de regarder son bonheur avec envie, et il fallut mon intervention paternelle pour maintenir notre premier arrangement.

Ils se vengèrent bien de la préférence en faisant tomber sur le pauvre Jack un feu roulant de railleries. « Regardez-le, s'écriaient-ils aussitôt qu'il se mettait en selle, vous allez le voir s'élever dans les airs : pourvu qu'il ne perde pas

sa valise ou sa tête ! »

Mais le cavalier endurait patiemment toutes les plaisanteries, pourvu qu'on le laissât paisible possesseur de sa monture, et il se pavanait fièrement devant les railleurs, se donnant le nom pompeux de notre courrier d'État.

Peu de jours avant l'entier équipement de notre nouvelle monture, Fritz m'avait apporté à trois reprises différentes une jeune autruche éclose dans le four. Les autres œufs n'avaient pas réussi, et un des petits ne demeura qu'un jour en vie. Ceux qui survécurent présentèrent pendant les premiers jours un spectacle bizarre, avec leur robe grisâtre et leurs longues jambes chancelantes. Je les fis nourrir avec de la bouillie de maïs et des glands doux, après ne leur avoir donné pendant deux jours que des œufs hachés et de la cassave bouillie dans du lait.

Au milieu de tous nos travaux, la préparation des peaux d'ours n'était pas négligée. Nous commençâmes par les nettoyer avec un racloir de fer que j'avais fait d'une vieille lame de couteau. Je les mis ensuite mortifier dans le vinaigre de

miel, afin de les rendre plus durables, et en même temps afin d'obtenir une fourrure plus épaisse.

Nos abeilles de Falken-Horst nous avaient déjà donné deux tonnes de miel dont nous ne savions que faire. Je songeai à en composer de l'hydromel, travail dans lequel la bonne mère se trouva bientôt plus habile que moi. La préparation consistait à faire bouillir le miel dans un certain volume d'eau et à l'écumer ; puis nous versâmes la liqueur dans deux tonneaux, où nous la fîmes fermenter avec de la farine de seigle. Je remplis ensuite un petit sac de noix muscades, de cannelle et de feuilles de ravensara, pour donner un parfum à la liqueur ; mais n'ayant pas grande confiance dans cet essai, je laissai l'une des tonnes sans mélange.

Lorsque la lie fut tombée et le liquide éclairci, je fis vider la première tonne dans de plus petits vases de bambou, purifiés par des fumigations de soufre pour empêcher la seconde fermentation. Ayant préalablement goûté la liqueur, nous la trouvâmes si agréable, que nous résolûmes à l'instant de faire du vinaigre avec la seconde

tonne, en en conservant seulement quelques bouteilles pour mettre un peu de variété dans notre boisson. Elle fut donc mise de nouveau en fermentation par le même procédé, et au bout de peu de jours nous avions une provision d'excellent vinaigre. La bonne mère en mit une partie en bouteilles pour les usages domestiques, et le reste me servit pour la préparation de mes peaux d'ours. Au bout de deux jours, lorsqu'elles me semblèrent suffisamment mortifiées, je les retirai du vinaigre pour les laver une seconde fois. Quand je les vis à moitié sèches, je me mis en devoir de les humecter avec de l'huile de baleine, après quoi il ne resta plus qu'à les fouler jusqu'à ce qu'elles nous parussent avoir acquis la souplesse nécessaire. Nous nous servîmes, pour les polir, de morceaux de peau de requin et d'une pierre tendre dont nous avions fait la découverte. Elles sortirent de l'atelier sans un pli, délivrées de toute mauvaise odeur, et le poil parfaitement intact : si bien que j'eus tout lieu de me réjouir du succès de notre long travail.

Pendant ces occupations inaccoutumées, d'abord entreprises avec ardeur par les enfants,

mais devenues bientôt pénibles à leurs jeunes esprits, nous avions fait l'essai de notre boisson, qui nous parut de bonne qualité. Le tonneau qui était resté sans mélange reçut le nom de *malaga*, parce que le goudron dont je m'étais servi pour enduire l'intérieur du bambou avait communiqué à la liqueur une certaine amertume. Le tonneau parfumé fut appelé par les enfants *muscat de Felsen-Heim*, en mémoire de leur vin favori, le muscat de Frontignan.

Je fis observer à ce sujet qu'il nous était bien permis d'appeler notre paille du foin, si cela nous plaisait, tant que nous ne cherchions pas à abuser les autres à cet égard, quoique je ne perdisse pas l'espérance de voir un beau jour notre muscat faire le voyage d'Europe, tout aussi bien que le madère ou le célèbre vin du Cap.

Au reste, je me vis forcé de modérer l'ardeur que mes jeunes compagnons témoignaient pour cette boisson, si je voulais prévenir quelque tumulte inaccoutumé.

Voyant que la tannerie nous avait bien réussi, je me tournai avec un nouveau courage du côté

de la chapellerie, avec l'intention de commencer par le chapeau de castor que nous avions promis à Franz.

ERNEST. – « Dites-moi donc, cher père, quelle forme et quelle couleur vous voulez donner à notre premier chapeau, afin qu'il devienne un modèle pour l'avenir.

MOI. – À dire vrai, il me sera plus facile de le faire rouge que noir, parce que je manque d'éléments pour cette dernière couleur ; car nous n'avons ici ni noix de galle ni vitriol, tandis que la cochenille ne nous manque pas.

ERNEST. – Un chapeau rouge ne me déplairait pas. Le rouge est une noble couleur.

JACK. – Pour moi, j'en voudrais un vert ; le vert est la couleur de la nature.

FRITZ. – Et moi, un gris, c'est une couleur économique.

FRANZ. – Le blanc vaudrait mieux, c'est la couleur la mieux adaptée au climat où nous vivons. Le blanc repousse les rayons du soleil, tandis que le noir les absorbe.

MOI. – Je crois que je me déciderai pour le rouge. Comme le premier chapeau est destiné à Franz, je veux lui faire une espèce de barrette semblable à celle du fils de Guillaume Tell dans les gravures de la vieille chronique suisse.

MA FEMME. – Je vois que personne ne songe à me demander mon avis dans une matière qui est cependant de la compétence spéciale des femmes. Je vote pour la barrette rouge, elle nous rappellera les souvenirs de notre pays.

TOUS. – Oui, oui, une barrette rouge, avec un plumet de plumes d'autruche. »

Je distribuai immédiatement les rôles pour notre nouvelle opération. Les uns furent chargés de raser les peaux d'ondatra avec de vieilles lames de couteau ; les autres se mirent en devoir de peigner les fourrures de lapins angoras, tandis que ma femme s'occupait de mêler les deux espèces. Quant à moi, j'eus bientôt fabriqué un arçon de chapelier avec une corde de boyau de requin, et plusieurs formes de bois en deux morceaux d'une certaine hauteur et d'une certaine largeur. Il me fallait encore un

instrument pour presser, et un autre pour fouler ; ils furent bientôt prêts tous deux, et nous ne tardâmes pas à obtenir un feutre léger, que nous mîmes en œuvre sur-le-champ. Je terminai l'opération en plongeant notre ouvrage dans une décoction de cochenille, fraîche, délayée avec du vinaigre d'hydromel. Lorsque le feutre me parut suffisamment préparé, je le plaçai enfin sur la forme afin de lui faire passer la nuit dans le four, et le lendemain matin j'avais une barrette suisse du plus beau rouge et du plus brillant poli. Ma femme se chargea d'achever l'ouvrage en y ajoutant une coiffe de soie et une ganse d'or, dans laquelle on plaça un plumet de quatre plumes d'autruche. Alors le chef-d'œuvre fut mis en triomphe sur la tête de Franz, auquel il allait parfaitement.

XV

La poterie. – Construction du caïak. – La gelée d’algues marines. – La garenne.

On se doute bien que chacun des enfants avait envie d’un chapeau neuf, et je leur promis de m’en occuper bientôt, à condition qu’ils se chargeraient de me procurer les matériaux nécessaires. Je les avertis en même temps de chercher à découvrir de gros chardons ou quelque plante semblable, dont l’usage serait excellent pour donner à notre feutre un poli encore plus parfait. Ensuite je leur fabriquai à chacun une demi-douzaine de souricières en gros fil de fer, dont ils pouvaient se servir pour prendre des ondatras, des rats d’eau et des loutres. L’appât dont nous nous servions pour les animaux rongeurs était la carotte d’Europe, et, pour les animaux aquatiques, nous avions une espèce de

sardine assez commune sur nos côtes, et dont la chair n'était pas à dédaigner pour d'aussi délicats amateurs de poisson. Par forme de plaisanterie, et pour obtenir un dédommagement de mes peines, je décidai que chaque cinquième animal pris dans les souricières m'appartiendrait de bon droit. De cette manière j'espérais me procurer bientôt les matériaux d'une nouvelle coiffure.

Les enfants acceptèrent ce marché, à l'exception de Franz, qui demanda si, possédant déjà un chapeau, il devait être soumis au tribut. Je lui fis observer qu'il était bien plus noble de reconnaître un service passé que de travailler à mériter un bienfait à venir. « Il est plus pénible, ajoutai-je, de s'acquitter après qu'avant. La dernière méthode nous séduit par une apparence de grandeur, tandis que la première ne saurait être considérée que comme l'accomplissement d'un devoir. »

L'heureux succès de la chapellerie m'encouragea à entreprendre quelque nouveau travail, et je songeai d'abord à la terre à porcelaine ; mais, comme je n'en avais qu'une

petite provision, je dus commencer par quelque essai sans importance avant de me livrer à ma grande entreprise.

L'argile fut aussitôt transportée dans la grotte au sel avec une table et quelques planches en guise de séchoir. Une roue de canon me servit de tour, et je me vis bientôt en état de fabriquer des vases de forme commune. Je résolus de satisfaire d'abord un désir de ma femme, qui demandait depuis longtemps des pots à lait de porcelaine pour remplacer les calebasses, dont l'usage était incommode. Tous mes préparatifs terminés, je pris une poignée de terre à porcelaine que je mêlai avec une certaine mesure de talc pulvérisé ; après avoir lavé et purifié le mélange, j'étendis la pâte sur mon séchoir ; puis je fis avec une portion de ma pâte un certain nombre de vases de différentes grosseurs, que je mis au feu dans un vaisseau de terre commune. Ils en sortirent blancs comme la neige et sans avoir éprouvé aucune altération ; car le talc, dont j'avais mélangé ma pâte, lui avait donné assez de consistance pour résister à l'action du feu.

Je tirai du magasin la caisse de grains de verre destinée au commerce avec les sauvages, et j'en choisis un certain nombre parmi les blancs et les rouges, que je me mis en devoir de réduire en poussière à l'aide d'un marteau ; puis je répandis cette poussière avec soin sur mes vases à moitié cuits. Ainsi que je l'avais prévu, l'action du feu ne tarda pas à me donner le plus bel émail qu'il fût possible d'attendre d'un système si imparfait.

Le succès de ce premier essai m'encouragea à continuer, et à mettre en œuvre le reste de ma terre à porcelaine avec le reste des grains de verre. Le résultat de ma seconde expérience fut de nous procurer six tasses à café avec leurs soucoupes, un pot au lait, un sucrier et trois assiettes. Deux pièces avaient manqué totalement : ce qui sortit du four était plutôt à la manière chinoise qu'à la véritable façon anglaise.

Ce résultat, si médiocre en apparence, m'avait coûté plus de peine qu'il n'est facile de se l'imaginer, car il avait fallu commencer par faire des moules de bois aussi délicats que mon tour grossier me le permettait. Ces modèles m'avaient

servi à former des moules en plâtre, sur lesquels j'avais ensuite appliqué ma pâte ; puis, après avoir laissé quelque temps mes vases sur le séchoir, je les avais exposés à la chaleur du four, dans un cylindre de terre commune. Il avait ensuite fallu laisser refroidir l'appareil plusieurs heures. Quant à la peinture, je m'étais contenté de permettre à Fritz de dessiner sur les assiettes une guirlande de feuilles vertes avec des fruits jaunes et rouges, ce qui nous sembla d'un effet très agréable à l'œil.

Faute d'une plus grande quantité de terre à porcelaine, dont la saison des pluies nous empêchait d'aller faire une seconde provision, je déclarai, à la satisfaction générale, que nous allions nous occuper du condor et de l'urubu. Les peaux furent lavées de nouveau à l'eau tiède, et recouvertes d'un léger enduit de gomme d'euphorbe, destiné à prévenir l'attaque des insectes. Je pris, pour figurer le corps, plusieurs morceaux du liège qui avait servi à la construction de notre chaloupe ; les jambes et les cuisses furent formées de deux bâtons recouverts de coton. Ensuite chaque oiseau fut fixé à sa

place au moyen d'une tige de laiton. Il nous manquait encore les yeux ; mais n'ayant pas oublié mon expérience du matin, j'en composai deux paires avec le reste de porcelaine et de l'émail. Moyennant cette importante addition, les deux animaux devinrent l'ornement de notre cabinet d'histoire naturelle.

Il restait à s'occuper des œufs d'autruche qui n'étaient pas éclos, et dont nous nous étions bien gardés de briser la coquille. Je leur fis à tous des pieds du plus beau bois que je pus me procurer. Les uns furent destinés à recevoir des fleurs, les autres à servir de vases à boire.

Nous nous trouvions alors au milieu de la saison des pluies. La plupart de nos travaux étaient terminés, et l'éducation de l'autruche ne remplissait qu'à demi nos moments perdus. Il en résultait que les enfants allaient se trouver dans une funeste inaction, si je n'eusse songé à quelque nouveau projet pour occuper leurs heures de loisir.

Leur activité se réveilla lorsque j'eus proposé de nous occuper de la construction d'un caïak

groënlandais. « Nous avons en Brausewind notre voiture de terre, s'écria Fritz ; il nous faut maintenant un coche d'eau, afin de prendre enfin connaissance des bornes de notre empire, entreprise qui ne peut manquer de nous conduire à de précieuses découvertes. »

La proposition fut accueillie avec autant d'empressement qu'elle avait été faite ; seulement la bonne mère demanda ce qu'il fallait entendre par un caïak ; et lorsqu'elle eut appris qu'on désignait par ce nom une espèce de canot de peaux de chien de mer, elle blâma hautement notre entreprise, n'ayant pas oublié son vieux ressentiment contre l'océan. À force d'éloquence et de prières, nous finîmes par obtenir, non pas son approbation, mais son silence, et chacun se mit à l'ouvrage avec ardeur, afin que la carcasse au moins fût prête avant le retour des beaux jours. Dans cette nouvelle construction, comme dans celle de la chaloupe, je me proposai de suivre mes propres idées relativement à la forme et à l'exécution, ne doutant pas qu'un sage Européen ne dût avoir l'avantage sur l'ignorant habitant d'une contrée glaciale.

Je commençai donc par préparer deux pièces de carène avec les deux plus grands fanons de la baleine, dont je réunis fortement les extrémités ; cette carcasse grossière fut enduite de la même résine qui nous avait servi à calfater notre chaloupe. Elle avait environ douze pieds de longueur d'une extrémité à l'autre. Je pratiquai dans la quille deux entailles d'environ trois pouces destinées à recevoir des roulettes de métal, qui devaient faciliter les mouvements du canot sur la terre ferme. Les deux pièces de quille furent alors réunies par des traverses de bambou, et leurs extrémités solidement fixées de manière à présenter deux pointes, l'une à la proue, l'autre à la poupe. À chaque extrémité s'élevait une troisième pièce perpendiculaire, destinée à appuyer les sabords. Je fixai ensuite un anneau de fer au point de réunion des deux pièces de la quille, afin d'avoir de quoi tirer l'embarcation à terre, et l'attacher en cas de besoin. Les solives de ma carcasse étaient de bambou, à l'exception de la dernière de chaque côté, que je jugeai à propos de faire en roseaux d'Espagne. La forme du bâtiment était bombée, et les sabords allaient

en s’abaissant vers l’avant et l’arrière. Enfin le bâtiment était recouvert d’un pont, sauf une étroite ouverture au milieu, destinée à servir de siège, et entourée d’une balustrade de bois léger, sur laquelle le manteau du rameur pouvait s’ajuster de manière à le dérober à tous les regards, et empêcher les vagues de parvenir jusqu’à lui. Dans l’intérieur de l’ouverture, j’avais disposé une espèce de banc pour le rameur, qui pouvait s’y asseoir lorsqu’il était fatigué de demeurer à genoux. Ceci était une modification au système groënlandais ; car au Groënland le rameur est obligé de demeurer accroupi ou de s’asseoir les jambes étendues, position pénible et peu favorable au déploiement des forces qu’exige la manœuvre d’un pareil bâtiment.

Après bien des peines et des expériences, j’eus la satisfaction de voir la carcasse de mon caïak achevée selon mes souhaits, à l’exception du banc, qui avait peut-être deux pouces de trop. Sa construction élastique promettait les plus heureux résultats ; car l’ayant jeté avec force sur un sol rocailleux pour éprouver sa solidité, je le vis

rebondir comme une balle, et sa construction était si légère, que, même avec son chargement, le corps du canot ne tirait pas un pouce d'eau.

Il s'agissait maintenant de mettre la dernière main à mon ouvrage, ce qui demanda encore bien du temps et du travail. J'en veux donner immédiatement les détails, afin de terminer cet important sujet. Je commençai par choisir les deux plus grandes peaux de chien de mer, que j'avais eu soin de laisser intactes en les écorchant. Après leur avoir fait subir la préparation ordinaire, je les fis sécher au soleil ; puis nous les frottâmes longtemps de résine, opération qui leur donna assez de souplesse pour pouvoir les appliquer comme une enveloppe élastique sur la carcasse du canot.

Avant d'achever cette dernière opération, nous avions tapissé l'intérieur du canot avec d'autres peaux préparées de même, et calfaté les jointures avec un soin tout particulier, de manière à les rendre imperméables. Le pont fut formé de cannes de bambou, également recouvertes de peaux de chien de mer, et disposées de manière à

former de chaque côté un bordage de quelques pouces de hauteur. Les jointures du pont furent remplies de résine, ce qui leur communiqua une solidité peu commune.

J'avais placé l'ouverture du canot sur l'arrière, espérant que l'avant pourrait recevoir plus tard une petite voile. En attendant, le léger bâtiment devait être gouverné par une double rame, que je taillai d'une longueur un peu plus qu'ordinaire, la garnissant d'une vessie à son extrémité, de manière qu'en cas de malheur la vessie pût servir à la soutenir sur l'eau.

Il fallait s'occuper maintenant de l'équipement du canot. Nous eûmes alors recours à l'habileté de ma femme pour composer une paire de corsets de natation. Sans cette précaution jamais je n'aurais permis à un de mes enfants d'entrer dans le canot ; car une lame pouvait pénétrer par l'ouverture et remplir le bâtiment, et dans ce cas le rameur courrait le risque de ne pouvoir se dégager et d'être submergé avec le caïak. D'après mon conseil, les corsets furent faits de boyaux de chien de mer. Ce nouveau vêtement consistait en

une espèce d'étui collant sur le corps, avec une ouverture à chaque extrémité, pour qu'on pût le passer à peu près comme une chemise ; ce vêtement ne descendant que jusqu'à mi-corps, et d'autres ouvertures ayant été pratiquées pour les bras et le cou, le nageur devait conserver toute la liberté de ses mouvements.

Telles furent les occupations au moyen desquelles je réussis à nous faire passer agréablement le temps des pluies. Il ne faut pas oublier non plus la lecture, les entretiens familiers et les travaux domestiques.

Aux premières approches du beau temps, nous recommençâmes à sortir, dans l'intention de reprendre nos occupations en plein air. Le premier vêtement de mer avait été destiné à Fritz, et, par une belle après-midi, on résolut d'en aller faire l'épreuve. Le caïak fut donc mis à flot, et Fritz s'élança fièrement à sa place. L'épreuve ayant réussi au-delà de toute espérance, ma bonne femme fut suppliée de faire un vêtement pareil à chacun des enfants.

Bientôt nous allâmes faire une visite à nos

antilopes, que nous réjouîmes fort en leur portant du fourrage frais et une espèce de bouillie composée de sel, de maïs et de glands pilés, dont elles se montrèrent extrêmement friandes. Il était facile de s'apercevoir, à l'état de la litière, que nos hôtes avaient fait un usage constant de leur retraite, et ils ne tardèrent pas à recevoir une nouvelle provision de joncs et de feuilles de roseaux.

Je profitai de l'occasion pour parcourir l'île en tous sens, afin de rapporter une nouvelle provision de coraux et de coquillages pour notre muséum. Nous remarquâmes aussi une quantité d'algues marines, dont la bonne mère nous pria de mettre une cargaison dans le canot.

À notre retour elle choisit parmi les algues une espèce de feuilles en fer de lance, dentelées, et de six à sept pouces de longueur. Après les avoir lavées avec soin, elle les mit sécher au soleil, les fit rôtir au four, et alla les serrer dans le garde-manger avec une mystérieuse solennité.

Un peu surpris de cette grave opération, je lui demandai en plaisantant si elle avait l'intention

de renouveler notre provision de tabac, elle à qui l'agréable parfum des pipes avait eu le don de déplaire si complètement jusqu'à ce jour. Elle me répondit en souriant : « Je veux remplir nos paillasses d'algues marines, afin de les rendre plus fraîches pour la saison des chaleurs. Un jour vous me saurez gré de ma prévoyance. » Mais ses yeux avaient une telle expression de malice en me faisant cette réponse, qu'il ne me fut pas difficile de comprendre que pour cette fois ma curiosité ne serait pas satisfaite.

Un jour que nous revenions, accablés de fatigue et de chaleur, d'une expédition laborieuse à Falken-Horst, ma femme plaça devant nous, dans une calebasse, la plus belle gelée transparente qu'un homme pût désirer pour apaiser à la fois sa faim et sa soif, Nous ne pouvions assez nous extasier sur cette merveilleuse apparition, dont le goût n'était pas moins délicieux que la vue. Depuis longtemps nous n'avions rien goûté de plus savoureux et de plus rafraîchissant. Alors ma femme me dit en souriant : « Oui, mon cher ami, ceci est un essai de votre cuisinière, qui a fini par s'ennuyer des

vieilles recettes. Vous avez là un plat d'algues marines ; car vos railleries ne m'ont pas empêchée de conserver jusqu'à ce jour celles que je vous ai fait ramasser dans l'île aux Requins.

MOI. – Voilà qui est merveilleux, en vérité. Mais comment l'idée de ce plat a-t-elle pu te venir ? C'est à peine si je me rappelle d'en avoir lu quelque chose.

MA FEMME. – Vous autres hommes, vous croyez les pauvres femmes faites d'un limon inférieur au vôtre, et vous aimez à ne leur supposer d'autres idées que celles qu'il vous plaît de leur donner. Mais si la sagesse des livres nous manque, il nous reste l'esprit d'observation, qui souvent la vaut bien. Voici un plat qui peut servir de preuve à ce que j'avance.

MOI. – Accordé, accordé à l'unanimité. Mais puisque jamais je ne t'ai enseigné ce plat, où en as-tu trouvé la recette ?

MA FEMME. – J'ai vu les habitants de la ville du Cap rapporter des corbeilles de ces algues, les laver et les dessécher : ils les laissent ensuite détremper cinq à six jours dans l'eau, qu'on

renouvelle chaque matin. Au bout de ce temps, on les fait cuire dans une petite quantité d'eau, avec quelques écorces de citron, et l'on obtient le plat que vous voyez. Faute de sucre et de citron, j'ai été obligée de me servir du jus de canne, d'hydromel et de feuilles de ravensara ; mais je crois que ma cuisine n'en est pas plus mauvaise. »

J'avais oublié de dire que, dans notre dernière visite à l'île des Requins, nous avions trouvé le manglier dans un état de prospérité tout à fait satisfaisant. Nos semis de noix de coco et nos plantations de pins étaient également en bon état. Dans la même excursion, j'avais découvert une source demeurée inconnue jusqu'alors, et dont l'existence m'enchantait à cause de nos antilopes.

Cet heureux résultat nous donna l'espoir de trouver l'île aux Baleines non moins florissante, et nous ne tardâmes pas à nous embarquer pour aller rendre visite aux lapins angoras. Je reconnus de loin qu'ils s'étaient déjà multipliés depuis leur séjour dans l'île, et je vis avec plaisir qu'ils pouvaient trouver une nourriture sans

endommager nos plantations.

À notre approche, les animaux se réfugièrent dans leurs demeures souterraines, et je vis bien alors qu'il fallait leur construire une habitation de nos propres mains, si nous voulions nous emparer sans peine de leurs toisons. Cet ouvrage nous occupa deux jours, et reçut le nom de *garenne*.

Quant aux plantations, elles présentaient un aspect peu satisfaisant ; car les lapins avaient rongé toutes les jeunes pousses et la plupart des noix de coco. Les pins seuls étaient épargnés. Il fallut donc recommencer la plantation, mais en l'entourant cette fois d'un rempart de plantes épineuses.

Avant de quitter l'île, nous allâmes visiter la carcasse de la baleine, que nous trouvâmes entièrement dépouillée de sa chair. Les oiseaux du ciel, l'air et le soleil en avaient si bien fait disparaître toute trace, que les ossements me semblèrent tout prêts à être mis en œuvre. Je fis donc choisir une douzaine de vertèbres, dans lesquelles nous passâmes une forte corde pour les remorquer jusqu'à Felsen-Heim avec notre

chaloupe.

Un beau matin que j'étais occupé dans l'atelier, tous les enfants disparurent avec des souricières. Il n'était pas difficile de deviner leur projet, et je leur souhaitai bonne chasse. Je ne tardai pas à sortir moi-même, dans l'intention de rapporter une provision d'argile, dont j'avais besoin ; et ma femme m'accorda d'autant plus facilement la permission de m'éloigner, qu'Ernest, au lieu de suivre ses frères, était demeuré dans la bibliothèque, au milieu de nos livres. J'attelai donc Sturm à notre vieux traîneau, restauré depuis peu avec les roues d'un canon, et je me dirigeai vers le ruisseau du Chacal, suivi de Bill et de Braun.

En arrivant près de nos nouvelles plantations de manioc et de pommes de terre, je ne vis pas sans un profond chagrin qu'une grande partie venait d'en être dévastée. Au premier abord, je ne pouvais m'expliquer ce désordre ; mais en approchant je reconnus, aux traces récentes qui sillonnaient la terre, qu'une troupe nombreuse de cochons avait causé ce désastre. Curieux de

savoir si nous avions affaire à des animaux sauvages ou domestiques, je résolus de suivre les traces, qui me conduisirent bientôt à l'ancienne plantation de pommes de terre dans les environs de Falken-Horst.

J'étais irrité contre les pillards qui laissaient la table si bien servie de la nature, pour venir se rassasier dans nos plantations. Mais je n'en apercevais aucun, bien que la troupe dût être nombreuse. Les chiens finirent cependant par s'élancer dans un épais taillis, d'où j'entendis aussitôt sortir un grognement hostile.

Regardant alors avec précaution, j'aperçus notre vieille truie entourée de huit petits cochons d'environ deux mois. Toute la troupe était sur la défensive, tenant les chiens en respect à l'aide d'une formidable rangée de dents menaçantes. Mais leur méfait m'avait tellement exaspéré, que je ne pus m'empêcher de décharger mon fusil à deux coups au milieu de la troupe. J'eus le bonheur d'en abattre trois, et le reste disparut aussitôt dans le taillis.

Après avoir appelé les chiens, qui se mettaient

en devoir de continuer la chasse, je leur abandonnai les trois têtes, et je chargeai mon butin sur le traîneau, sans trop m'enorgueillir d'une victoire que je devais à un accès de colère peu honorable pour mon sang-froid.

Je ne tardai pas à arriver au terme de mon voyage, et à reprendre le chemin de Falken-Horst avec une bonne provision d'argile.

XVI

Le moulin à gruau. – Le caïak. – La vache marine.

Je fus de retour longtemps avant les enfants, quoique ayant manqué l'heure du dîner aussi bien qu'eux. C'est pourquoi je priai ma femme de nous préparer pour souper un bon rôti de cochon. Ernest et moi nous lui servîmes d'aides de cuisine. L'un des cochons fut mis en état de paraître le soir sur la table ; les deux autres furent salés et enfermés dans le garde-manger. La bonne mère, qui avait commencé à me faire quelques reproches sur ma chasse inutile, fut bientôt désarmée par mes excuses.

Vers le soir, et au moment où je commençais à concevoir quelques inquiétudes, nous vîmes paraître Jack sur son autruche, suivi de ses deux frères moins bien montés. Ceux-ci s'étaient

chargés de tout le butin, qui remplissait deux énormes sacs. Il consistait en quatre oiseaux, une vingtaine d'ondatras, un kanguroo, un singe, deux animaux de l'espèce du lièvre, et une demi-douzaine de rats d'eau.

Fritz rapportait aussi une botte de gros chardons que je n'avais pas remarquée d'abord.

Alors commencèrent les cris, les récits et les admirations sans fin. La voix de Jack dominait toutes les autres. « Ah ! cher père, s'écria-t-il quelle monture que mon autruche ! Elle vole comme le vent, et j'ai cru deux fois que j'allais perdre la respiration. La rapidité de sa course fatigue tellement les yeux, que c'est à peine si je voyais devant moi. Vous devriez me faire un masque avec des yeux de verre, afin que je voie clair à me conduire.

MOI. – Non pas, s'il vous plaît, monsieur le cavalier.

JACK. – Et pourquoi non ?

MOI. – Pour deux raisons : la première, c'est que tout ce que tu demandes à tes parents, tu

l’obtiens sans peine et sans travail ; la seconde, c’est qu’au milieu de mes nombreuses occupations il me semble raisonnable de vous laisser faire ce qui n’est pas au-dessus de vos forces. On s’habitue bien vite à la paresse en demandant aux autres ce qu’on peut exécuter soi-même.

FRITZ. – Ah ! papa, nous avons eu bien du plaisir aujourd’hui. Nous avons vécu de notre chasse, et nous rapportons un bon nombre de peaux que nous pourrions échanger contre du brandevin avec les marchands fourreurs. Toutefois nous voulons bien vous les donner pour un verre de muscat de Felsen-Heim.

MOI. – Le marché est accepté ; car vous paraissez avoir bien mérité un verre de vin, quoique vous soyez partis pour votre chasse un peu trop brusquement.

FRANZ. – Quant à moi, j’aimerais mieux quelque chose de solide ; car la vie sauvage, la chasse et le cheval donnent un terrible appétit.

MOI. – Un moment de patience, et vous allez avoir de quoi satisfaire à tout. Nous allons voir le

triomphe de la cuisine civilisée sur la cuisine sauvage. Mais avant tout il faut prendre soin de vos montures : un bon cavalier songe à son cheval avant de songer à lui-même. »

À peine cette besogne était-elle terminée, que la mère apporta le souper, à la grande satisfaction de nos chasseurs, en accompagnant chaque plat de quelque remarque plaisante.

« Voici, d'abord, s'écria-t-elle, un cochon de lait européen transformé en marcassin d'Amérique. Il a laissé là sa tête pour courir plus vite, selon la coutume des imbéciles. Et voilà maintenant une excellente gelée hottentote cueillie dans le potager de la vieille Thétis. »

Les saillies de la mère furent accueillies avec des applaudissements unanimes, surtout lorsque nous la vîmes reparaître avec une bouteille de notre excellent hydromel, que nous dégustâmes avec autant de plaisir qu'en éprouvaient les dieux d'Homère en savourant leur nectar à la table de Jupiter.

Alors Fritz nous raconta comment ils avaient passé tout le jour aux environs de Waldeck, et

comment ils avaient disposé leurs pièges de tous côtés, se servant de carottes pour attirer les ondatras, et de menu poisson pour les rats d'eau. Quelques racines d'anis et une demi-douzaine de poissons pêchés à la ligne avaient composé tout leur dîner, et à peine avaient-ils pris le temps de préparer ce frugal repas.

Ici l'impétueux Jack reprit la parole en s'écriant : « Ah ! oui ; et mon chien est un animal impayable ! ne m'a-t-il pas fait lever des lièvres sous le nez !

– Oui, ajouta Franz, et il m'a conduit droit au kanguroo, qui paissait tranquillement l'herbe à dix pas de nous. C'est une jeune bête, j'en réponds, et qui n'avait pas encore eu le temps de sentir l'odeur de la poudre.

– Et moi, reprit Fritz, j'ai eu le bonheur de découvrir ces gros chardons, qui pourront nous être utiles pour le cardage de notre feutre. J'ai rapporté aussi plusieurs rejetons, dont quelques-uns sont déjà gros, et qui ne tarderont pas à devenir des arbustes. Enfin j'ai abattu avec mon fusil un singe impudent qui m'avait lancé une

énorme noix de coco presque sur la tête. »

Après le souper, m'étant mis à examiner nos richesses de plus près, je reconnus dans les plantes de Fritz une espèce de chardon à carder qui devait atteindre parfaitement notre but. Parmi les rejetons qu'il rapportait, je remarquai avec plaisir une pousse de cannelle.

La mère reçut ces nouvelles plantes avec reconnaissance, et le lendemain matin elle les fit mettre en terre, dans son potager, avec le plus grand soin.

Pendant ce temps, je m'occupai de la construction d'une machine que j'avais imaginée pour écorcher les animaux. La caisse du chirurgien me fournit une grande seringue, dont je parvins sans beaucoup de peine à faire une machine à compression assez passable, au moyen d'une ouverture et de deux soupapes.

Au moment où les enfants venaient de terminer leurs préparatifs sans beaucoup d'empressement, je m'avançai solennellement avec ma machine, qui me donnait un air si martial, que toute la troupe ne put s'empêcher de

partir d'un bruyant éclat de rire.

Sans leur répondre un mot, je ramassai le kanguroo, encore étendu à mes pieds, et, le tenant pendu par les jambes de derrière de manière que sa poitrine venait toucher la mienne, je pratiquai une ouverture dans la peau de l'animal, entre les deux jambes de devant ; puis, introduisant le tuyau dans l'ouverture entre cuir et chair, je me mis à souffler de toutes mes forces. Je continuai l'opération jusqu'à ce que la peau de l'animal fût entièrement détachée de la chair, après quoi je laissai le reste du travail à mes compagnons ébahis. Il suffit de quelques minutes pour achever l'opération, qui n'avait pas coûté la moitié du temps ordinaire.

« Bravo ! bravo ! s'écria toute la troupe ; notre père est un véritable sorcier. Mais par quel artifice a-t-il pu obtenir un pareil résultat ?

– Mon artifice est bien simple, répondis-je, et il n'est pas un Groënlandais auquel il ne soit familier. Aussitôt qu'ils ont pris un chien de mer, ils commencent par le souffler ainsi ; de cette manière l'animal surnage au-dessus de l'eau, et

ils le remorquent facilement avec leur caïak. On dit aussi que les bouchers se servent de ce procédé pour donner à leur viande un aspect séduisant, et en trouver plus facilement le débit. »

Je réitérai mon opération pour chacun des animaux ; et j'eus bientôt achevé ma tâche, parce que j'acquérais plus d'habileté à chaque nouvelle expérience. Toutefois le jour entier fut rempli par ce travail.

Depuis longtemps j'avais besoin d'une meule pour moudre notre grain, et, dans ma dernière excursion, j'avais remarqué un arbre qui m'avait semblé propre à cet usage. Le lendemain, nous nous mîmes en route pour aller l'abattre, avec tout l'attirail de cordes, de coins et de haches usité en pareille circonstance. Arrivé au pied de l'arbre, je fis monter Fritz et Jack au sommet, avec l'ordre d'abattre les branches qui pourraient le gêner dans sa chute. Ils durent aussi attacher deux longues cordes au-dessous de la cime, afin que nous pussions faire tomber l'arbre du côté qui nous semblerait le plus convenable. Ensuite la scie fut mise en œuvre au pied du tronc : après

avoir pratiqué une profonde entaille de chaque côté, nous courûmes à nos cordes, que nous commençâmes à tirer de toutes nos forces. Le tronc s'inclina et ne tarda pas à s'abattre avec un bruyant craquement et sans le moindre accident. Une fois par terre, je le fis partager en tronçons de quatre pieds de long, qui furent immédiatement chargés sur le chariot. Le reste du bois fut laissé sur la place pour servir en temps et lieu.

Tout ce travail avait demandé deux jours, et ce ne fut que le troisième qu'il me fut possible de mettre le bois en œuvre. À chacun des tronçons j'adaptai une traverse en forme de fléau, qui se relevait et s'abaissait à volonté, et de manière qu'une des extrémités retombait sur la partie plane du bois. À cette extrémité venait se fixer un marteau de bois, dont la tête arrondie correspondait au centre du billot, légèrement creusé à cette place. À l'autre bout de la traverse j'attachai une espèce d'auge dont le poids fut calculé de telle sorte que le marteau se trouvât plus léger que l'auge lorsqu'elle serait remplie d'eau. Quand l'auge s'emplissait, la traverse en

retombant élevait le marteau ; et quand elle se vidait, elle accélérait la chute du marteau sur le billot. Je terminai mon ouvrage en fixant au centre du billot une vertèbre de baleine, dont l'ouverture formait un mortier naturel.

Ce travail achevé, je me mis en devoir d'amener l'eau du puits derrière la maison, et à une hauteur convenable, au moyen d'un conduit de bambou. Mes conduits furent disposés au-dessous de la chute d'eau à environ un pied de profondeur. Du grand conduit partaient six tuyaux plus petits, destinés à aller porter l'eau à chacune des auges, qui, se remplissant et se vidant alternativement, ne pouvaient manquer d'imprimer aux marteaux un mouvement uniforme. Nous avions obtenu de cette manière le moulin le plus convenable à notre position, attendu qu'il marchait sans roue, et que la confection d'une roue avec ses accessoires se fût trouvée probablement au-dessus de nos forces.

Aussitôt que la machine fut achevée, ma femme plaça quelques mesures de riz dans les mortiers, et passa la journée entière à surveiller la

marche de l'appareil. À la fin du jour, le grain était entièrement débarrassé de son enveloppe et prêt à être employé à la cuisine. La lenteur de la machine nous inquiéta peu lorsque nous fûmes assurés qu'elle marchait assez bien pour l'abandonner à elle-même.

« Quel bonheur ! s'écrièrent les enfants ; nous voilà en état de préparer de l'avoine, de l'orge et de tous les autres grains pour faire de la soupe et de la bouillie ! Notre bonne cuisinière et ses aides seront délivrés à l'avenir de l'éternel travail du pilon. »

Pendant que nous étions encore occupés à la construction de nos pilons, nous remarquâmes que les jeunes autruches faisaient de fréquentes visites à notre nouveau champ, et qu'elles rentraient au logis rassasiées. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand je reconnus qu'effectivement le grain était mûr, alors qu'à peine quatre mois s'étaient écoulés depuis l'ensemencement ! Ainsi nous pouvions compter à l'avenir sur deux récoltes par an.

Cette découverte nous occasionna un travail

inattendu et tout à fait hors de saison ; car c'était précisément l'époque du passage des harengs et des chiens marins. La mère ne se lassait pas de gémir en demandant comment nous viendrions à bout de cette menaçante série de travaux ; car elle n'oubliait pas que c'était également l'instant de faire la récolte du manioc et des pommes de terre. Je la consolai en lui rappelant que le manioc pouvait rester en terre sans inconvénient, tandis que la récolte des patates était bien moins pénible dans cette terre légère que dans les terrains pierreux de notre pays. « Quant au grain, ajoutai-je, nous en ferons la moisson et le battage à la mode italienne. Si nous y perdons quelque chose, nous le rattraperons bien à la récolte suivante. »

Sans perdre de temps, je fis préparer devant la maison une espèce d'esplanade que nous arrosâmes ensuite de fumier liquide ; puis je fis fouler la place par notre bétail, en même temps que nous battions la terre avec des avirons, des pelles et des masses. Lorsque le soleil eut séché le sol, nous l'arrosâmes une seconde fois, et je le fis battre et fouler de nouveau, jusqu'à ce que la terre fût devenue aussi dure et aussi unie que

celle des aires de notre pays.

Alors nous nous rendîmes au champ munis de faucilles, et suivis de Sturm et de Brummer, qui portaient la grande corbeille destinée à recevoir le grain.

Arrivés sur la place, ma femme demanda des liens pour les gerbes, et les enfants des fourches et des râteaux pour rassembler les épis en monceaux. « Point tant de cérémonies, leur dis-je ; aujourd'hui nous travaillons à l'italienne, et l'Italien est trop ennemi de la peine et du travail pour savoir ce que c'est qu'un lien ou un râteau lorsqu'il s'agit de moisson.

– Mais, reprit Fritz, comment s'y prennent-ils pour rassembler les gerbes et pour les rapporter à la maison ?

– De la manière la plus simple du monde, lui répondis-je, car ils ne font pas de gerbes, et ils battent le grain sur place. »

Fritz demeura quelques instants pensif ; il ne savait trop comment s'y prendre pour commencer son rôle de moissonneur. Alors je lui dis de

prendre une poignée d'épis dans la main gauche, en se servant de la faucille avec la droite, de lier chaque poignée avec un lien de paille, et de la jeter ensuite dans la corbeille.

Ma nouvelle méthode plut beaucoup aux jeunes travailleurs, et le champ fut bientôt dépouillé de sa riche moisson, tandis que notre corbeille se remplissait d'une ample provision d'épis.

« Voilà une belle économie ! s'écria ma femme en gémissant. Tous les épis tombés restent sur le sillon avec le chaume, et c'est un spectacle à briser le cœur d'un bon et brave moissonneur suisse.

– Vous vous trompez, lui répondis-je, l'Italien est trop bon ménager pour laisser perdre ces restes précieux. Mais il paraît qu'il aime mieux les boire que les manger.

– Voilà une énigme qui a besoin d'explication, repartit ma femme.

– Et vous allez l'avoir, ma chère femme, lui répondis-je. Comme l'Italie renferme plus de

terres labourables que de pâturages, le fermier manque d'herbe et de foin. Alors il conduit son bétail dans les champs moissonnés, après avoir eu la précaution de laisser l'herbe pousser entre les sillons pendant quelques jours ou quelques semaines. Le bétail ainsi nourri donne un lait excellent, et c'est pourquoi l'on peut dire que l'Italien aime mieux boire le superflu de son grain que de le manger.

– Mais alors où prennent-ils leur litière ? me demanda ma femme.

MOI. – Nulle part ; car il n'est pas dans leurs habitudes de s'en servir, quoique je n'ose décider si cet usage n'entraîne pas de graves inconvénients. Mais occupons-nous maintenant du battage, qui n'est pas moins simple que la moisson. »

De retour à la maison, nous commençâmes les préparatifs de cette importante opération. Ernest et Franz, sous la direction de leur mère, répandirent les gerbes en cercle sur toute la superficie de l'aire, après avoir trié les différentes espèces de grains. Alors commença une opération

toute nouvelle et toute bizarre. Les quatre enfants, grimpés sur leurs montures, reçurent l'ordre de courir tout autour de l'aire, pilant et broyant le grain, au milieu d'un nuage de paille et de poussière. Ma femme et moi, armés de pelles de bois, nous étions chargés de réunir les épis dispersés et de les remettre sur le passage des batteurs en grange. Cette nouvelle méthode donna lieu à quelques incidents que je n'avais pas prévus, car de temps en temps nos montures attrapaient une bouchée de grain battu ; sur quoi ma femme observa malicieusement que si cette manière de nourrir les animaux n'était pas tout à fait économique, elle épargnait du moins les frais de grenier et de conservation.

Mais je lui répondis gravement par le proverbe : *À bœuf qui bat bouche pleine*. « D'ailleurs, ajoutai-je, ce n'est pas à côté d'une pareille moisson qu'il faut se montrer avare, et une poignée de grains par-ci par-là n'est pas une si grande perte. »

Le grain battu, il fallait le nettoyer. Les épis furent donc jetés au vent avec des pelles à vanner,

de sorte que la paille et les écorces vides s'envolaient avec la poussière, tandis que le grain retombait par son propre poids. Je laissai les enfants se relayer dans cette désagréable opération, rendue plus pénible encore par notre inexpérience.

Pendant le vannage, toute notre volaille était accourue à la porte de l'aire, et elle commença à becqueter si furieusement le grain, que pendant plus d'une minute un rire général nous laissa sans force contre la formidable invasion. Les enfants s'étant élancés avec impétuosité pour arrêter le pillage, je modérai leur ardeur en ajoutant : « Laissez ces nouveaux hôtes prendre part à notre superflu ; nous y perdrons quelques poignées de grain, mais nous y gagnerons de bonnes volailles. D'ailleurs cet abandon a quelque chose de patriarcal qui convient tout à fait à notre nouvelle vie. »

Lorsque nous en vînmes à mesurer notre récolte, nous trouvâmes plus de cent mesures de froment et au moins deux cents mesures d'orge, qui furent serrées avec soin dans la chambre aux

provisions.

Le maïs demandait une manipulation particulière. Les épis furent séparés des tiges, épluchés et étendus sur l'aire pour sécher. Nous les battîmes ensuite avec de grands fléaux pour faire sortir le grain. Cette opération produisit plus de quatre-vingts mesures, à notre grand étonnement. D'où je conclus que cette semence était parfaitement appropriée au climat et au terrain.

Maintenant il s'agissait de préparer de nouveau le champ pour la seconde récolte. Il fallait débarrasser le terrain du chaume et des tiges de mais, qui devaient nous fournir d'excellentes bourrées.

Lorsque nous arrivâmes avec nos faucilles, nous fûmes bien étonnés de trouver la place occupée par une troupe nombreuse de cailles du Mexique, qui avaient profité de nos deux jours d'absence pour s'établir dans les sillons. La surprise fut si complète, qu'il ne nous resta entre les mains qu'une seule caille, abattue d'un coup de pierre par l'adroit Fritz. Je me promis bien

pour l’avenir de faire une bonne récolte de cailles après chaque récolte de blé, en disposant des lacets dans les sillons.

La paille fut mise en meule et destinée à renouveler notre provision de fourrages. Les feuilles de maïs nous servirent à remplir nos paillasses ; enfin le chaume brûlé nous donna des cendres que ma femme fit mettre à part pour les lessives.

Lorsque la terre fut préparée, je m’occupai de l’ensemencement ; et cette fois, pour varier la récolte, je semai du seigle, du froment et de l’avoine.

À peine ce travail était-il achevé, que le passage des harengs commença. Comme la maison était abondamment fournie de provisions, nous nous contentâmes d’un tonneau de harengs fumés, et d’un tonneau de harengs salés. Toutefois les viviers furent remplis, afin de nous fournir du poisson frais dans l’occasion.

Immédiatement après commença une chasse bien autrement importante, celle des chiens de mer, à laquelle je me livrais avec un zèle toujours

croissant depuis l'invention de ma pompe à air, qui me donnait toute facilité pour enlever les peaux. Dans cette grave occasion, le caïak fut équipé en guerre pour la première fois ; je préparai en même temps deux harpons garnis de vessies, qui furent placés de chaque côté du bâtiment, dans deux courroies disposées à cet effet.

Ces préparatifs terminés, Fritz endossa sur le rivage son vêtement de pêche. Des pantalons de boyaux de chiens de mer, le justaucorps dont nous avons fait la description, et une cape groënlandaise formaient son armure défensive. Les armes offensives étaient les deux rames et les deux harpons, qu'il agitait fièrement en l'air, comme le trident du dieu des mers, en prononçant le fameux *quos ego !* de Virgile. Bientôt il prit place dans le caïak, et s'éloigna du bord pour la chasse aventureuse. Un formidable cri de triomphe annonça le départ du bâtiment, et nous entendîmes Fritz entonner avec assurance le chant du pêcheur groënlandais. La bonne mère, en dépit de toutes ses inquiétudes, ne pouvait s'empêcher de rire, et de l'aspect grotesque de

notre embarcation, et du bizarre accoutrement de notre chevalier de mer. Quant à moi, j'étais sans inquiétude, sachant que Fritz était excellent nageur, et qu'on pouvait compter sur sa vigueur et son sang-froid dans une occasion difficile. Toutefois, pour rassurer sa mère, je fis mettre la chaloupe en état, afin de courir au secours de notre pêcheur, s'il était menacé de quelque catastrophe.

Après plusieurs évolutions couronnées de succès, notre héros, encouragé par les acclamations des spectateurs, voulut entrer dans le ruisseau du Chacal ; mais son entreprise échoua, et nous le vîmes bientôt entraîné vers la pleine mer avec la rapidité d'une flèche. À cette vue, je jugeai prudent de mettre la chaloupe à l'eau pour suivre les traces du malencontreux voyageur. Mais, malgré tout notre empressement, le caïak avait disparu avant que la chaloupe fût sortie de la baie. Toutefois la rapide embarcation, encore accélérée par le mouvement de nos trois rames, eut bientôt atteint le banc de sable où notre navire avait échoué, et vers lequel le courant avait dû emporter l'aventureux pêcheur.

Dans cet endroit, la mer était hérissée de rochers à fleur d'eau, battus par les vagues, qui laissaient de temps en temps leur tête à découvert en se retirant. Nous eûmes bientôt trouvé un passage qui nous conduisit au milieu d'un labyrinthe de petites îles escarpées qui allaient rejoindre un promontoire éloigné et d'un aspect sauvage.

Ici mon embarras redoubla ; car la vue, bornée de toutes parts, ne permettait pas de reconnaître les traces du caïak ; et comment deviner lequel de ces îlots pouvait dérober Fritz à nos regards ?

L'incertitude durait depuis quelques instants, lorsque je vis s'élever dans l'éloignement une légère fumée suivie d'une faible détonation que nous crûmes reconnaître pour un coup de pistolet.

« C'est Fritz, m'écriai-je avec un soupir de soulagement.

– Où donc ? » demandèrent les enfants en relevant leurs têtes inquiètes. À cet instant, une seconde détonation suivit la première, et je pus les assurer qu'au bout d'un quart d'heure nous aurions rejoint le fugitif. Nous répondîmes à notre tour par un coup de feu dans la direction

que je désignai, et notre signal ne resta pas longtemps sans réponse.

Je fis aussitôt virer de bord vers l'endroit indiqué ; Ernest regardait à sa montre d'argent, et au bout de dix minutes nous étions en vue du caïak ; cinq autres minutes n'étaient pas écoulées, que les deux embarcations se trouvaient bord à bord.

Notre étonnement fut à son comble lorsque nous eûmes aperçu une vache marine que notre intrépide aventurier avait frappée à mort avec ses deux harpons, et dont le cadavre flottait à la surface de l'eau.

Je commençai par faire au héros groënlandais quelques reproches sur sa disparition, qui nous avait jetés dans une grande inquiétude ; mais il s'excusa sur la rapidité du courant qui l'avait entraîné malgré lui.

« Je ne tardai pas à rencontrer plusieurs vaches marines, ajouta-t-il ; mais elles ne me laissèrent pas le temps de les attaquer. Après une longue poursuite, je parvins enfin à enfoncer mon premier harpon dans le dos de la dernière de la

troupe. La douleur de sa blessure ayant ralenti sa course, je réussis bientôt à faire usage de mon second harpon. Alors l'animal chercha un asile au milieu de ces rochers, où je le suivis et où je me hâtai de l'achever avec mes pistolets.

MOI. – Tu as eu affaire à un redoutable adversaire. Quoique la vache marine soit d'un naturel craintif, ses blessures la rendent quelquefois furieuse. Elle se retourne alors contre son ennemi, et met en pièces le canot le plus solide, à l'aide de ses redoutables défenses. Enfin te voilà sain et sauf, grâce à Dieu, ce qui vaut mieux que toutes les vaches marines du monde ; car, en vérité, je ne sais trop ce que nous allons faire de celle-ci : elle a bien quatorze pieds de long, quoiqu'elle ne me paraisse pas encore parvenue à toute sa taille.

FRITZ. – Oh ! cher père, si nous ne pouvons tirer le corps de ce labyrinthe de rochers, permettez-moi au moins de rapporter la tête avec ses deux terribles défenses. Je l'attacherai à la proue de mon caïak, que je baptiserai du nom de *la Vache marine*.

MOI. – Dans tous les cas, nous n'abandonnerons pas les défenses ; c'est la partie la plus précieuse de l'animal ; elles sont très recherchées à cause de leur blancheur, qui peut se comparer à celle de l'ivoire. Quant à la chair, elle ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Ainsi, pendant que je vais découper quelques lanières de cette peau épaisse, qui peuvent nous devenir utiles, empare-toi de la tête, que tu désires. Mais hâtons-nous ; car le ciel s'obscurcit comme s'il se préparait un orage.

ERNEST. – Je croyais que la vache marine est un animal du Nord. Comment s'en rencontre-t-il dans ces parages !

MOI. – Ton observation est juste ; mais il est possible qu'il s'en trouve aussi vers le pôle antarctique, et qu'une tempête les ait entraînées jusqu'ici. Du reste, on a au Cap une espèce de vaches marines plus petites que celle-ci. Elles se nourrissent d'algues, et aussi de moules et d'huîtres, qu'elles détachent des rochers à l'aide de leurs dents. »

Cet entretien n'avait pas interrompu notre

travail, et Fritz fit observer qu'il serait utile d'ajouter à l'équipement du caïak une lance et une hache, aussi bien qu'une petite boussole dans une boîte de verre, afin que le rameur pût s'orienter si une tempête le jetait en pleine mer. L'observation me parut si juste, que je promis de m'en occuper.

Lorsque notre travail fut terminé, j'offris à Fritz de le prendre dans la chaloupe avec son embarcation ; mais il préféra retourner comme il était venu, afin d'aller annoncer notre arrivée à ma bonne femme, que cette longue absence devait inquiéter.

XVII

L’orage. – Les clous de girofle. – Le pont-levis. – Le lèche-sel. – Le pemmikan. – Les pigeons messagers. – L’hyène.

À peine avions-nous fait le quart du chemin, que nous fûmes surpris par un ouragan terrible accompagné de pluie et de vent. Je me trouvai dans le plus grand embarras à cette irruption soudaine, qui avait devancé mes prévisions d’une heure. Les rafales de pluie avaient dérobé Fritz à nos regards, et le tumulte des éléments ne nous permettait pas de le rappeler. J’ordonnai aux enfants de se couvrir de leurs vêtements de mer, et de s’attacher à la chaloupe par des courroies, afin de n’être pas emportés par la lame. Je fus obligé d’avoir recours moi-même à ce moyen, et nous nous recommandâmes à Dieu, abandonnant la pinasse à son destin, dans notre impuissance à

la gouverner.

La violence de l'ouragan redoublait, bien qu'à chaque minute il nous semblât que sa fureur fût à son comble. Les vagues s'élevaient jusqu'aux nuages, et de sinistres éclairs sillonnaient l'obscurité, répandant une lueur sombre sur les montagnes d'eau qui mugissaient autour de nous. Tantôt notre frêle bâtiment se trouvait au sommet de la vague ; tantôt il redescendait au fond des abîmes avec la rapidité de l'éclair. Les flots remplissaient la chaloupe, nous menaçant à chaque instant d'une destruction certaine.

L'ouragan ne tarda pas à se dissiper comme il était venu, et le vent paraissait avoir épuisé sa fureur. Mais les nuages sombres au-dessus de nos têtes, les vagues menaçantes sous nos pieds, continuaient d'entretenir nos craintes.

Au milieu de nos angoisses, j'avais la satisfaction de voir que la chaloupe se conduisait parfaitement. La fureur des vagues n'avait que peu de prise sur elle, et nous trouvions toujours le temps de donner deux ou trois vigoureux coups de pompe pour vider la cale après le passage de

chaque vague. Quelques coups de rames donnés à propos avaient réussi à maintenir le bâtiment dans sa route.

Cette certitude, sans nous rassurer complètement, me laissait du moins assez de courage et de sang-froid pour ordonner les manœuvres nécessaires et soutenir les forces de mon équipage. Ma plus vive inquiétude était sur le sort du caïak, qui devait avoir été surpris comme nous par l'orage. Je me figurais l'intrépide Fritz brisé contre les rochers, ou entraîné dans les plaines d'un océan sans bornes ; et, n'osant désormais prier pour son salut, je ne demandais au Seigneur que la force nécessaire pour supporter cette perte déchirante avec la résignation d'un chrétien et d'un serviteur de ses saints autels.

Enfin nous nous trouvions à la hauteur du cap de la Délivrance. Je commençai à respirer plus librement, et, me penchant sur ma rame avec la force du désespoir, j'entrai brusquement dans le passage bien connu, au moment où la fureur des flots allait nous en éloigner pour toujours. Notre

première pensée fut un sentiment profond de gratitude envers la Providence, qui venait de nous accorder une si miraculeuse protection.

Le premier spectacle qui frappa mes yeux fut un groupe composé de ma femme, de Franz et de Fritz agenouillés sur le rivage pour remercier le Seigneur du retour inespéré de ce dernier, et lui offrir leurs supplications pour nous trois, qu'ils croyaient encore au milieu du péril.

Leur prière fut interrompue par nos cris de joie : et nous nous précipitâmes dans leurs bras avec un torrent de larmes. Je craignais quelques reproches de la part de ma femme ; mais elle était trop vivement émue pour empoisonner la joie du retour par ces plaintes intempestives dont les hommes s'accablent trop souvent après le danger, et qui finissent par devenir la source d'animosités irréconciliables. Les trois nouveaux venus se réunirent alors au groupe des suppliants pour adresser à l'Éternel de ferventes actions de grâces. Ce devoir accompli, toute la famille reprit le chemin de Felsen-Heim pour aller changer de vêtements, et s'entretenir, autour d'un bon repas,

des importantes aventures de cette journée.

FRITZ. – « Je ne peux pas dire que j'aie éprouvé un moment de terreur réelle, tant j'étais persuadé de la solidité de mon bâtiment. À chaque lame qui fondait sur moi je retenais ma respiration, et je me trouvais bientôt au sommet du flot qui avait menacé de m'engloutir. Ma seule inquiétude était la crainte de perdre ma rame ; car alors ma position fût devenue critique. Au reste, la violence du vent m'eut bientôt porté dans le chenal avec la rapidité d'une flèche. Chaque fois que le caïak se trouvait au haut de la lame, j'apercevais la terre, qui disparaissait de nouveau lorsque je redescendais dans un des mille abîmes entrouverts autour de moi. Je débarquai au moment où commençait la dernière rafale de pluie, contre laquelle je cherchai un asile dans le creux d'un rocher. Après avoir laissé passer ce terrible nuage, nous retournâmes au rivage afin d'avoir des nouvelles de la chaloupe, et nos cœurs pleins d'angoisses adressaient au Ciel une fervente prière que la Providence a exaucée.

ERNEST. – Malgré tout, c'était une rude joute ;

et je peux avouer maintenant que je ne suis pas fâché de me trouver sur la terre ferme ; car tant qu'a duré le danger, je me suis bien gardé de laisser échapper une plainte ni une parole.

MOI. – C'est vrai, mon cher enfant. Et, en effet, une attitude calme et paisible rend souvent de grands services dans une position critique, quoiqu'elle devienne inutile lorsque l'occasion exige une prompte résolution ou un effort désespéré. Quelquefois aussi l'enjouement a son mérite, pourvu qu'il ne nous fasse pas perdre de vue la grandeur du danger et les mesures qu'il exige.

MA FEMME. – Pour moi, mon anxiété était si vive, que le sang-froid m'eût été aussi impossible que l'enjouement, la seule pensée du Père tout-puissant qui est dans le ciel m'a permis de conserver quelques forces.

MOI. – Et tu avais pris le parti le plus sage, ma chère femme. Mais maintenant que le danger est passé, je ne donnerais pas cette périlleuse expérience pour beaucoup ; car à cette heure nous sommes si bien convaincus de la solidité de notre

pinasse, que je n'hésiterais pas à la mettre en mer pour courir au secours d'un navire en péril. Et cette pensée consolante me donne du courage pour l'avenir, en me faisant entrevoir la possibilité de quitter un jour cette plage déserte.

FRITZ. – Mon caïak n'est pas sorti moins triomphant de cette terrible épreuve, et je ne serais pas le dernier à suivre la chaloupe avec lui. Peut-être aussi pourrions-nous porter secours aux navires de plus loin, en élevant sur le rocher de l'île aux Requins une batterie de sauvetage avec un grand pavillon. Dans les temps orageux nous pourrions avertir les bâtiments par un coup de canon, et dans les jours sereins le pavillon suffirait pour leur annoncer notre présence et l'existence d'un bon ancrage dans la baie de la Délivrance.

TOUS. – C'est une idée excellente.

MOI. – Sans doute, mes enfants. Si j'avais le précieux chapeau du petit Fortunatus, je n'hésiterais pas à prendre deux canons entre mes bras et à m'envoler au sommet du rocher, comme le Roc fabuleux avec un éléphant ou un

rhinocéros dans ses formidables serres. Je vous fais compliment des sages projets de votre imagination.

MA FEMME. – Ces plans mêmes prouvent toute leur confiance dans ton habileté, mon cher ami, et tu devrais les accueillir avec reconnaissance.

MOI. – Sans contredit. Et, pour cette fois, je m'engage à ne pas m'opposer à l'exécution, à condition que l'un de nous se chargera de monter sur la cime du rocher. »

Après notre repas, la chaloupe fut tirée sur le rivage, débarrassée de sa cargaison et traînée jusqu'à Felsen-Heim par nos animaux. Arrivée là, je la fis placer dans la chambre aux provisions avec le caïak, que Fritz et Ernest avaient chargé sur leurs épaules. La tête de la vache marine fut mise dans notre atelier, où, grâce à mes soins, elle se trouva bientôt en état de figurer dignement à la place que Fritz lui avait destinée.

L'orage avait tellement grossi les ruisseaux, qu'il s'en était suivi plusieurs inondations, particulièrement dans le voisinage de Falken-Horst. Le ruisseau du Chacal lui même avait

éprouvé une telle crue, malgré la profondeur de son lit, que notre pont avait failli être emporté. Près de Falken-Horst, la fontaine et le canal avaient essuyé des dommages sérieux qui demandaient une prompte réparation.

En arrivant à la chute d'eau, nous trouvâmes la terre jonchée d'une espèce de baies d'un brun foncé, couronnées d'un petit bouquet de feuilles et de la grosseur d'une noisette ordinaire. Leur aspect était si engageant, que les enfants n'hésitèrent pas à en avaler quelques-unes ; mais le goût en était si acre, qu'ils les recrachèrent aussitôt avec répugnance, juste châtiment de leur gourmandise.

Je ne m'en serais pas occupé davantage, si leur odeur ne me les eût aussitôt fait reconnaître pour le véritable fruit du giroflier. C'était une découverte trop importante pour ne pas attirer toute notre attention. Un sac fut rempli de cette précieuse production, et rapporté à Felsen-Heim, où il ne manqua pas d'être accueilli avec reconnaissance par notre cuisinière.

Comme j'avais observé combien les dernières

pluies avaient été favorables à nos semailles, je résolus de diriger l'eau de mes meules, au milieu de notre petit champ, et de la laisser couler librement pendant la saison des chaleurs. Au retour de la saison des pluies, je lui donnai un écoulement vers le ruisseau du Chacal.

Vers le même temps, la pêche du saumon et de l'esturgeon vint renouveler notre provision de poisson salé, fumé et mariné. Je fis également l'essai de conserver une paire des plus beaux saumons pour nous en régaler quelque jour. Je choisis donc les deux plus gros, auxquels nous passâmes une longue corde à travers les ouïes ; et la corde fut fixée à un poteau, à la place la plus profonde et la plus tranquille de la baie du Salut. J'avais lu que ce procédé est très usité en Hongrie, où l'on en éprouve les plus heureux résultats.

Vers cette époque, et au milieu d'une belle nuit d'été, mon sommeil fut interrompu tout à coup par un hurlement furieux de nos gardiens, suivi de sourds trépignements qui me rappelèrent la terrible invasion des chacals. Déjà, comme il

arrive dans les alarmes nocturnes, mon imagination peuplait la cour de fantômes terribles, parmi lesquels les buffles, les ours et les boas ne jouaient pas le rôle le moins formidable. Toutefois je résolus de ne pas demeurer plus longtemps dans l'incertitude, et, sautant du lit à demi nu, je saisis la première arme qui se trouva sous ma main, et je m'élançai vers la porte de ma maison, dont la partie supérieure était restée ouverte, selon notre coutume durant les nuits d'été.

À peine avais-je passé la moitié de mon corps par l'ouverture, que je reconnus la tête de Fritz à la fenêtre voisine. « Au nom du Ciel, qu'est-ce que cela ? » me demanda-t-il à voix basse. Je lui répondis que j'avais cru d'abord à quelque nouveau danger, mais que je commençais à m'apercevoir que c'était un nouveau tour des cochons. « Toutefois, ajoutai-je, il est à craindre que la plaisanterie ne finisse mal pour eux ; car je crois qu'ils ont déjà les chiens à leurs trousses. Hâtons-nous de sortir, afin d'arrêter le carnage. »

À ces mots, Fritz sauta par la fenêtre, à moitié

vêtu, et nous volâmes sur la scène du combat. Nous reconnûmes alors le reste de la troupe de cochons sauvages qui venait de pénétrer chez nous par le pont du ruisseau du Chacal, et qui se préparait à faire irruption dans le jardin de ma femme. Mais les chiens faisaient bonne garde, et deux d'entre eux avaient saisi le mâle par les oreilles, tandis que le reste de la troupe fuyait devant les deux autres.

Le plus pressant était d'aller au secours du captif, tandis que Fritz rappelait les chiens à grands cris. Nous eûmes beaucoup de peine à venir à bout de notre entreprise. Toutefois je parvins à faire lâcher prise à nos gardiens ; et le prisonnier s'échappa avec un sourd grognement, sans songer à dire merci.

M'étant transporté sur le bord du ruisseau, je trouvai le pont levé, comme à l'ordinaire ; les malencontreux animaux, avec une légèreté dont jusque-là je ne les soupçonnais pas capables, avaient passé sur les trois poutres qui lui servaient de supports. Cet incident me fit prendre la résolution de changer le pont mouvant en un

pont-levis, qu'on lèverait tous les soirs, et qui nous mettrait à l'abri de pareilles invasions pour l'avenir.

Dès le lendemain matin, nous nous mîmes à l'œuvre, et la charpente du pont fut bientôt achevée. À défaut de chaînes, j'employai de fortes cordes, au moyen desquelles notre pont se levait et s'abaissait avec assez de facilité pour que les enfants pussent le mettre en mouvement.

Ainsi construit, notre ouvrage était plus que suffisant pour nous garantir des bêtes féroces. En cas d'attaque de la part de nos semblables, nous pouvions remplacer le câble par une chaîne, et rendre notre demeure inattaquable. Ainsi donc, malgré la grossièreté de l'exécution, notre rempart avait pour nous tous les avantages de la meilleure fortification ; mais il faut convenir en même temps qu'il eût suffi d'un coup de canon pour tout jeter à bas, et que d'ailleurs le ruisseau n'était ni assez large ni assez profond pour arrêter un ennemi déterminé.

Pendant cet important travail, les enfants ayant eu l'occasion de monter sur les deux poteaux qui

soutenaient la porte du pont-levis, me dirent qu'ils avaient aperçu plusieurs fois dans l'éloignement le troupeau de gazelles et d'antilopes dont nous avions si heureusement enrichi notre domaine. On les voyait approcher de Falken-Horst, tantôt seuls, tantôt par petites troupes ; mais au moindre bruit les timides animaux disparaissaient, comme par enchantement, dans les profondeurs de la forêt.

« Quel dommage, s'écria un jour Fritz, que ces charmants animaux se montrent si sauvages ! Ce serait un grand plaisir de les voir arriver au ruisseau chaque matin pour se désaltérer, pendant que nous nous livrons aux travaux ordinaires !

ERNEST. – En établissant une *place d'appât*, comme celle de la Nouvelle-Géorgie, nous verrions bientôt les gazelles accourir d'elles-mêmes.

MOI. – Tu aurais raison, mon cher Ernest, si ces places étaient l'ouvrage de l'homme ; mais le plus souvent elles sont l'œuvre de la nature. Nous avons quelque chose d'analogue dans les montagnes de notre patrie : ce sont des lèche-sel,

c’est-à-dire des places où la pierre est imprégnée de sel ou de salpêtre, dont les chamois se montrent extrêmement friands, de sorte que le chasseur est presque sûr d’y rencontrer sa proie et de s’en emparer.

FRANZ. – L’idée de citer la Nouvelle-Géorgie à ce propos me paraît joliment empreinte de pédanterie.

MOI. – Dans le monde des pensées nous ne reconnaissons pas les distances ; tout ce qui se ressemble est voisin. Les plus précieuses découvertes ne sont la plupart du temps qu’une heureuse combinaison d’images et de pensées demeurées jusqu’alors cachées dans le cerveau de l’inventeur.

FRITZ. – J’en conviens, mon père ; mais je voudrais bien savoir que penser de cette place d’appât dont Ernest voulait parler.

MOI. – Il en existe une, entre autres, dans la Nouvelle-Géorgie, contrée située au pied de la chaîne des Alléghanis. Du reste, elle n’a pas plus de trois à quatre arpents. On y trouve une sorte de marne ou d’argile très fine, dont les animaux

apprivoisés ne se montrent pas moins friands que les bêtes sauvages ; et le sol est sillonné de profondes excavations dues à la gourmandise des visiteurs. Les buffles sauvages sont les animaux qu'on y rencontre le plus fréquemment.

JACK. – Mais n'a-t-on pas essayé de faire des places d'appât artificielles ?

MOI. – Sans doute ; mais de pareils essais sont bien petits à côté de ceux de la nature. Au reste, il faut observer encore que la marne de Géorgie est plutôt sucrée que salée, de sorte qu'on ne peut la comparer aux lèche-sel de nos parcs royaux.

FRITZ. – Qu'est-ce qu'un lèche-sel, cher père ?

MOI. – C'est une grande caisse d'environ quatre pieds de haut que l'on dispose sur le sol dans quelque lieu écarté de la forêt ou du parc où l'on veut chasser. La caisse est ensuite remplie d'argile salée bien battue, que l'on recouvre même quelquefois de verdure pour mieux tromper le gibier. Les animaux s'approchent, et, tandis qu'ils lèchent la terre sans défiance, le chasseur, embusqué dans un taillis voisin, peut tirer à coup sûr.

TOUS. – Pour le coup, cher père, il nous faut établir un lèche-sel, et nous aurons bientôt un parc rempli de gibier de toute espèce. Les muscs, les gazelles et les buffles ne nous manqueront pas.

MOI. – Peste, comme vous y allez ! On dirait que nous sommes dans la Nouvelle-Géorgie, et ce n'était pas la peine de tant railler le pauvre Ernest lorsqu'il a mis l'affaire sur le tapis. Si j'écoutais tous ces beaux projets, je ne saurais bientôt plus où prendre du temps et des forces pour exécuter tout ce qui vous passe par la tête.

TOUS. – Nous vous aiderons, cher père, nous travaillerons autant qu'il vous plaira ; mettez-nous seulement à l'épreuve.

MOI. – Si vous tenez tant à ce projet, nous verrons à nous en occuper plus tard. Mais maintenant j'ai besoin de terre à porcelaine et de grands bambous pour exécuter un plan plus important. Tenez-vous prêts à m'accompagner jusqu'à l'Écluse.

TOUS. – Merci, mille fois merci, cher père ! Voici donc les excursions, la chasse et les

découvertes qui vont recommencer ; cela vaut mieux que tous les ponts-levis du monde.

FRITZ. – Je vais préparer un pemmikan pour la route. Il nous reste assez de chair d'ours pour cela, et elle ne vaut pas grand-chose autrement. »

Cet entretien me fit voir qu'il y avait un plan de campagne organisé de longue main, et contre lequel il ne me restait aucune objection sérieuse, car la saison était éminemment favorable, et tout ce qui tendait à semer quelque variété dans la vie uniforme de Felsen-Heim me paraissait devoir être accueilli avec empressement.

Fritz courut vers sa mère, qui était occupée au jardin, et lui demanda humblement un morceau de chair d'ours pour préparer un pemmikan.

MA FEMME. – « Veux-tu commencer par me dire ce que c'est qu'un pemmikan, et ce que tu en veux faire ?

FRITZ. – Le pemmikan est une provision de bouche que les marchands de peaux du Canada ont coutume d'emporter dans leurs longs voyages de commerce parmi les tribus indiennes. Elle

consiste en chair d'ours ou de chevreuil coupée en petits morceaux et pilée ; il n'y a pas d'aliment moins embarrassant et plus nutritif.

MA FEMME. – Et pourquoi y songer aujourd'hui plutôt qu'un autre jour ?

FRITZ. – Nous venons de décider une expédition importante, et nous ne voulons point laisser nos meilleures provisions se gâter au logis.

MA FEMME. – Voilà ce qui s'appelle de la friandise ; et l'on ne m'a pas consultée pour ce beau projet, afin de se passer de mon consentement. Mais n'en parlons plus. Quant à ton pemmikan, je le crois convenable dans les longs voyages à travers un pays inculte et inhospitalier ; mais la précaution me paraît risible pour une excursion de deux jours dans une riche contrée comme celle que nous habitons.

FRITZ. – Vous pouvez avoir raison sous un certain rapport, chère mère ; mais songez quel orgueil et quelle satisfaction pour nous de vivre deux jours comme ces hardis voyageurs. On se sent alors un tout autre homme que lorsqu'on part avec un lièvre rôti dans sa poche, pour aller à la

chasse d’un lièvre vivant.

MA FEMME. – À merveille ! Ne faudrait-il pas bientôt que la viande soit crue, pour satisfaire pleinement l’imagination de nos chasseurs ? »

L’entretien fut interrompu par notre arrivée, et, comme l’héroïque projet de Fritz avait reçu l’assentiment général, ma femme finit par accorder le morceau d’ours tant désiré.

La préparation du pemmikan fut entreprise avec ardeur ; car Fritz avait appelé tous ses frères à son aide. La viande fut hachée, pilée, desséchée avec autant de diligence que s’il se fût agi de nourrir une troupe de vingt chasseurs pendant six mois.

Les enfants firent une provision de sacs, de corbeilles, de filets : enfin j’assistai à tous les préparatifs d’une véritable expédition de guerre, dont le but demeura un mystère pour moi. On choisit pour le voyage notre vieux traîneau, élevé au rang de voiture depuis l’addition des deux vieilles roues de canon, et il reçut bientôt les munitions de bouche et de guerre, la tente de voyage et le caïak de Fritz, sans compter les

menues provisions.

Enfin le jour tant désiré était venu. Tout le monde se trouva debout avant l'aurore, et j'aperçus Jack se diriger mystérieusement vers le chariot avec une corbeille où il avait enfermé deux paires de nos pigeons d'Europe.

Ah ! ah ! me dis-je en moi-même, il paraît que nos chasseurs ont songé à s'assurer d'un supplément, dans le cas où le pemmikan ferait défaut. Je souhaite seulement que la chair de nos vieux pigeons ne les fasse pas repentir de leur prévoyance.

Contre mon attente, la bonne mère manifesta le désir de rester au logis, ne se sentant pas en état de supporter les fatigues du voyage ; et, après une longue et mystérieuse consultation avec ses frères, Ernest se déclara prêt à lui tenir compagnie. Cette circonstance me décida à renoncer moi-même à l'expédition projetée, comptant mettre ce temps à profit pour m'occuper de la construction d'un moulin à sucre.

Nous laissâmes donc partir nos trois

maraudeurs avec force injonctions et recommandations, qui ne furent pas trop mal reçues. Bientôt le pont-levis résonna sous les pas de leurs montures, et la petite caravane, l'autruche en tête, ne tarda pas à disparaître à nos regards, tandis que les rochers répétaient les joyeux aboiements de nos braves auxiliaires, Falb et Braun.

Je m'occupai sans plus tarder de mon moulin à sucre, qui devait consister en trois cylindres verticaux et représenter une espèce de pressoir, que je devais mettre en mouvement au moyen de nos chiens ou d'un des jeunes buffles. Sans entrer dans la description détaillée de mon ouvrage, il suffira de dire qu'il m'occupa plusieurs jours, malgré la coopération d'Ernest, et l'aide non moins active de la bonne mère.

Nous allons maintenant accompagner nos jeunes chasseurs dans leur expédition, dont je vais donner le récit avec la fidélité d'un écrivain consciencieux.

La caravane s'éloigna rapidement du pont-levis, et ne tarda pas à arriver dans les environs

de Waldeck où les chasseurs comptaient passer le reste de ce jour et la nuit suivante.

En approchant de la métairie, ils entendirent avec effroi un grand éclat de rire, qui paraissait venir d'une voix humaine. À ce bruit les montures donnèrent les marques d'un trouble extraordinaire, et les chiens se rapprochèrent de leurs maîtres avec un sourd grognement. Quant à l'autruche, elle prit la fuite emportant son cavalier vers le lac de Waldeck.

Cependant le terrible ricanement se renouvelait de minute en minute, et les buffles devenaient si intraitables, que leurs cavaliers jugèrent plus prudent de quitter la selle afin de rester maîtres de leurs actions.

« Ceci est sérieux, dit Fritz à voix basse. Les animaux se conduisent comme s'ils se trouvaient dans le voisinage d'un lion ou d'un tigre. J'ai à peine la force de les maintenir par les naseaux : il faut pourtant qu'ils se tiennent en repos jusqu'à ce que Franz ait eu le temps d'aller faire une reconnaissance avec les chiens. Quant à toi, Franz, hâte-toi de revenir si tu aperçois quelque

chose de suspect ; dans ce cas nous nous remettrons en selle pour opérer une prompte retraite. Il est fâcheux que Jack se soit laissé emporter par sa monture : Dieu sait ce qu'il est devenu. »

Franz arma bravement ses pistolets ainsi que sa carabine, et, suivi des deux chiens, il se glissa en silence dans le taillis, du côté où le redoutable rire s'était fait entendre.

À peine avait-il fait quatre-vingts pas dans le bois, qu'il aperçut à environ deux toises en face de lui une hyène énorme qui venait de terrasser un mouton, et qui s'apprêtait à le mettre en pièces.

L'animal continua tranquillement son repas, quoique ses yeux flamboyants eussent découvert le chasseur dans sa retraite ; mais il le salua d'un nouvel éclat de rire, qui résonna comme un hurlement de mort dans les oreilles du pauvre enfant.

Se retranchant derrière le tronc d'un arbre, il arma sa carabine et la dirigea vers la tête de l'animal. Mais au même instant les chiens,

passant de la terreur à une espèce de rage, s'élancèrent sur l'hyène avec un hurlement terrible. En même temps Franz lâcha son coup si heureusement, que la balle alla fracasser une des pattes de devant de l'animal, et lui faire une large blessure dans la poitrine.

Cependant Fritz accourait de toutes ses jambes pour soutenir son frère ; mais, par bonheur, son secours était devenu inutile : car les deux chiens, profitant de leur avantage, s'étaient précipités sur l'ennemi avec tant d'impétuosité, que celui-ci avait assez à faire de se défendre. Fritz aurait bien voulu tirer ; mais les combattants étaient si acharnés, qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à attendre le moment favorable. Toutefois les chiens combattaient vaillamment, et leur adversaire, épuisé par la perte de son sang, finit par succomber.

Fritz et Franz, s'étant élancés sur le champ de bataille, trouvèrent l'hyène réellement morte, et les chiens, acharnés sur son cadavre, ne lâchèrent prise qu'après la plus violente résistance. Les enfants, poussant un long cri de triomphe,

appelèrent à eux les valeureux animaux pour les caresser ; leurs blessures furent pansées avec de l'eau fraîche et de la graisse d'ours apportée pour la cuisine. Jack ne tarda pas à rejoindre ses frères, après s'être tiré à grand-peine du marécage ; il ne put retenir un cri d'étonnement et d'effroi à la vue du terrible ennemi dont les chiens venaient de triompher. L'hyène était de la grosseur d'un sanglier, et si vigoureuse, que nos deux braves défenseurs n'en seraient certainement pas venus à bout sans sa blessure. Franz réclama l'animal avec vivacité comme sa propriété, et l'on ne put s'empêcher de reconnaître la justesse de ses prétentions.

Les enfants ne tardèrent pas à arriver à Waldeck, dont une petite distance les séparait. Après avoir déchargé le chariot et placé en lieu sûr tout ce qu'il renfermait, ils se mirent en devoir de dépouiller et d'écorcher le terrible animal. Cet important travail, interrompu de temps en temps pour tirer quelques oiseaux, les occupa le reste du jour. Vers le soir, la petite troupe alla chercher le repos sur nos deux belles peaux d'ours, que les voyageurs n'avaient pas

oublié de s’approprier pour cet usage.

Vers le même temps, nous étions assis tous les trois après notre travail du jour, nous entretenant des voyageurs, Ernest avec quelques regrets, et ma femme avec une légère teinte d’inquiétude. Quant à moi, j’étais sans crainte, plein de confiance dans la hardiesse et le sang-froid du chef de l’expédition.

Ernest finit par nous dire : « Demain, mes chers parents, j’espère être le premier à vous donner de bonnes nouvelles des voyageurs.

MOI. – Oh ! oh ! aurais-tu l’intention d’aller leur faire visite, par hasard ? Ce projet ne m’arrangerait nullement, attendu que j’ai encore besoin de toi pour demain.

ERNEST. – Je ne bougerai pas d’ici, et cependant j’espère demain au plus tard recevoir des nouvelles de nos voyageurs. Qui sait si je ne verrai pas en rêve ce qu’ils ont fait aujourd’hui, et le lieu où ils se trouvent à cette heure ?

MA FEMME. – S’il m’était permis de compter sur les songes, je devrais avoir la préférence et

comme femme et comme mère, car mon cœur est auprès des absents.

MOI. – Voyez donc quel peut être ce traînard qui regagne le pigeonnier. L'obscurité m'empêche de distinguer si c'est un hôte de la maison, ou bien un étranger.

ERNEST. – Je vais aller lever le pont, et demain nous verrons ce qu'il y aura de nouveau. Ne serait-il pas charmant de recevoir ici un messager de Sydney-Cove dans la Nouvelle-Hollande ! Ne nous parliez-vous pas dernièrement de la proximité de cette contrée ?

MOI. – Voilà une excellente plaisanterie, monsieur le docteur, et toutefois l'invraisemblable n'est pas toujours éloigné du vrai. Maintenant, allons prendre du repos, et demain tu nous conteras des nouvelles de Sydney-Cove, si tu reçois ton courrier cette nuit.

XVIII

Retour du pigeon messager. – La chasse aux cygnes. – Le héron et le tapir. – La grue. – Le moenura superba. – *Grande déroute des singes. – Ravage des éléphants à Zuckertop. – Arrivée à l'Écluse.*

Ernest était debout avant la pointe du jour. En me levant, je l'entendis rôder autour du pigeonnier. Lorsque nous l'eûmes appelé pour déjeuner, il s'avança gravement, tenant un grand papier plié et scellé en forme d'ordonnance, et prononça ces mots, suivis d'une profonde révérence : « Le maître de poste de Felsen-Heim salue humblement Vos Seigneuries, et les supplie de l'excuser s'il ne leur a pas remis plus tôt les dépêches de Waldeck et de Sydney-Cove, la poste étant arrivée très avant dans la nuit. »

Ma femme et moi nous ne pûmes retenir un

éclat de rire à cette harangue solennelle, et, pour me prêter à la plaisanterie, je répondis aussi gravement :

« Eh bien, monsieur le secrétaire, qu'y a-t-il de nouveau dans la capitale ? Faites-nous part des nouvelles que nous attendons de nos sujets ou de nos alliés. »

Aussitôt Ernest, ayant déplié sa lettre, en commença la lecture en ces termes :

« *Le gouverneur général de New-South-Wales, au gouverneur de Felsen-Heim, Falken-Horst, Waldeck et Zuckertop*, SALUT ET CONSIDÉRATION.

« Très aimé et féal sujet, nous apprenons avec déplaisir qu'une troupe de trente aventuriers vient de sortir de votre colonie pour vivre de chasse, au grand détriment du gros et du menu gibier de cette province. Nous savons en même temps qu'une troupe d'hyènes, qui s'est introduite dans votre gouvernement, a déjà causé de grands ravages dans le bétail des colons. En conséquence, nous prions Votre Seigneurie,

d’une part, de rappeler ses chasseurs dans la colonie, et, d’autre part, d’avoir à mettre un terme aux ravages des animaux féroces. Dieu vous garde.

« Donné à Sydney-Cove, dans le port de Jackson, le douze du mois du courant, l’an trente-quatre de la colonie.

« *Le gouverneur*, PHILIP PHILIPSON. »

En terminant cette lecture, Ernest laissa échapper un soupir de triomphe, et, dans son brusque mouvement de satisfaction, un second paquet tomba de sa poche. Je me dérangeai pour le ramasser ; mais il se hâta de me prévenir en s’écriant : « Ce sont quelques lettres particulières de Waldeck. Toutefois je les lirai avec plaisir à Vos Seigneuries. Nous y trouverons peut-être des détails plus exacts que dans les dépêches du bon sir Philipson, qui s’est évidemment laissé tromper par des rapports exagérés.

MOI. – En vérité, monsieur le docteur, voilà une étrange plaisanterie ! Fritz t’aurait-il laissé

une lettre pour moi en partant, et auriez-vous réellement découvert les traces de bêtes féroces ?

ERNEST. – La vérité, mon cher père, c'est que la lettre a été apportée hier au soir par un de nos pigeons, et, sans l'obscurité, j'aurais pu vous dire dès lors comment nos voyageurs se trouvent de la vie sauvage, et toutes leurs aventures depuis hier matin.

MOI. – Je comprends maintenant. Mais l'hyène m'inquiète toujours ; à moins que ce ne soit une imagination de ton cerveau poétique.

ERNEST. – Vous allez le savoir, car je lis la lettre mot pour mot : – « Chers parents et cher frère, une hyène énorme a mis en pièces deux agneaux et un bélier ; mais elle a succombé sous les coups de nos chiens et du vaillant Franz. Nous avons passé presque tout le jour à l'écorcher : la peau en est superbe. Notre pemmikan ne vaut pas grand-chose. Nous vous embrassons tendrement.

« Votre affectionné, FRITZ. »

MOI. – Voilà une vraie lettre de chasseur. Dieu

soit loué de l'heureuse issue du combat contre le terrible animal ! Mais par quel moyen a-t-il pu s'introduire dans notre domaine ? Il faut que le passage de l'Écluse ait été forcé depuis peu, sans quoi il n'aurait pas attendu jusqu'à présent pour faire connaissance avec notre bétail.

MA FEMME. – Pourvu que les enfants soient prudents. Ne serait-il pas plus sage de les rappeler que d'attendre leur retour ?

MOI. – Je crois que le dernier parti est le plus convenable ; car, en agissant d'une manière précipitée, nous courrions risque de les déranger mal à propos. »

Le soir même, ainsi que je l'avais prévu, et une heure plus tôt que la veille, nous aperçûmes un second messager qui alla s'abattre sur le pigeonnier. Ernest se hâta d'y monter, et il nous rapporta le message suivant, dont le laconisme ne me plut pas infiniment.

« La nuit tranquille – La matinée sereine. – Excursion en caïak sur le lac de Waldeck. –

Chasse aux cygnes noirs. – Prise d'un héron royal. – La grue et le *moenura superba*. – Un animal inconnu. – Nous partons pour Prospect-Hill. – Bonne santé.

« Vos affectionnés, FRITZ, JACK ET FRANZ. »

Ce billet nous tranquillisa, bien que la plupart de ses articles demeurassent des énigmes pour nous ; mais je comptais sur des éclaircissements de vive voix.

Les enfants avaient conçu le projet de lever une carte du lac de Waldeck où seraient marqués les endroits navigables, c'est-à-dire les parties de la rive où l'on pourrait s'embarquer sans courir le risque de demeurer engagé dans le marécage. Pour venir à bout de cette entreprise, Fritz longeait le rivage dans le caïak, tandis que ses frères suivaient la même ligne dans les roseaux, s'approchant du bord toutes les fois que Fritz leur faisait signe avec un long bambou, afin de remarquer la place avec un faisceau de branchages.

Dans son expédition, Fritz, voulant essayer de prendre quelques cygnes vivants, s'arma d'un long bambou muni d'un anneau de laiton à son extrémité. L'entreprise eut un plein succès ; car, les animaux l'ayant laissé approcher sans défiance, il eut le bonheur de s'emparer de trois jeunes cygnes de la troupe sans leur arracher une plume. Il ramena sa prise au rivage pour la confier à ses deux frères, qui mirent les captifs hors d'état de s'échapper, en leur attachant les ailes. Quant aux vieux de la troupe, il eût été impossible de les attaquer sans s'exposer à une formidable résistance. Les jeunes prisonniers furent ramenés sans peine à Felsen-Heim, et je leur assignai pour demeure la baie de la Délivrance, après avoir pris la précaution de leur faire couper le bout des ailes.

À peine les captifs étaient-ils en sûreté, que Fritz vit s'élever au-dessus des roseaux un long cou surmonté d'une tête couronnée de plumes brillantes, qu'il ne tarda pas à reconnaître pour appartenir à un héron royal. À l'instant même il lui jeta son lacet, dirigeant en même temps le caïak vers le marécage, pour y trouver un point

d’appui contre les efforts désespérés de l’animal. Toutefois la pression du lacet, qui menaçait de lui serrer le cou outre mesure, rendit bientôt l’oiseau si docile, qu’il ne fut pas difficile de s’en emparer et de le mettre hors d’état de nuire. Après cet exploit, Fritz continua de ramer vers une place où il pût commodément opérer son débarquement.

Tandis que la petite troupe était rassemblée autour de son butin, le considérant avec un œil de satisfaction, ils virent tout à coup sortir du marécage un animal de grande taille, qu’une prompte fuite déroba bientôt à leurs regards. D’après leur description, c’était un animal de la grosseur d’un jeune poulain, de couleur brune, et qu’ils auraient pris volontiers pour un rhinocéros s’il avait eu la corne sur le nez. Selon toute apparence, c’était le tapir d’Amérique, animal inoffensif, qui aime le voisinage des grandes rivières.

Jack et Franz, n’ayant pu le suivre dans le taillis où il s’était réfugié, retournèrent à Waldeck avec les prisonniers, tandis que Fritz continua quelques instants une poursuite inutile.

Au moment où les deux enfants approchaient de Waldeck, ils aperçurent une troupe de grues qui vinrent s'abattre au milieu de la rivière. S'armant aussitôt d'arcs, dont Jack s'était muni pour cette expédition, ils se dirigèrent vers les grues, occupées à se régaler de notre grain.

Leurs flèches étaient taillées sur le modèle de celles dont les Groënlandais se servent pour la chasse des oiseaux de mer ; seulement, au lieu de pointes, elles étaient garnies de cordelettes enduites de colle à poisson. Lorsque ces flèches atteignaient un oiseau dans son vol, elles demeuraient attachées au plumage, de manière à le priver de l'usage de ses ailes, et l'animal tombait alors vivant entre les mains du chasseur.

À l'aide de cette arme de leur invention, les jeunes archers eurent le bonheur de s'emparer des trois ou quatre plus beaux oiseaux de la troupe. Fritz, au retour de sa chasse merveilleuse, ne put s'empêcher de regarder avec envie la bonne fortune de ses frères. Saisi d'une noble émulation, il sauta sur son fusil, et, l'aigle au poing, il se glissa dans le bois, accompagné des

chiens.

Au bout d’un quart d’heure, les chiens firent lever une troupe d’oiseaux de l’espèce des faisans, dont une partie prit son vol vers la plaine, tandis que le reste chercha une retraite dans les branches des arbres voisins. L’aigle fut lancé sur les fuyards, qui cherchèrent dans l’herbe ou dans le taillis un asile contre ses redoutables serres. Un des traînards devint la proie du roi des airs, et un second tomba vivant entre les mains de Fritz. Ce dernier, le plus beau de la troupe, se distinguait des autres par une queue de deux pieds de long, composée de plumes variées. Le reste du plumage, moitié rouge et moitié noir, tenait le milieu entre le faisan et l’oiseau de paradis, et le prisonnier fut reconnu pour le *moenura superba* de la Nouvelle-Hollande.

Les chasseurs firent un repas frugal composé de pécari fumé, de cassave et de quelques fruits. Ils avaient aussi une bonne provision de pommes de terre cuites sous la cendre. Quant au pemmikan si laborieusement préparé, il fut reconnu dès les premières bouchées tout à fait

indigne de sa réputation, et abandonné aux chiens, qui s'en régalèrent.

Vers le soir, la petite troupe fit une provision de riz pour la journée du lendemain, et un second sac fut rempli de coton qui était demeuré aux arbres. Ils voulaient le porter à Prospect-Hill, où leur intention était de faire une visite pour remettre tout en ordre dans l'habitation.

Fritz n'oublia pas d'emporter quelques noix de coco et une petite provision de vin de palmier, afin de donner une leçon aux singes de Prospect-Hill. Pour obtenir l'un et l'autre, la petite troupe se mit en devoir d'abattre deux palmiers à la manière des Caraïbes.

Au récit de cette conduite barbare, je me récriai sur la folie de sacrifier les fruits de l'avenir à un avantage d'une minute ; mais les enfants m'assurèrent qu'ils avaient eu soin d'enfouir au moins huit à dix noix de coco comme compensation pour l'avenir, et je dus me contenter de cette excuse, en ayant soin de recommander que dorénavant on ne s'avisât pas de commettre une pareille déprédation sans mon

commandement exprès.

Maintenant je laisse faire à Fritz le récit de la journée suivante, passée à Prospect-Hill, où la petite troupe s'était rendue avant midi.

FRITZ. – « À peine arrivés au milieu de la forêt de pins, nous fûmes accueillis par une troupe de singes qui nous accablaient d'une grêle de pommes de sapin plus fatigante que dangereuse.

« Comme l'attaque se prolongeait, nous jugeâmes à propos d'y mettre un terme au moyen de quelques coups de fusil chargés à petit plomb ou à chevrotines. Intimidé par la chute de deux ou trois des plus obstinés tirailleurs, le reste de la troupe quitta les sapins pour se réfugier au sommet des palmiers, qui semblait leur promettre un asile plus sûr.

« La lisière de la forêt, que nous venions enfin d'atteindre, se terminait par un champ de millet sauvage dont les tiges, de huit à dix pieds de haut, portaient un épi de grains rougeâtres ou d'un brun foncé. Je ne vis pas sans étonnement que certaines places étaient dévastées comme si la grêle y eût passé. Je ne tardai pas à m'apercevoir

que nous nous trouvions à droite de notre véritable route ; il fallut donc appuyer à gauche jusqu'à ce que les hauteurs de Prospect-Hill commençassent à se dessiner à nos regards satisfaits. En arrivant à ce but désiré, notre première précaution fut de décharger le chariot, après quoi nous nous mîmes en devoir de visiter l'habitation, horriblement maltraitée par nos infatigables ennemis les singes.

« Toute l'après-midi fut employée à nettoyer, à balayer et à laver : aussitôt que la cabane eut été rendue habitable pour la nuit, elle reçut nos sacs de coton et nos peaux d'ours. Et, à ce propos, chers parents, voici l'instant de m'excuser relativement aux peaux d'ours, que nous avons emportées sans permission, il est vrai, mais dans la pensée que nous aurions votre compagnie, et que ce serait pour vous une surprise agréable de les trouver le soir toutes prêtes à vous recevoir.

« J'ai encore à demander grâce pour une expérience que je me suis hasardé à faire avec la gomme d'euphorbe, dont j'avais emporté une petite provision sans rien dire. Dans mon

indignation contre les singes, j'avais résolu de leur infliger un châtiment exemplaire, et de les attaquer cette fois avec l'arme terrible du poison. Je sentais bien que mon projet pourrait vous déplaire ; mais j'avais réfléchi en même temps que, puisqu'on se sert du poison contre les rats et les souris, il devait bien m'être permis d'en faire usage contre cette race malfaisante, afin de l'anéantir, ou du moins de lui ôter l'envie de revenir attaquer nos plantations.

« En conséquence de mon plan, nous nous mîmes en devoir de préparer un certain nombre de cocos et de calebasses, que je fis remplir de lait de chèvre, de vin de palmier et de farine de millet : chaque vase reçut la dose de poison que je crus nécessaire à la réussite de mon projet. Des vases furent ensuite attachés çà et là aux branches des jeunes arbres ou aux troncs abattus, de manière à offrir une proie facile à nos ennemis.

« Ces préparatifs nous avaient occupés jusqu'à la nuit tombante. À l'instant où nos bêtes à cornes venaient de s'étendre sur le sol pour se préparer au repos, nous aperçûmes à l'horizon une lueur

subite, semblable à celle que produirait l'incendie d'un vaisseau en pleine mer. Notre curiosité fut si fortement excitée, que nous ne fîmes qu'un saut de la cabane à la pointe la plus élevée du cap de la Déception. À peine avions-nous atteint le sommet, que la flamme s'était élevée sur l'océan, et nous vîmes le disque de la lune qui montait à l'horizon avec une lenteur majestueuse. On eût dit qu'un pont de feu s'étendait entre les rayons de l'astre nocturne et le rivage de l'océan, tandis que le murmure mélodieux des flots venait interrompre le calme du soir, et que chaque vague semblait apporter jusqu'à nos pieds le pâle reflet de l'astre silencieux.

« Après le premier moment d'une surprise occasionnée par notre erreur, nous demeurâmes longtemps en contemplation devant cet admirable spectacle de la nature. Un silence solennel enveloppait la terre et l'océan ; tout disposait l'âme à la prière et à la méditation. Tout à coup le repos de l'air fut troublé par les sons les plus étranges qui eussent jamais frappé mon oreille. Des mugissements se firent d'abord entendre à nos pieds, sur la pointe du cap et le long du banc

de sable qui s'avance vers la pleine mer. Nous ne tardâmes pas à entendre, à notre droite, les hurlements des chacals, au-delà du fleuve et de la grande baie, et nos chiens y répondirent bientôt par des aboiements furieux. Enfin, du côté de l'Écluse, et dans l'éloignement, il s'élevait comme un hennissement prolongé de chevaux, que je reconnus pour le cri de l'hippopotame. Mais ce qui excita notre terreur au plus haut degré, ce fut un long gémissement, que nous ne pûmes hésiter à reconnaître pour le cri de l'éléphant ou le rugissement du lion.

« Nous n'étions rien moins que rassurés, et nous nous hâtâmes de reprendre sans bruit le chemin de Prospect-Hill. Au moment où nous en approchions, il s'éleva un nouveau concert de la forêt voisine. C'étaient des chœurs étranges, interrompus de minute en minute par des pauses solennelles, et reprenant ensuite avec une nouvelle fureur. Il ne me fut pas difficile de reconnaître que la musique partait des gosiers harmonieux de nos amis les singes. Alors j'attachai les chiens devant la porte de la cabane, afin qu'ils ne se jetassent pas sur l'ennemi avant

le temps, et de peur que le poison ne leur jouât un mauvais tour, comme aux chats qui avalent des souris tuées avec de l'arsenic.

« La nuit fut loin d'être tranquille, car les singes s'approchèrent plus d'une fois de la cabane, et à chaque instant notre sommeil était troublé par les aboiements de nos fidèles gardiens. Vers le matin, le calme se rétablit peu à peu, et nous permit de jouir de quelques heures d'un sommeil profond. Lorsque mes yeux s'ouvrirent, le soleil était déjà sur l'horizon depuis longtemps. Sans entrer dans le détail du spectacle de désolation qui frappa nos regards, il suffit de dire que mes pièges avaient eu un plein succès. Nous nous hâtâmes aussitôt de faire disparaître les cadavres et les vases funestes. Les premiers furent chargés sur le chariot et jetés à la mer ; les seconds furent mis en pièces et les morceaux jetés çà et là, afin de prévenir tout accident fâcheux.

« C'est alors que nous trouvâmes le temps de dépêcher un troisième messager à Felsen-Heim pour vous porter les nouvelles de cette matinée et

du jour précédent. C’est Jack qui rédigea la missive, dans le style pompeux et oriental que vous lui connaissez :

« *Prospect-Hill, entre la neuvième et la dixième heure du jour.*

« Le caravansérail de Prospect-Hill est rétabli dans son ancienne splendeur. Le travail nous a coûté bien des peines, et bien du sang à nos ennemis. Némésis prépara pour la race maudite la coupe empoisonnée, et les flots de l’océan ont englouti ses débris. Le soleil, à son lever, éclaire notre départ ; le soleil, à son coucher, sera témoin de notre arrivée à l’Écluse. – *Valete*. »

Ici je reprends la parole pour raconter l’effet produit sur nous par cet épître laconique. Nous rîmes de bon cœur de la pompe du style, et, bien que l’allusion à Némésis demeurât une énigme pour nous, toutes nos inquiétudes se trouvèrent calmées par l’annonce du triomphe des voyageurs et de la continuation de leur marche, de sorte que

nous attendîmes avec sécurité le retour de la caravane, ou l'arrivée d'un nouveau message.

Mais la face des choses changea complètement quelques heures après par l'arrivée d'un second message, porté sur les ailes du vent. Cette missive inattendue éveillait déjà nos inquiétudes ; mais le trouble fut à son comble lorsque nous eûmes lu ce qui suit :

« Le passage de l'Écluse est forcé ; tout est détruit jusqu'à Zuckertop ; la cabane est renversée, la plantation de cannes est anéantie, et le champ de millet dévoré. Hâtez-vous d'accourir à notre secours. Nous n'osons ni reculer ni avancer, bien que jusqu'à présent nos personnes n'aient couru aucun danger. »

On peut facilement imaginer si ce message me mit sur pied. Sans perdre une minute, je courus seller ma monture, après avoir recommandé à la mère et à Ernest de me suivre le lendemain matin avec le chariot et les provisions nécessaires pour

une longue halte. Au bout de deux minutes je courais au galop sur la route de l'Écluse.

Ce train ne pouvait durer toute la route, et de temps en temps il me fallait retenir ma monture, afin de ne pas la mettre sur les dents. Toutefois ma hâte était si grande, que je ne mis pas trois heures et demie à faire une route de cinq à six heures. Aussi arrivai-je près de nos voyageurs plus tôt que je n'étais attendu, et je fus reçu avec un long cri de joie. Mon premier soin avait été de me porter sur le lieu du dommage, et je reconnus avec douleur que le récit des enfants n'avait rien d'exagéré. Les jeunes arbres de notre barricade étaient brisés comme des roseaux, et les troncs qui soutenaient notre hutte d'été n'avaient plus une branche ni une feuille. Dans la forêt de bambous, tous les jeunes rejetons étaient arrachés ou dévorés. Mais nulle part la désolation n'était plus complète que dans la plantation des cannes à sucre, où il ne restait pas une tige debout. Aux traces que les ennemis avaient laissées de leur passage je reconnus que le désordre était dû à une troupe d'éléphants ou d'hippopotames.

Au reste, l’examen le plus attentif ne put me faire découvrir aucune trace de bêtes féroces. Je remarquai seulement quelques empreintes plus petites que les premières dans la direction de l’Écluse au rivage. J’en conclus que c’était la trace de l’hyène tuée par les chasseurs le premier jour de leur expédition.

Nous nous occupâmes sans retard de dresser la tente, et je fis rassembler une grande provision de bois pour les feux de la nuit. Elle ne fut rien moins que tranquille, de notre côté du moins, car Fritz et moi nous passâmes plus de cinq heures à veiller autour de notre foyer. Toutefois aucun ennemi ne se montra, et nous atteignîmes le lever du soleil sans accident.

Vers le milieu du jour, Ernest et sa mère étant arrivés avec le chariot et les provisions, nous commençâmes nos préparatifs pour une halte de quelque durée. Notre premier soin fut d’entreprendre la réparation de toutes les fortifications de l’Écluse. Je m’abstiendrai d’entrer dans les détails de ce travail, qui nous occupa un mois entier.

Cette œuvre pénible fut entremêlée d'occupations moins importantes. La mère avait le département de la volaille et de la cuisine ; j'étais chargé de rassembler une provision de terre à porcelaine ; Fritz faisait des excursions dans son caïak ; Ernest et Jack tentaient quelques promenades peu importantes dans les bois d'alentour ; enfin Franz travaillait activement à la peau d'hyène, et il ne tarda pas à me la livrer en état de recevoir sa dernière préparation, travail que j'entrepris avec plaisir pour cet aimable enfant.

XIX

Le cacao. – Les bananes. – La poule sultane. – L'hippopotame. – Le thé et le câprier. – La grenouille géante. – Terreur de Jack. – L'édifice de Falken-Horst. – Le corps de garde dans l'île aux Requins.

Les fortifications de l'Écluse étaient finies, et nous ne songions pas au retour. Il fallut s'occuper maintenant de la construction d'une habitation dans le voisinage. Sur la demande de Fritz, elle fut bâtie à la manière des huttes d'été du Kamtchatka. Nous avions remarqué quatre gros arbres disposés en carré parfait à une distance de douze à treize pieds l'un de l'autre. Je crus les reconnaître pour une espèce de platane, et leur tronc était entouré de vanille grimpante.

Les quatre troncs furent unis, à la hauteur d'environ vingt pieds, par une charpente en

bambous. La façade du côté de l'Écluse fut percée de deux étroites fenêtres en forme de meurtrières. Le toit, terminé en pointe, était recouvert d'écorce. L'escalier était une longue poutre avec des entailles de chaque côté, comme on en voit quelquefois dans les navires. Cette poutre, fixée sur une seconde en saillie de la muraille, pouvait s'élever ou s'abaisser à volonté.

Au-dessous de la cabane, les quatre arbres furent encore réunis par une palissade de quatre à cinq pieds de hauteur, de manière à former une espèce de basse-cour où nous pourrions parquer quelques pièces de bétail ou enfermer la volaille.

Enfin l'espace intermédiaire entre la palissade et le plancher de la cabane fut rempli par une espèce de grillage en bambous. Pour compléter l'œuvre, je fis orner l'extérieur de quelques dessins à la chinoise, et comme nous avions laissé debout toutes les branches qu'il avait été possible d'épargner, notre cabinet de verdure ne ressemblait pas mal à un nid d'oiseau caché au milieu du feuillage.

Au reste, notre nouvelle construction nous

rendit un service important en recevant les prisonniers ailés, qui commencèrent par s'accommoder fort peu des étroites limites de leur prison, mais auxquels le voisinage de notre demeure eut bientôt fait perdre une partie de leurs habitudes sauvages.

Les excursions de nos jeunes chasseurs dans les environs nous procuraient de temps en temps quelques nouvelles découvertes. Un jour, Fritz rapporta des bords du fleuve quelques fruits qu'il prenait pour une espèce de concombre, mais dont le goût étrange déconcerta toutes ses connaissances en botanique. Je ne tardai pas à reconnaître dans les plus gros de ces fruits le précieux cacao, et dans les plus petits, la banane, si utile et même si indispensable dans bien des contrées. Au premier abord, ces précieuses productions flattèrent peu notre goût ; car le cacao possède une saveur si amère, que nous fûmes presque tentés de le jeter. Les bananes, malgré leur fadeur, nous parurent plus savoureuses.

« Voici quelque chose de singulier ! m'écriai-

je après cette expérience, et je ne sais s'il faut s'en prendre à l'excessive délicatesse de notre goût si nous ne prisons pas mieux ces fruits, si estimés. Dans les colonies françaises, la bouillie de cacao passe pour un mets très recherché, lorsqu'elle est mélangée de sirop et de fleur d'oranger. Quant à l'amande, qui nous paraît si amère, c'est elle qui, séchée, épluchée, rôtie et pilée, forme la base de ce chocolat que nous aimons tant. Il en est de même des bananes, qui sont des fruits d'une délicatesse exquise. Il est vrai qu'on ne les mange qu'épluchées et rôties, ce qui leur donne un goût analogue à celui de l'artichaut.

– Il me paraît prudent, dit alors ma femme, de prendre les deux fruits sous ma garde spéciale, afin de leur faire subir la préparation convenable, et d'en placer les semences dans mon jardin.

– Pour aujourd'hui la chose est impossible, lui répondis-je, car les fèves de cacao ont besoin d'être mises en terre immédiatement après leur séparation du fruit ; quant aux bananes, elles se reproduisent par boutures. Avant notre départ,

Fritz aura soin d'aller cueillir quelques amandes fraîches et un certain nombre de rejetons qui répondront parfaitement à ton désir. »

La veille du départ, Fritz reçut la commission de rapporter à sa mère les deux articles en question, et de s'emparer en même temps d'un certain nombre d'échantillons des autres productions du rivage. Après avoir pris congé de nous, il monta sur son caïak, traînant à sa remorque un léger radeau de bambous, plus propre encore à la nature de son entreprise. Le radeau était construit dans le genre de ceux qui sont en usage chez quelques peuplades de la Californie.

Le soir, j'eus lieu de constater l'avantage de cette invention ; car Fritz ramena le radeau si chargé, qu'il plongeait à demi dans l'eau, laissant sa cargaison flotter à la surface.

Les trois enfants furent bientôt sur le rivage, et chacun prit joyeusement sa part des trésors que ramenait la flotte. Ernest et Franz rapportèrent leurs fardeaux à la cabane, tandis que Fritz chargeait sur les épaules de Jack un grand sac

tout dégouttant d'eau, et dans lequel se faisait entendre un étrange tumulte. Jack commença par s'enfoncer derrière un buisson qui le dérobait à mes regards, puis il entrouvrit le sac avec curiosité, de manière à pouvoir jeter un coup d'œil dans l'intérieur ; mais il le referma aussitôt avec un cri d'effroi. « Oh ! oh ! s'écria-t-il, voici d'étranges hôtes. Grand merci, mon cher frère, d'avoir songé à ma commission ! » En achevant ces mots, Jack déposa le sac avec précaution dans un lieu caché, en ayant soin que la partie inférieure demeurât plongée dans l'eau, et il le reprit avec tant de mystère au moment du départ, que nous ne fûmes informés que plusieurs heures après des étranges motifs de sa conduite.

Fritz sauta à terre le dernier avec un grand oiseau auquel il avait lié les ailes et les pattes, et il vint nous montrer sa capture avec un sourire de triomphe. Je ne tardai pas à reconnaître dans cet oiseau la poule sultane de Buffon. Cet animal, de l'espèce des poules d'eau, a les jambes et les cuisses d'un beau rouge, la plus grande partie du corps d'un violet éclatant, le dos vert foncé, et le cou brun clair. Ses habitudes sont d'une telle

douceur, qu'il est facile de l'apprivoiser. Ma femme avait bonne envie de se plaindre de l'accroissement continuel de sa basse-cour ; mais la beauté du nouveau venu la désarma, et elle ne put s'empêcher de la recevoir avec plaisir parmi les animaux confiés à sa garde.

Fritz nous fit alors le récit de son expédition le long du fleuve, décrivant pompeusement la fécondité de ses rives jusqu'à la naissance des montagnes voisines, et la majesté des épaisses forêts qu'il traversait dans son cours. Le ramage des oiseaux qui peuplaient les arbres du rivage avait failli le rendre sourd. Toutefois il avait remonté le fleuve jusqu'au-delà de l'étang du Buffle, où il avait fait sa précieuse capture. À sa droite s'élevait une magnifique forêt de mimosas, où il avait aperçu quelques troupes d'éléphants, qui tantôt brisaient de jeunes arbres, tantôt se plongeaient dans les eaux du lac pour y chercher un asile contre les brûlants rayons du soleil. Quant au matelot et à son frêle esquif, ils ne l'avaient pas aperçu, selon toute apparence. Dans un autre endroit, ses regards avaient été frappés de l'apparition de deux belles panthères qui

venaient se désaltérer dans les eaux profondes du fleuve.

« Pendant un instant, ajouta Fritz, j'éprouvai le plus violent désir d'essayer mon adresse sur cette magnifique proie ; mais, en y réfléchissant, l'entreprise me parut trop dangereuse, et une inquiétude si vive finit par s'emparer de moi, que je ne songeai bientôt plus qu'à une retraite précipitée. Au même instant un argument de nouvelle espèce vint fortifier ma résolution. En effet, à environ deux portées de fusil devant moi, j'aperçus dans le fleuve un bouillonnement qui semblait annoncer la présence de quelque source souterraine. Un instant après, je vis s'élever au-dessus de l'eau, avec un mouvement lent, mais terrible, un animal monstrueux d'un brun foncé, qui me montra une rangée de dents formidables en faisant entendre un sourd mugissement dont je tremble encore. Je vous réponds que je ne me sentis nulle envie de l'attendre, et je regagnai le courant avec la rapidité d'une flèche. Mes deux rames avaient une telle activité, que la sueur me ruisselait sur tout le corps : je n'osai me retourner que lorsque je me crus hors de la portée du

terrible animal. J'allai alors reprendre mon radeau, que j'avais attaché dans un enfoncement du rivage en partant pour remonter le courant, et je suis accouru ici par le plus court chemin, après avoir craint un instant de prendre une leçon d'histoire naturelle un peu trop complète, car je n'avais pas même un de nos chiens auprès de moi dans cette terrible rencontre. »

Tel fut en abrégé le récit de l'expédition de Fritz, et il nous donna à penser le reste du jour en nous apportant la certitude du voisinage d'ennemis formidables et nombreux ; car dans le monstre du fleuve il était facile de reconnaître l'hippopotame. Toutefois je trouvai une consolation dans les précieuses découvertes qui avaient signalé cette dernière expédition, et surtout dans la riche collection de plantes que notre voyageur avait rapportée comme échantillon de la fertilité de ces rivages inconnus.

La journée que Fritz employa pour son expédition n'était pas demeurée inactive pour le reste de la famille. Nous avions fait tous nos préparatifs pour le départ du lendemain matin, ne

laissant dehors que ce qui nous était indispensable pour la nuit et le repas du soir. Fritz proposa de retourner par eau avec son caïak, en doublant le cap de l'Espoir-Trompé et en suivant le rivage jusqu'à Felsen-Heim. Je lui accordai d'autant plus volontiers sa demande, qu'il s'était montré expert dans la navigation, et que je tenais beaucoup à fixer mes idées sur la possibilité d'établir un petit port au cap de l'Espoir-Trompé.

Le lendemain matin éclaira notre double départ ; Fritz prit son chemin par eau, et nous par terre. Le hardi navigateur trouva la partie orientale du cap hérissée de rochers sauvages dont les profondeurs servaient de retraite à un peuple innombrable d'oiseaux de mer et d'oiseaux de proie. Au reste, les fentes des rochers, depuis la mer jusqu'au rivage, étaient couverts d'une forêt d'arbrisseaux odorants dont le parfum embaumait l'air. Les fleurs étaient petites et d'un blanc tirant sur le rosé, les feuilles en forme de cœur, et la tige hérissée d'épines. La partie sud du cap présentait un aspect tout aussi sauvage ; seulement les masses de rochers offraient moins d'aspérités et d'excavations :

toutefois il restait encore assez de place pour donner naissance à une forêt d'arbustes d'une espèce inconnue. Les fleurs en étaient blanches également, mais les feuilles plus frêles et plus allongées, presque semblables à celles de certaines espèces de cerisiers. Leur parfum, sans être bien prononcé, ne laissait pas d'être agréable.

Fritz avait eu soin de rapporter un rameau de chaque espèce, et, après quelques recherches, je n'hésitai pas à reconnaître dans le premier l'arbuste appelé câprier. La seconde me parut être une des deux espèces de l'arbre à thé, et cette présomption fut accueillie par la mère avec une satisfaction peu commune.

Jack, qui nous avait précédés d'une heure à Felsen-Heim, était venu heureusement à bout de baisser le pont-levis, et, toujours monté sur son autruche, il avait continué sa route jusqu'à l'étang aux Canards, où il avait déposé le sac mystérieux, la partie inférieure plongeant dans l'eau, selon les instructions formelles de son frère. Quant à Fritz, sa visite au cap le mit en retard d'une grande heure.

Le reste de la famille, ayant continué sa route sans aventure, ne tarda pas à arriver aux portes de Felsen-Heim. Nous nous hâtâmes de déballer tous nos trésors. Le grand nombre de nos volailles me donnait de sérieuses inquiétudes ; car il était à craindre que, durant les absences répétées de la famille, il ne devînt funeste à nos récoltes. En conséquence, j'ordonnai un partage prudent. La moitié de la basse-cour, et entre autres les nouveaux venus, comme les grues et les poules du Canada, reçurent pour demeure les deux îles voisines de notre habitation. Les cygnes noirs, la poule sultane et le héron royal, avec le reste de la volaille, furent placés près de nous dans l'étang aux Canards, et habitués à notre voisinage par de légères friandises. Nos vieilles outardes conservèrent le privilège de demeurer dans les alentours de la maison, et d'assister au repas de la famille toutes les fois qu'elle le prenait en plein air. Ces sages dispositions m'occupèrent environ deux heures, durant lesquelles la cuisinière nous prépara le repas, et qui donnèrent à Fritz le temps d'arriver à Felsen-Heim.

Vers le soir, tandis qu'assis tranquillement à la porte de notre demeure, nous écoutions le récit de l'expédition maritime de notre grand navigateur, nous entendîmes du côté de l'étang aux Canards un long et sauvage hurlement assez semblable au roulement éloigné du tonnerre, ou aux mugissements de deux taureaux en fureur. Nos chiens se dressèrent avec effroi, et nos deux dogues, à la chaîne dans ce moment, unirent bientôt leurs voix à ce redoutable concert.

Je sautai à l'instant hors de ma place, en ordonnant à Jack de courir me chercher mon fusil. Ma femme, Ernest et Franz manifestèrent la terreur la plus vive, tandis que Fritz, ordinairement si prompt à courir aux armes, restait paisiblement appuyé à une des colonnes de la galerie, avec un imperceptible sourire. Son attitude ne contribua pas peu à calmer mes craintes, et je me rassis en disant : « C'est peut-être le cri d'un butor ou d'un des cochons du marécage, que l'écho renvoie si terrible à nos oreilles. Il est donc prudent de ne rien précipiter.

– Peut-être bien aussi, reprit Fritz, est-ce une

sérénade de grenouilles géantes de maître Jack, qui porte au Cap le nom d'*opplaser*, si j'ai bonne mémoire, et qui ont la réputation de posséder une voix respectable.

– Ah ! ah ! répondis-je, c'est un tour de notre héros. Voilà donc le motif de sa contenance mystérieuse durant le chemin et de son empressement à nous prévenir à Felsen-Heim ! Il va se trouver un peu déconcerté de voir son espièglerie si mal réussir. Que tout le monde prenne un air de profonde terreur lorsqu'on le verra s'approcher. »

On ne se le fit pas répéter deux fois, et ma petite comédie eut tout le succès désiré. Chacun courut aux armes, tandis que Fritz, les yeux hagards et la démarche tremblante, s'écriait du plus loin qu'il aperçut son frère : « Je l'ai vu enfin, le gaillard ! – Quoi ? qui ? demanda Jack. – Un magnifique couguar, lui répondit son frère. Quel hurlement il a poussé en faisant son terrible bond ! – Où donc cela ? reprit Jack à voix basse. – Dans l'étang aux Canards, continua Fritz, mais il a pris la fuite en apercevant les chiens, et je le

crois maintenant caché dans les marécages.

– Voulez-vous aller l'attaquer maintenant ? demanda Jack. – Sans doute, répondis-je à mon tour, sa peau nous fera une couverture, et comme je remarque avec plaisir que tu as pris une arme pour toi, tu vas nous accompagner à l'étang.

– Il paraît, se dit maître Jack à lui-même que je n'étais pas aussi sûr de mon fait que je l'avais cru d'abord.

– Alerte ! m'écriai-je ; Fritz et Jack vont conduire les chiens à l'ennemi ; Franz et moi nous formerons le corps de bataille, et l'arrière-garde se composera d'Ernest et de sa mère. »

Jack, entièrement déconcerté, se glissa du côté de son frère Ernest, et lui demanda d'une voix tremblante : « Qu'est-ce que c'est que le couguar ?

– C'est le tigre d'Amérique, appelé *Felis concolor*, animal...

– En voilà bien assez, s'écria le pauvre Jack, je ne reste pas une minute de plus. » À ces mots, il prit la fuite avec une telle rapidité, que la

poussière volait par tourbillons sous ses pas. Fritz eut beau le rappeler, quoique étouffant de rire, notre héros ne se tourna pas même avant d'avoir atteint la porte de notre habitation. Au bout de quelques minutes nous vîmes sa tête apparaître à une des fenêtres de la galerie qu'il avait choisie comme poste d'observation. Alors nous donnâmes carrière à notre gaieté, plaisantant sans pitié le pauvre garçon de s'être laissé prendre ainsi au piège qu'il nous avait préparé.

Nous entendîmes quelque temps encore le bruyant concert des nouveaux hôtes de l'étang, dont la nature n'était plus douteuse depuis que Fritz nous avait raconté qu'ayant rapporté de sa dernière expédition deux grenouilles géantes, il les avait abandonnées à son frère, sur le vif désir que celui-ci en témoigna.

Ernest me demanda si la grenouille géante et l'opplaser nommé par Fritz ne font qu'une seule et même espèce.

Après avoir réfléchi quelques instants, je lui répondis que la première espèce est originaire d'Amérique, où elle atteint souvent la grosseur

d’un lapin ; tandis que la seconde habite le Cap, où pendant les chaleurs elle fait entendre tout le jour, et souvent toute la nuit, son cri aigu et prolongé ; mais que je ne pouvais me rappeler si l’animal en question est une véritable grenouille, ou bien une espèce de cigale. J’ajoutai, en terminant, que le voisinage de pareils musiciens était fort peu de mon goût, attendu que la curiosité du premier moment ne tarderait pas à se changer en fatigue et en ennui ; mais que, du reste, on pouvait les laisser en repos, parce que je comptais sur le héron pour leur imposer bientôt un silence éternel.

Quelques jours après notre retour, lorsque nous fûmes un peu débarrassés des occupations qu’avait entraînées notre dernier voyage, la bonne mère me pressa de tourner notre activité vers le vieux palais d’été de Falken-Horst, afin de ne pas le laisser tomber en ruines avant qu’il fût achevé. Je souscrivis d’autant plus volontiers à sa demande, que je pensai qu’il nous serait avantageux d’entretenir les deux habitations dans une égale prospérité. Toute la famille se mit donc en route pour Falken-Horst. Toutefois je dus

accorder aux enfants la permission pour deux d'entre eux de s'occuper de la construction d'un lèche-sel. Il fut bientôt achevé, et nous procura l'avantage de passer en revue sans être aperçus les habitants des forêts qui venaient le visiter, et de choisir parmi eux ceux que nous voudrions chasser.

À Falken-Horst, les constructions ne marchèrent pas moins rapidement, eu égard à la faiblesse de nos ressources. Les souches inférieures, dépouillées de leurs branches, furent recouvertes d'une couche de terre battue en forme de terrasse, et revêtues ensuite d'une couche de goudron et de poix résine. La partie supérieure de notre construction fut revêtue d'une muraille d'écorce avec une petite galerie des deux côtés. Les deux faces demeurées ouvertes étaient garnies de treillages ; de sorte que ce nid sauvage devint une habitation commode et agréable à l'œil.

À ces embellissements se joignit l'exécution d'une pensée que Fritz ne se lassait pas de remettre sur le tapis, et qui n'était pas à négliger

pour la sûreté de la colonie. Il s'agissait de la construction d'un corps de garde et de l'établissement d'une batterie formidable composée d'une pièce de quatre sur la pointe la plus élevée de l'île aux Requins. Il m'en coûta bien des peines et des efforts d'imagination pour amener la pièce de canon à la place qu'elle devait occuper. J'en vins à bout au moyen d'un ingénieux cabestan de mon invention. Enfin la batterie fut élevée, et la bouche de canon tournée du côté de la pleine mer. Un corps de garde de planches et de bambous, d'une construction légère, occupait les derrières de la batterie. À une distance de quelques pas s'élevait un mât garni d'un cordage destiné à hisser un pavillon qui devait être blanc dans les circonstances ordinaires, ou rouge en cas d'apparitions suspectes ou de tentatives hostiles.

Pour célébrer l'achèvement de cette laborieuse entreprise, qui nous avait coûté deux mois de travail, le pavillon fut hissé au haut du mât en grande cérémonie, et nous saluâmes son apparition de six coups de canon, qui retentirent

de rocher en rocher jusqu'aux portes de Felsen-Heim.

XX

Coup d’œil général sur la colonie et ses dépendances. – La basse-cour. – Les arbres et le bétail. – Les machines et les magasins.

Je considère avec une sorte d’effroi la longue suite des chapitres que je viens d’achever pour retracer l’histoire de ma famille sur la terre d’exil.

« Comment ! dois-je me demander, ta chétive histoire a déjà rempli l’espace nécessaire à un livre entier de la grande chronique du monde ! Et quelle importance peut-elle avoir pour la continuer dans le même système ? – Il est temps de t’arrêter, me crie la conscience ; car à toute chose ici-bas il faut un terme et une mesure. »

En effet, il doit être fastidieux pour le lecteur

le plus bénévole (si jamais ce journal est destiné à en avoir d'autres que ceux qui y jouent un rôle) de suivre pas à pas les épisodes sans intérêt d'une vie uniforme, d'écouter nos récits de chasses et de voyages, de découvertes et d'inventions, souvent sans importance. Il suffit que chacun puisse saisir l'idée fondamentale du livre, qui a pour but de montrer comment la vie de famille pieuse et active peut développer les facultés d'un jeune homme et le mettre en état de jouer son rôle dans la grande société humaine, où sa place est marquée par la Providence. Peut-être aussi les tableaux naïfs de notre vie d'exilés auront-ils pour résultat d'appeler l'attention sur les bienfaits sans nombre du Créateur, qui permettent à l'homme de mener sans effort une vie paisible et salutaire ; car il n'y a rien dans la nature dont la constance de l'homme et sa ferme volonté ne puissent tirer un parti avantageux pour lui-même et pour ses semblables.

Toutefois, afin de ne pas arriver par une transition trop brusque au dénouement de cette histoire, je vais commencer par jeter un coup d'œil en arrière sur les dix années écoulées

depuis notre arrivée sur cette plage déserte, en mentionnant quelques circonstances et quelques aventures nouvelles. Et je commencerai par faire observer que, malgré le développement précoce de ma jeune famille, mes enfants avaient conservé quelque chose de naïf qu'on aurait vainement cherché chez des Européens de leur âge.

Ceux qui prennent intérêt au destin de la jeune famille apprendront volontiers de quelles voies divines se servit la Providence pour nous tirer de notre exil et nous rendre à la société des hommes. C'est dans la dixième année de notre temps d'épreuves que la miséricorde de Dieu s'abaissa sur nous pour nous récompenser au-delà de nos mérites. Puisse l'avenir ne pas nous réserver de nouvelles traverses ou quelque fardeau de douleur au-dessus de nos forces !

Le lecteur sait déjà que nous habitions une des contrées privilégiées du globe. Nos demeures principales, Felsen-Heim et Falken-Horst, étaient commodes, saines et agréables. Felsen-Heim, qui renfermait d'excellents magasins, nous servait de

résidence d'hiver, ou, si l'on veut, de palais royal. Falken-Horst était notre maison de plaisance pour la belle saison ; nous y avions construit des étables et des écuries pour la volaille et le bétail, et une demeure pour nos animaux domestiques. À quelque distance s'élevait notre colonie d'abeilles, dont le travail nous fournissait une provision de miel et de cire bien supérieure aux besoins de la famille. Une nombreuse troupe de pigeons d'Europe avait son habitation près de la nôtre, et chaque jeune couple trouvait un nid tout préparé pour déposer ses œufs. Pendant la saison des pluies, leur demeure était protégée contre l'humidité par un épais toit de paille.

Nos ruches ne nous donnaient d'autre peine que celle de venir faire la récolte du miel. La multiplication des abeilles s'opérait d'elle-même, sans autre travail de notre part que de venir préparer chaque printemps des ruches vides à recevoir un nouvel essaim. L'accroissement innombrable des abeilles n'avait pas tardé à attirer un grand nombre de guêpiers, petit oiseau friand de ces innocents animaux. Ces nouveaux hôtes nous firent d'abord grand plaisir ; mais

bientôt il fallut mettre un terme à leurs ravages. De légers filets disposés à l'entrée des ruches, en nous débarrassant de ces dangereux ennemis, nous fournirent une riche collection de mérops pour notre cabinet d'histoire naturelle.

Felsen-Heim n'avait pas reçu moins d'embellissements et de commodités. La galerie qui devait occuper toute la façade de l'habitation était achevée, et recouverte d'un toit soutenu par quatorze colonnes de bambous. Les colonnes étaient tapissées de vanille et de poivre grimpant, dont l'agréable feuillage serpentait avec grâce sur notre toit grossier. L'essai d'une treille nous avait mal réussi, à cause des rayons brûlants du soleil. Mais la place était si favorable à ces deux productions du tropique, qu'elles nous donnaient chaque année une abondante récolte de leurs fruits précieux.

La galerie couverte nous servait habituellement de lieu de repos et de réunion après notre travail de la journée. Il n'était pas rare de nous y voir prendre nos repas, ou tenir conseil sur nos occupations du lendemain, assis en cercle

autour d'une fontaine dont l'eau rafraîchissante était reçue dans la grande écaille de tortue. L'autre aile de la galerie avait aussi sa fontaine, dont le superflu s'écoulait dans une tige de bambou, en attendant une seconde écaille semblable à la première. L'eau des deux fontaines, dirigée habilement par les canaux de bambous, allait arroser les plantations environnantes.

Toutes les dépendances de notre demeure avaient été rendues aussi agréables que nos faibles moyens nous le permettaient, et leur aspect champêtre formait un contraste romantique avec le rocher sauvage qui dominait toute la scène. L'espace compris entre notre demeure et la baie du Salut offrait une épaisse forêt d'arbres variés, les uns originaires d'Europe, les autres indigènes. L'île aux Requins n'était plus cet inculte banc de sable dont le triste aspect assombrissait le paysage de Felsen-Heim ; couverte maintenant de cocotiers et de sapins, ses bords étaient protégés contre l'invasion des flots par un impénétrable rempart de mangliers. Au sommet de l'île apparaissaient le nouveau corps

de garde et le mât surmonté de son pavillon flottant. Ce groupe, habilement disposé, venait interrompre de la manière la plus pittoresque la monotonie du paysage.

Les rivages du lac étaient animés tantôt par les cygnes majestueux au plumage de deuil, et tantôt par la troupe bruyante des oies au vêtement blanc comme la neige. Parmi les roseaux du rivage on apercevait de temps en temps la poule sultane, le flamant couleur de pourpre, le héron royal à la démarche triste et mélancolique.

L'espace contenu entre nos plantations et les buissons du rivage servait de promenade aux majestueuses autruches. Les grues et les outardes se tenaient généralement dans le voisinage de notre défrichement, tandis que le magnifique moenura allait se joindre à notre volaille, et que les poules du Canada erraient çà et là dans le taillis. Enfin nos beaux pigeons venaient se pavaner jusqu'à l'entrée de notre demeure : en un mot, nous nous trouvions entourés d'une vie si joyeuse et si calme, que notre cour, ainsi richement peuplée, semblait parfois une image du

paradis terrestre.

Ce délicieux domaine était borné à droite par le ruisseau du Chacal, dont la rive élevée offrait un rempart si touffu de citronniers, de palmiers et d'aloès, qu'une souris aurait eu peine à y trouver passage. À gauche s'élevait une montagne inaccessible, dont les flancs recelaient la grotte de cristal ; et l'étang aux Canards s'étendait entre le rocher et le rivage de la mer, de manière à rendre toute fortification inutile de ce côté. Sur les bords de l'étang j'avais fait faire une plantation de bambous, qui remplaçaient pour nous les roseaux.

Enfin les derrières de notre habitation étaient protégés par l'inaccessible chaîne de rochers qui isolait ce coin de terre de l'intérieur du pays. La seule issue de notre domaine par la terre ferme était le pont-levis du ruisseau du Chacal ; encore avions-nous pris soin de le fortifier dans les règles, en le flanquant de deux pièces de six. Deux autres pièces du même calibre défendaient l'entrée de la baie ; deux pièces de deux et une paire de pierriers avaient été disposées comme auxiliaires sur le pont de notre bâtiment de

guerre, la fameuse pinasse.

L’espace compris entre la maison et le ruisseau du Chacal était occupé par nos jardins et nos plantations. Une palissade de bambous perpendiculaire à notre galerie s’étendait de la maison au ruisseau, pour protéger les plantations du seul côté où elles fussent accessibles. La petite vallée était arrosée dans toute son étendue par le courant d’eau qui venait alimenter nos moulins.

La fertilité toujours croissante de notre vallée ne tarda pas à y attirer une quantité de maraudeurs dont nous n’avions jusque-là remarqué la présence qu’à de longs intervalles. Dans le nombre il faut compter l’écureuil du Canada, qui ne manquait pas de nous rendre visite dans la saison des noix et des noisettes. Nos amandiers étaient peuplés d’aras et de perroquets, dont le cri désagréable forme un pénible contraste avec la beauté de leur plumage.

À ces principaux visiteurs se joignaient des nuées de petits oiseaux, grands amateurs de cerises, d’abricots et de raisins.

Dès les premiers temps de la colonie, nous

avions besoin de tous nos efforts pour empêcher ces hôtes incommodes de faire la récolte pour nous, et tout notre attirail de pièges et de fils suffisait à peine à arrêter les dévastations. Notre dernière ressource fut encore la poudre et le plomb. Dans la suite, lorsque nos récoltes furent devenues plus abondantes, nous nous trouvâmes si riches, que nous pûmes désormais abandonner le superflu aux innocents maraudeurs, que nous ne détruisions qu'avec regret.

Le temps des fleurs n'attirait pas moins d'étrangers dans notre domaine que la saison des fruits. C'étaient des nuées d'oiseaux-mouches ou de colibris qui voltigeaient de fleur en fleur, en charmant nos regards de l'éclat varié de leurs couleurs. C'était un spectacle plein d'intérêt de voir ces petits animaux mettre en fuite des oiseaux dix fois plus gros qu'eux, se livrer la guerre entre eux, et signaler leur courroux contre les pauvres fleurs, lorsqu'un insecte ou quelque oiseau plus heureux leur en avait dérobé le nectar. Attirés par le parfum des fleurs dont nous avions orné à dessein les alentours de notre demeure, ces charmants oiseaux venaient

suspendre leurs nids jusque dans les rameaux de vanille grimpante dont les festons se déroulaient avec grâce le long de notre toit.

Toutes nos plantations, et spécialement la noix muscade, commençaient à nous récompenser amplement de nos soins. Je les avais placées jusqu'à l'entrée de notre berceau, parmi quelques rejetons de bananiers, et leur parfum venait nous embaumer chaque soir à l'heure du repos. Ce voisinage ne tarda pas à attirer de nouveaux hôtes, et particulièrement deux espèces d'oiseaux de paradis encore inconnues, dont le plumage nous parut d'une rare beauté. Mais bientôt leur avidité et leurs cris discordants nous forcèrent d'employer un épouvantail pour les éloigner.

Nos deux espèces d'oliviers ne nous donnaient pas non plus occasion de nous plaindre. Les olives les plus grosses et les plus savoureuses étaient cueillies avant la maturité pour être salées et marinées. L'espèce amère était réservée pour le moulin.

Voulant faire de l'huile de noix et de l'huile d'olive, il nous avait fallu songer à la

construction d'un pressoir et d'une meule. Cet important travail avait mis notre industrie à une rude épreuve ; mais nous avions fini par en sortir victorieux.

La préparation du sucre avait aussi mis longtemps en œuvre les ressources de notre imagination. Je savais bien que tout l'appareil nécessaire se trouvait sur le vaisseau naufragé ; mais il m'était impossible de me rappeler ce qu'il était devenu. Toutefois je finis par me souvenir que les chaudières avaient été employées comme magasin à poudre. Maintenant que nos chasses journalières les avaient débarrassées d'une partie de leur contenu, rien n'empêchait de les rendre à leur destination primitive. Après bien des recherches, je finis par découvrir aussi dans notre arsenal les trois cylindres métalliques nécessaires pour un moulin à sucre. Peu de journées suffirent pour remettre la machine en état, et nous possédâmes bientôt une raffinerie de sucre complète.

Au commencement nos deux exploitations étaient en plein air. Nous songeâmes bientôt à les

entourer de murs et à les couvrir d'un toit de bambous, de manière que la saison des pluies n'arrêtât pas les travaux.

L'île aux Baleines n'avait pas reçu moins d'embellissements que l'île aux Requins. Nous y avions placé ce que je nommai plaisamment nos usines, c'est-à-dire la chapellerie et la fabrique de suif. Les ateliers se trouvaient derrière une saillie du rocher qui les mettait à l'abri des intempéries.

Au reste, toutes nos colonies étaient entretenues avec une égale sollicitude. Waldeck avait conservé sa plantation de cotonniers, et le marécage était devenu avec le temps une magnifique rizière dont le produit n'avait pas tardé à dépasser nos espérances.

Prospect-Hill n'était pas négligé. La famille s'y rendait chaque printemps pour faire la récolte des câpres et la provision annuelle du thé. Les feuilles de ce précieux arbuste étaient épluchées avec soin, séchées aux rayons du soleil, et renfermées aussitôt dans des vases de porcelaine, afin de conserver leur délicieux parfum. Un nouveau genre d'occupations nous rappelait à

Zuckertop immédiatement avant la saison des pluies. Il s'agissait, d'une part, de faire la récolte de cannes à sucre, et, d'autre part, de recueillir le millet pour la nourriture de notre bétail. Le transport s'effectuait par mer au moyen de la chaloupe, et nous ne manquions pas, en passant, de rendre notre visite habituelle à l'île aux Baleines.

De Prospect-Hill nous avions coutume de faire une ou deux excursions jusqu'à l'Écluse, afin de visiter nos pièges et de nous assurer si les éléphants n'avaient pas forcé le passage. Nous allions ensuite avec la chaloupe explorer cette partie du rivage où Fritz avait découvert pour la première fois le cocotier et le bananier. À chaque voyage je ne manquais pas de rapporter une provision de terre à porcelaine pour les besoins sans cesse renaissants de notre ménage.

Lors de sa première excursion dans ces parages, Fritz avait remarqué les traces et entendu le cri d'un oiseau de l'espèce de la poule, ce qui nous avait donné l'idée d'y établir un piège à la manière des colons du Cap. L'entreprise eut un

plein succès, et à chacune de nos visites nous trouvions une foule de prisonniers, qu'on apportait à Felsen-Heim pour les apprivoiser.

Nous profitions aussi de notre séjour à l'Écluse pour nous emparer des plus belles poules et des plus beaux coqs indigènes, dont je me servais ensuite pour améliorer nos races de volailles d'Europe. Si ma mémoire ne me trompe pas, ces magnifiques animaux doivent être originaires de Malacca ou de Java.

Nos animaux domestiques, dont je n'ai pas encore parlé, s'étaient multipliés avec rapidité ; mais, en fait de chiens, nous n'avions conservé qu'un rejeton du noble Joeger, qui promettait de devenir par la suite un excellent chien de chasse. Jack le nomma Coco ; et comme nous ne pouvions nous empêcher de rire de ce nom bizarre, il nous reprit gravement, en faisant observer que le nom d'un chien doit être court et retentissant, afin de frapper au loin les échos des forêts et des montagnes. La lettre O étant la plus sonore des voyelles, doit être la plus chère au chasseur, et il s'en allait en criant à tue-tête : *Ho !*

hollo ! hio ! Coco ! de manière à nous étourdir les oreilles.

Chaque année la vache et le buffle nous avaient donné un veau ; mais nous n'avions élevé que deux de ces animaux, un taureau pour le travail, et une vache pour le lait. La femelle reçut le nom de Blass, à cause de son éblouissante blancheur ; et le mâle fut appelé Brull, en raison de sa voix retentissante. Tous deux furent dressés à la selle, au bât et à la voiture, ainsi que deux jeunes ânes, dignes rejetons de Rasch, qui portaient les noms pompeux de Pfeil et de Flinck.

Le reste du menu bétail s'était multiplié en proportion, de sorte que nous pouvions de temps en temps servir quelque pièce succulente sur notre table sans porter atteinte à la prospérité du troupeau.

Les lapins de l'île aux Requins étaient devenus si nombreux, qu'il fallut se décider à leur faire une chasse régulière. À différentes époques de l'année, nous détruisions à regret un certain nombre de ces intéressants animaux, dont les fourrures servaient à l'entretien de la

chapellerie. Quant à la chair, elle était abandonnée aux chiens.

Nous n'avions eu garde d'oublier nos charmantes antilopes, dont la multiplication ne faisait que peu de progrès à cause de la rigueur du climat de l'île aux Requins. Toutefois leur accroissement nous permit bientôt de transporter un couple de ces gracieux animaux dans la cour ombragée de Felsen-Heim.

Quant à ma famille, elle était toujours, grâce à la Providence, pleine de force et de santé, à l'exception de quelques indispositions passagères. Ma femme éprouvait quelquefois des accès de fièvre assez violents ; mais les enfants étaient d'une vigueur et d'une activité peu communes. Fritz, alors âgé de vingt-quatre ans, était d'une taille moyenne, mais forte et élégante ; son teint coloré annonçait un tempérament vif et bouillant. Ernest, qui venait d'entrer dans sa vingt-deuxième année, était plus élancé, mais plus faible ; sa taille, légèrement courbée, annonçait moins de vigueur, bien qu'un exercice continuel eût apporté de grandes

modifications à son indolence naturelle. L'extérieur de Jack, alors âgé de vingt ans, annonçait plus de souplesse que de vigueur. On remarquait dans Franz un heureux mélange des qualités physiques et morales de ses trois frères : il avait la sensibilité de Fritz et d'Ernest ; mais la finesse de Jack était devenue chez lui prudence, parce qu'en sa qualité de cadet il avait souvent été exposé aux malices de ses aînés. Tous quatre se montraient pleins d'honneur et de courage. Leur conduite était dirigée par la piété la plus sincère, sentiment sans lequel l'homme de bien lui-même ne saurait produire aucune œuvre grande et honorable.

Tel était l'état de notre colonie au bout d'un séjour de dix années, durant lesquelles nous n'avions aperçu d'autres figures humaines que les nôtres. Toutefois l'espérance d'être un jour rendus à la société des hommes ne nous avait pas encore abandonnés, et je ne laissais pas de l'entretenir avec sollicitude, comme le principal mobile de notre activité. Toujours mus par cette idée, nous avions fait de grandes provisions d'articles de commerce, afin d'en tirer parti dans

l’occasion. Chaque année je faisais mettre de côté nos plus belles plumes d’autruche et une certaine portion de nos récoltes de thé et de cochenille, et déjà nous avions une portion assez considérable de noix muscades, d’essence et d’orange d’huile de cannelle.

Cette prévoyance, peut-être exagérée, nous permettait de songer avec sécurité au jour de la délivrance, car ces articles devaient avoir pour nous une valeur considérable ; mon seul regret était de voir diminuer nos munitions de jour en jour, malgré le sage et judicieux emploi que nous nous efforcions d’en faire.

Au reste, nous vivions satisfaits de notre sort, et chacun, en en reconnaissant les avantages, s’efforçait de conformer ses actions aux vues impénétrables de la Providence.

XXI

Nouvelles découvertes à l'occident. – Heureuse expédition de Fritz. – Les dents de veau marin. – La baie des Perles. – La loutre de mer. – L'albatros. – Retour à Felsen-Heim.

Si les années avaient développé les forces morales et physiques de mes enfants, elles avaient fait naître aussi dans leurs jeunes esprits des sentiments d'indépendance qui n'étaient pas toujours d'accord avec ma sollicitude paternelle. Souvent je passais des jours entiers sans avoir de nouvelles des deux aînés, car Ernest lui-même sortait de son indolence habituelle toutes les fois que sa soif de savoir était puissamment excitée : et lorsque j'avais préparé quelque grave sermon pour le retour de mes jeunes aventuriers, ils revenaient avec de si intéressantes découvertes ou de si utiles observations, que je n'avais pas le

courage de les gronder.

Un jour que Fritz avait disparu, et que l'absence de son caïak révélait assez le chemin qu'il avait pris, nous montâmes au corps de garde pour épier son retour. Après quelques instants d'attente, j'aperçus au loin un point noir qui se balançait sur le sommet des vagues, et bientôt ma lunette nous permit de distinguer le pêcheur et son canot qui se dirigeaient lentement vers le rivage de Felsen-Heim.

Nous saluâmes son arrivée d'un coup de canon, et à peine était-il débarqué que je pus m'expliquer facilement la lenteur de sa marche. L'avant du canot était chargé d'un énorme paquet, et à l'arrière flottait un sac pesant, qui n'accélérait pas la course de l'esquif.

« Dieu soit loué ! m'écriai-je du plus loin que je l'aperçus. Te voici de retour sain et sauf, avec un riche butin, à ce que j'aperçois.

– Oui, Dieu soit loué ! me répondit-il, car j'ai fait un bon voyage, et je rapporte de bonnes nouvelles. »

Aussitôt que le caïak eut touché le sable, il fut enlevé avec son équipage par nos trois vigoureux athlètes, et rapporté en triomphe à Felsen-Heim. Nous nous assîmes en silence, attendant avec curiosité le récit de Fritz, qui commença bientôt en ces termes :

« Je prierai d'abord mon père de me pardonner si je suis parti sans sa permission ; mais la mer était si calme, que je n'ai pu résister au désir de tenter une petite excursion. Réfléchissant que la partie occidentale de ces contrées nous était restée inconnue jusqu'à ce jour, j'avais résolu d'y tenter un voyage de découvertes, et je tins mon projet secret, craignant de rencontrer de l'opposition de votre part. Depuis longtemps tous mes préparatifs étaient faits, et je n'attendais plus qu'une occasion favorable.

« La belle journée d'aujourd'hui m'ayant offert un attrait irrésistible, je me glissai hors de la maison sans être aperçu, et les détours de la rivière du Chacal m'eurent bientôt dérobé à vos regards. Je ne m'étais pas embarqué sans emporter mon compas, afin de ne pas manquer

l’heure du retour.

« Continuant de me diriger vers l’ouest, je ne tardai pas à rencontrer un rivage hérissé de rochers et semé d’écueils à fleur d’eau. Un peuple innombrable d’oiseaux de mer, qui avaient choisi ces retraites inaccessibles pour y établir leurs demeures, remplissait l’air de ses cris discordants. Partout où les rochers se montraient moins abordables, j’apercevais des troupes d’animaux marins paisiblement étendus au soleil, ou troublant le silence du rivage par leurs longs mugissements. Il me parut que c’était là le quartier général des veaux marins ; car maint endroit du rivage est semé de leurs débris, et nous y trouverons une riche collection de crânes et de dents pour notre musée.

« Je dois avouer, continua Fritz, que, me sentant en humeur fort peu guerrière, je fis tous mes efforts pour ne pas être aperçu au milieu du camp ennemi. Au bout de deux heures environ, je me trouvai en face d’une magnifique voûte de rochers que la nature, dans un de ses jeux bizarres, semblait avoir voulu construire selon les

règles de l’architecture gothique.

« L’intérieur de la voûte et tous ses alentours offrirent à mes regards une innombrable quantité de nids d’hirondelles de mer, dont les habitants se levèrent à mon approche avec des cris menaçants ; mais leur courage ne pouvait lutter contre ma curiosité. Je comptai les nids par milliers ; la roche en était tapissée. Ils étaient faits de plumes, de duvet et de filaments de plantes rassemblés sans beaucoup d’art. Je remarquai avec étonnement que chaque nid reposait sur une espèce de coque qui paraissait formée de cire grisâtre. En ayant détaché quelques-uns avec le plus grand soin, je les ai rapportés à Felsen-Heim, afin de voir avec vous s’il ne serait pas possible d’en tirer parti.

MOI. – Tu as bien fait, mon cher fils, d’épargner ces industrieux animaux. Quant à ton présent, nous aurons de la peine à en trouver l’usage, à moins que nous ne venions à nouer quelques relations commerciales avec la Chine, car ces nids sont un objet de commerce fort estimé parmi les nations maritimes.

FRITZ. – Je voudrais savoir où les hirondelles de mer vont chercher la matière gélatineuse qui forme la coque de leurs nids.

MOI. – C'est un point sur lequel les naturalistes ne sont pas d'accord. On a prétendu que cette matière provient de l'écume de la mer, et c'est l'opinion répandue au Tonquin et dans la presqu'île au-delà du Gange, deux contrées qui fournissent au commerce une énorme quantité de nids d'hirondelles. »

Après cette interruption, Fritz continua son récit en ces termes :

« Je poursuivis ma route, et je ne tardai pas à me trouver dans une baie magnifique et sur la lisière d'une immense savane parsemée de bosquets touffus, bordée à gauche par une chaîne de rochers, et à droite par un fleuve majestueux qui l'arrose dans toute sa longueur. Au-delà du fleuve s'étend un vaste marécage bordé d'une belle forêt de cèdres.

« En ramant le long de ce rivage enchanteur, je remarquai plusieurs îles de coquillages inconnus qui me parurent devoir être rangés dans

la classe des huîtres. La limpidité de l'eau me permit de distinguer les touffes de filaments qui attachaient les coquillages aux parois du rocher. J'admirai la taille de ces huîtres monstrueuses, dont une seule eût suffi au repas de deux hommes ordinaires. Après en avoir détaché quelques-unes avec mon harpon, je continuai ma route, décidé à descendre à terre pour y prendre quelque nourriture. En ouvrant un de mes coquillages, je sentis la lame de mon couteau arrêtée par un corps dur, dont elle vainquit enfin la résistance, et je ne tardai pas à voir tomber sur le sable deux ou trois perles d'une rondeur et d'une grosseur qui excitèrent mon admiration. Cette découverte inattendue me combla de joie, et vous pensez bien que je ne manquai pas de passer en revue tous les petits coquillages dont je m'étais emparé. Voici ma provision de perles, que je soumets humblement à l'examen des connaisseurs.

– Tu viens de faire aujourd'hui une précieuse découverte, dis-je à Fritz avec joie, et qui nous vaudra peut-être plus tard la reconnaissance d'une grande nation. Mais, pour le moment, tes perles nous sont aussi inutiles que tes nids

d’hirondelles. Toutefois nous ne manquerons pas de rendre visite à la précieuse mine qui fournit de pareils échantillons. Maintenant achève ton récit.

FRITZ. – Lorsque j’eus ranimé mes forces par un frugal repas, je continuai ma route le long de ce délicieux rivage jusqu’à l’embouchure du fleuve que j’avais observé. Son courant est un peu rapide, et ses rives couvertes d’un rempart de plantes marines qui présentent l’aspect d’un gazon verdoyant. Ses bords sont peuplés d’une innombrable quantité d’oiseaux aquatiques, qui prirent la fuite à mon approche. Me souvenant d’avoir lu quelque chose d’analogue sur le fleuve Saint-Jean dans la Floride, je pris plaisir à baptiser ma nouvelle découverte du nom de rivière Saint-Jean. Après avoir renouvelé ma provision d’eau à ces sources bienfaisantes, je résolus d’achever le tour de la grande baie, à laquelle je donnai le nom de baie des Perles. Elle peut avoir deux lieues de largeur en ligne droite ; une chaîne de rochers qui court d’une extrémité à l’autre la sépare de la pleine mer, à l’exception du passage, assez large pour donner accès aux plus gros bâtiments. Cette magnifique baie ne pourrait

manquer de devenir port du premier ordre, le jour où il s'élèverait une ville sur ses bords.

« J'essayai de sortir par le passage que je venais de découvrir ; mais la violence des flots me contraignit de renoncer à ce projet. Il me fallut donc regagner la pointe occidentale de la baie, où je ne tardai pas à me trouver au milieu d'une colonie d'animaux marins qui me parurent de la grosseur d'un chien de mer ordinaire. Après avoir observé quelque temps leurs jeux sans être aperçu, j'éprouvai le désir de m'emparer de l'un d'entre eux, afin de l'étudier plus à mon aise. Comme je me trouvai à une trop grande distance pour hasarder une attaque dont les suites eussent pu devenir fâcheuses, j'attachai mon esquif derrière une pointe de rocher, et, m'armant d'un fusil, je lâchai mon aigle sur la proie que je convoitais. L'oiseau s'éleva majestueusement dans les airs, et vint s'abattre sur un des plus beaux animaux de la troupe. J'arrivai à temps sur le champ de bataille pour achever l'animal d'un coup de hache ; le reste de la troupe avait disparu comme par enchantement. »

Ici le conteur fut interrompu par un concert de voix curieuses, au milieu desquelles on distinguait les questions suivantes : « Dites-nous donc quel était cet animal ? – Est-ce un chien de mer ? – Nous l'as-tu rapporté ?

FRITZ. – Comment pouvez-vous le demander ? Je l'ai amené à la remorque, attaché à l'arrière de mon caïak, et il a parfaitement supporté le voyage.

ERNEST. – Oui, vraiment, et je remarque que tu l'as soufflé à la manière des Groënlandais. Quant à l'espèce de l'animal, il me semble le reconnaître pour une loutre de mer, si les descriptions que j'en ai lues sont exactes.

MOI. – Dans ce cas ce serait une précieuse capture, et nous aurions là un excellent article de commerce pour les bâtiments chinois, car les mandarins paient cher cette espèce de fourrure.

MA FEMME. – Oui, les hommes prisent toujours le superflu bien au-dessus du nécessaire.

MOI. – Raconte-nous donc comment tu t'y es pris pour ramener ta capture avec tant de succès ;

car ton bâtiment est bien faible pour un tel fardeau.

FRITZ. – Il m'en a coûté assez de peine et de travail, et je voulais d'abord le laisser là ; mais le procédé des pêcheurs groënlandais me revint à temps à la mémoire, et, en dépit de ma maladresse, il finit par avoir un plein succès.

« Mon travail fut interrompu par la foule des oiseaux de mer qui venaient voler autour de moi en effleurant mon visage de leurs ailes bruyantes. Fatigué de cette attaque d'un nouveau genre, je finis par saisir la hache de la chaloupe, et, frappant au hasard au-dessus de ma tête, je vis tomber à mes pieds un albatros. Ses plus belles plumes me servirent pour achever mon opération, et bientôt la loutre fut en état de surnager à la surface de l'eau. Il était temps alors de songer au retour ; mon caïak fut donc remis à la mer, traînant à sa suite ma précieuse capture, et, après m'être heureusement tiré des dangereux passages qui entravaient la marche de mon esquif, je ne tardai pas à me trouver dans des parages bien connus. Bientôt notre pavillon m'apparut dans

l’éloignement, et peu de minutes après le bruit du canon d’alarme vint m’annoncer votre voisinage. »

Tel fut le récit de Fritz. Aussitôt qu’il eut cessé de parler, la foule des auditeurs se précipita avec un tel enthousiasme vers les riches trésors dont il venait d’enrichir la colonie, que la bonne mère elle-même ne put résister à l’entraînement général.

L’entretien recommença à rouler sur les perles, et Franz me demanda si toutes les perles ont le même éclat et le même prix.

MOI. – « Non, sans doute ; on a remarqué que la pureté des perles varie en raison du fond qu’habitent les couches d’huîtres. Dans les fonds marécageux elles sont troubles et sans éclat ; dans les fonds de sable, au contraire, elles sont blanches et transparentes.

FRITZ. – En définitive, que sait-on sur la formation des perles ?

MOI. – Il résulte des informations des naturalistes que les perles se trouvent

généralement dans les huîtres dont la coquille a été percée par le petit animal de mer appelé *phakas*. Selon l'opinion générale, la perle serait formée d'une matière calcaire que distille l'huître, et qu'elle emploie à boucher la légère ouverture percée par son ennemi.

FRANZ. – Les huîtres à perles sont-elles toujours faciles à découvrir ?

MOI. – Non, sans doute, mon cher enfant ; elles se trouvent souvent à une profondeur de soixante pieds et davantage. La plupart du temps, l'huître est fortement attachée au rocher ; des pêcheurs exercés depuis l'enfance vont les détacher à l'aide d'un instrument tranchant, et les jettent à mesure au fond d'un grand sac qu'ils remontent à la surface de l'eau lorsqu'il est rempli. Mais, malgré tous les soins, la pêche des perles est pénible et dangereuse. Il n'est pas rare de voir les plongeurs, à la fin de la journée, rendre le sang par le nez ou par les oreilles. »

Les enfants ne manquèrent pas de me faire observer que nous pouvions commencer immédiatement la pêche des perles dans la

grande baie, où elle ne présentait ni fatigue ni danger ; et je cédai sans peine à leur désir.

Toute la famille fut bientôt occupée des préparatifs de cette importante expédition, et j'eus la satisfaction de voir devant moi un attirail de pêche aussi complet que pouvait le permettre la faiblesse de nos ressources.

Les munitions de bouche n'avaient pas été oubliées. Une bonne provision de pemmikan frais, de pain de cassave, d'amandes et de pistaches, composait le fond de notre cuisine de voyage, et un petit tonneau d'hydromel devait nous fournir une agréable boisson.

XXII

Les nids d’hirondelles. – Les perles fausses. – La pêche des perles. – Le sanglier d’Afrique. – Danger de Jack. – La truffe.

Le premier jour où le ciel et la mer me parurent favorables à nos projets, nous nous mîmes en route pour notre grande expédition, accompagnés des vœux de la bonne mère, qui demeurait avec Franz à la garde du logis. Notre escorte se composait de Knips, du chacal et de nos deux fidèles compagnons, Falb et Braun, que j’avais coutume de comparer aux chiens que le roi Porus envoya jadis à Alexandre, et dont l’histoire rapporte qu’ils n’auraient pas refusé le combat contre un lion ou un éléphant.

Fritz nous servit de pilote. Placé à côté de Jack dans son léger esquif, il s’était chargé de guider notre marche incertaine au milieu des rochers de

la côte. Je suivais le caïak avec la pinasse, en ayant soin de ne déployer ma voile qu'à demi, jusqu'à notre arrivée dans des parages plus tranquilles.

À chaque instant les rochers offraient à nos regards de nombreux débris de veaux marins, trésors précieux pour notre muséum. Mais, ne voulant pas perdre une minute, je décidai qu'on négligerait pour le moment cette riche collection.

Dans les paisibles parages où notre flotte venait de parvenir, la mer avait la transparence d'un miroir ; et les nautiles se livraient sans défiance à leurs jeux innocents sur la surface des flots, que ridait à peine une légère brise. Après s'être amusé quelque temps des gracieuses manœuvres de ces légers habitants de l'onde, l'équipage du caïak résolut de leur faire la chasse, et bientôt la chaloupe reçut une collection de ces délicates créatures. Il fut décrété à l'unanimité que cet endroit du rivage porterait désormais le nom de baie des Nautiles.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer un promontoire en forme de cône tronqué, qui reçut

le nom du cap Camus. De son extrémité occidentale on apercevait dans l'éloignement un second cap, derrière lequel se trouvait la baie des Perles, selon le récit de notre pilote.

Plus nous approchions de la grande voûte découverte par Fritz dans sa dernière expédition, plus nos regards étaient frappés de sa masse imposante. On l'eût dite formée par les Titans avec les débris des montagnes dont ils avaient voulu se servir pour escalader le ciel.

Une innombrable armée d'hirondelles de mer sortit à notre approche des profondeurs de la caverne ; mais, rassurés par notre immobilité, ces innocents hôtes du rocher ne tardèrent pas à disparaître de nouveau dans leurs obscures retraites.

Lorsque la chaloupe eut atteint l'entrée de la voûte, la curiosité fit place à une insatiable avidité malheureusement trop facile à satisfaire. Tous les instruments disponibles furent mis en œuvre, et les nids tombaient par douzaines sous nos mains impitoyables. Toutefois nous choisissions de préférence les nids abandonnés,

afin d'épargner les œufs et les petits de nos innocents ennemis. Fritz et Jack se montraient les plus actifs dans ce nouveau genre de pillage, et leurs filets ne désemplissaient pas. Ernest et moi, nous procédions avec plus de méthode, nous attachant aux nids placés dans les régions inférieures du rocher, et n'abandonnant chaque pièce de notre butin qu'après l'avoir nettoyée aussi parfaitement que le temps le permettait.

Au bout de quelques minutes, la provision me sembla suffisante, et, désireux d'arracher mes enfants à cette œuvre de destruction, je donnai l'ordre aux deux équipages de se préparer à traverser la grande voûte.

Nous éprouvâmes un mouvement de légère inquiétude, causée par l'obscurité du passage souterrain, où le cri des hirondelles, répété par les échos de la voûte, retentissait avec un bruit sinistre ; mais notre guide nous tranquillisa en m'assurant que le passage était sans danger.

« Mais, s'écria tout à coup Ernest, n'est-il pas bien plaisant de nous voir ici nous donner tant de peines inutiles, sans savoir si jamais il abordera

un navire sur ces côtes inhospitalières ?

MOI. – L'espérance, mon cher enfant, est un des plus grands biens de la pauvre humanité ; c'est la fille du courage et de l'activité ; car l'homme courageux ne désespère jamais, et celui qui espère travaille sans relâche à l'accomplissement de son désir. Laissons à la philosophie des esprits faibles les impuissantes dissertations sur l'incertitude des entreprises humaines et sur la vanité des espérances des aveugles mortels. Toutefois il est temps de mettre un terme à nos déprédations d'aujourd'hui, de peur que notre philosophe ne nous compare avec mépris à ces vils oiseaux de proie qui s'emparent de tout ce qui tombe sous leurs serres, sans savoir s'ils tireront quelque avantage du fruit de leurs captures. »

En achevant ces mots, je pressai les préparatifs du départ avec d'autant plus d'ardeur, que la marée commençait à monter, et qu'elle devait nous être d'un grand secours pour traverser le canal souterrain. En effet, elle ne tarda pas à nous emporter avec une telle rapidité, que, le travail

des rames devenant inutile, nous pûmes contempler à loisir la majesté du spectacle qui frappait nos regards. À chaque pas nous apercevions d'immenses cavernes dont l'obscurité nous dérobait l'étendue, mais qui devaient pénétrer au loin dans les flancs profonds de la montagne. On eût dit que le grand architecte de la nature avait jeté dans ce lieu les fondements d'un temple gigantesque, que sa main puissante dédaignait d'achever. Les animaux marins s'étaient emparés de ces immenses galeries, où à chaque pas se présentait à nos regards quelque trace nouvelle de leurs étranges habitants.

Parmi les nombreuses espèces de poissons dont la grotte était peuplée, je reconnus l'ablette, dont l'écaille brillante sert à la confection des perles fausses : c'est pourquoi l'on fait des pêches considérables de ce poisson dans la Méditerranée.

Tout mon petit monde savait fort peu de choses sur les perles fausses. Il fallut lui donner quelques explications à cet égard pour compléter mon cours d'histoire naturelle. « Les perles

fausses, dis-je alors, sont d'un grand usage dans le commerce : on se sert de petits globules de verre revêtus d'un vernis formé avec l'écaille de l'ablette. Ces perles sont régulières, d'une assez belle eau et assez estimées.

ERNEST. – En ce cas, pourquoi se donner tant de peine pour la pêche des perles fines ?

JACK. – Belle demande ! parce que ces dernières seules ont réellement du prix.

FRITZ. – Bien répondu ! Mais maintenant il s'agirait de savoir pourquoi l'on attache tant de prix aux perles fines, si les perles fausses sont aussi belles.

MOI. – C'est que, parmi les hommes, le prix des choses est bien souvent en raison des peines et des dangers qu'elles coûtent. »

Tout en nous entretenant ainsi, nous avions heureusement traversé le dangereux canal, et nous nous trouvions maintenant dans une des plus belles baies que la nature ait pris plaisir à former. Le rivage présentait d'espace en espace de petites criques plus ou moins profondes où

venaient se perdre de limpides ruisseaux qui donnaient à toute la contrée un aspect riant et fertile. Presque au milieu de la baie se trouvait l'embouchure du fleuve Saint-Jean, dont Fritz ne nous avait pas exagéré la grandeur et la majesté.

Je me trouvai avec plaisir dans ces eaux profondes ; et nous allâmes jeter l'ancre auprès des riants bosquets du rivage, dont la riche verdure enchantait nos regards.

Une anse commode et voisine du banc d'huîtres où Fritz avait fait sa pêche fut choisie pour le lieu du débarquement. Un ruisseau limpide semblait nous inviter à venir profiter de la fraîcheur de ses bords. Nos pauvres chiens, qui manquaient d'eau douce depuis plusieurs heures, n'eurent pas plutôt entendu le murmure du ruisseau, que, sautant par-dessus les bords de la chaloupe, ils s'élancèrent à la nage vers la source tant désirée.

Nous ne tardâmes pas à suivre l'exemple de nos intelligents animaux ; et, après avoir attaché notre esquif au rivage, nous nous trouvâmes bientôt réunis autour de la source bienfaisante. Le

jour étant sur son déclin, nous commençâmes par faire les préparatifs du souper, qui devait se composer d'une soupe de pemmikan, d'un bon plat de pommes de terre, et d'une provision de biscuit de maïs. Après avoir assemblé du bois sec pour le foyer, nous fîmes nos arrangements pour la nuit. Les chiens se couchèrent sur le sable, autour du feu, et nous nous retirâmes dans la chaloupe, placée à l'ancre à quelque distance du rivage. J'avais pensé qu'à tout événement nous avions peu à redouter une attaque par mer ; toutefois, par surcroît de précaution, j'attachai maître Knips au grand mât, me fiant à sa vigilance. Lorsque tout fut achevé, nous nous étendîmes au fond du bâtiment, sur nos lits de peau d'ours, et chacun s'endormit d'un sommeil paisible, quoique interrompu de temps en temps par les hurlements des chacals et la voix menaçante de Joeger.

Au point du jour tout le monde était sur pied, et la chaloupe prit joyeusement le chemin du grand banc d'huîtres, où elle fit en peu de temps une pêche abondante. Cet heureux succès nous engagea à continuer l'opération pendant les deux

jours suivants, et bientôt un énorme amas d'huîtres, élevé sur le sable, vint reposer nos regards satisfaits.

Tous les soirs, environ une heure avant le coucher du soleil, j'avais coutume de commander une expédition le long du rivage, et il ne se passait pas de soirée que la chaloupe ne revint avec quelque bel oiseau, le plus souvent d'une espèce inconnue.

Le dernier jour de notre pêche, il nous prit la fantaisie de nous avancer un peu plus avant que de coutume dans la forêt voisine du rivage. Cette fois Ernest nous précédait avec le vigilant Falb, et Jack le suivait de loin à travers les hautes herbes du rivage, tandis que Fritz et moi nous étions arrêtés à quelques préparatifs indispensables. Je me préparais à suivre les chasseurs, lorsque tout à coup une détonation suivie d'un cri d'alarme retentit à mes oreilles, et nos deux chiens s'élancèrent avec la rapidité de l'éclair dans la direction du coup de fusil.

« Aux armes ! » s'écria Fritz ; et en moins d'un instant il était sur la trace des chiens avec

son aigle, qu'il déchaperonna sans s'arrêter. Le bruit d'un coup de pistolet et un long cri de triomphe m'apprirent en même temps la fin du combat et la victoire de nos gens.

J'accourais avec inquiétude sur le champ de bataille, lorsque j'aperçus, à quelque distance au milieu des arbres, le pauvre Jack qui s'avançait vers moi soutenu par ses deux frères. « Dieu soit loué ! m'écriai-je, le malheur que je craignais n'est pas arrivé ! » Je rebroussai chemin aussitôt, en faisant signe à mes enfants de me suivre vers notre campement du rivage, qui se composait de deux bancs et d'une mauvaise table.

Cependant le pauvre Jack faisait d'horribles contorsions, se plaignant de violentes douleurs par tout le corps, et criant d'une voix lamentable : « Je suis brisé, anéanti, je n'ai pas un membre entier ! »

Je m'empressai de faire déshabiller le patient, et une visite minutieuse ne tarda pas à me donner l'assurance qu'il n'y avait ni fracture ni luxation. La respiration était libre, et tout le mal se bornait à deux fortes contusions, de sorte que je ne pus

m’empêcher de m’écrier : « Voilà bien de quoi se lamenter, en vérité ! Un vrai chasseur n’y ferait pas même attention.

JACK. – Grand merci ! Il n’en est pas moins vrai que je suis rompu. Le maudit animal m’aurait fait sortir l’âme du corps sans le secours inespéré de Fritz et de son vaillant oiseau.

MOI. – Nous diras-tu enfin quel est l’animal qui a si outrageusement maltraité notre vaillant chasseur ?

JACK. – Je vous réponds que son crâne et ses défenses feront merveille dans notre muséum. J’en frissonnerais encore si, après tout, le meilleur parti n’était pas d’en rire, puisque le mal est passé.

MOI. – Saurai-je enfin de quoi il s’agit ?

ERNEST. – D’un énorme sanglier ; et je vous réponds que c’était un terrible spectacle que de le voir accourir les soies hérissées et labourant la terre de ses formidables défenses.

MOI. – Rendons grâces à Dieu, qui nous a délivrés d’un si terrible ennemi. Maintenant

laissez-moi m'occuper du blessé, qui doit avoir besoin de repos et de rafraîchissement. »

À ces mots je fis avaler au pauvre Jack un verre de vin des Canaries de la fabrique de Felsen-Heim, et nous le couchâmes mollement au fond de la chaloupe, où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond.

« Maintenant, dis-je à Ernest, donne-moi quelques détails sur l'histoire du sanglier, qui jusqu'à présent est demeurée une énigme pour moi.

ERNEST. – Je marchais tranquillement dans la forêt, lorsque Falb me quitta avec un hurlement furieux pour s'élancer sur les traces d'un animal sauvage que le taillis dérobait encore à mes regards. Au même instant le chien de Jack était accouru à l'aide de son frère, et les deux animaux assiégeaient la forteresse de leur redoutable ennemi. Je m'avançai avec précaution jusqu'à portée de fusil de l'animal, lorsqu'une imprudente attaque de Joeger déconcerta tous mes projets. Le sanglier, furieux, quittant sa retraite, se dirigea sur le pauvre Jack, qui ne

trouva rien de mieux à faire que de prendre la fuite. Je lâchai mon coup à l'instant ; mais la balle, effleurant l'animal, ne fît que hâter sa course furieuse. Bientôt le pauvre Jack, ayant heurté une souche dans sa course précipitée, allait se trouver à la merci de son impitoyable ennemi, si les deux chiens, arrivés au même instant, n'eussent attiré sur eux tout le courroux du terrible animal. Le pauvre Jack en fut quitte pour quelques contusions, et ma seconde balle allait mettre fin au combat, lorsque l'aigle de Fritz, descendant du haut des airs aussi à propos que le corbeau de Manlius Corvinus, vint s'abattre sur la tête du sanglier, de manière que son maître eut le temps d'approcher et de lui décharger son pistolet entre les deux yeux.

« En jetant un coup d'œil sur la tanière du sanglier, je ne fus pas peu étonné de voir Knips et Joeger se régalant des restes de son repas. Je reconnus, en approchant, une espèce de tubercule assez semblable à la pomme de terre, dont j'ai rapporté une demi-douzaine dans ma gibecière, afin de vous les faire examiner.

MOI. – Voyons un peu... Si mes yeux et mon odorat ne me trompent pas, tu as fait là une découverte intéressante pour notre cuisine. Ce tubercule est une véritable truffe, de l'espèce la plus savoureuse. »

Fritz, suivant mon exemple, goûta la nouvelle production, en faisant observer avec plaisir que son parfum était bien différent de celui de la pomme de terre, quoiqu'il y eût grande analogie entre les deux fruits.

Il me demanda ensuite où l'on trouve les meilleures truffes, et si c'est un fruit originaire de nos climats européens.

MOI. – « La truffe est un fruit très commun en Europe. L'Italie, la France et l'Allemagne en fournissent d'abondantes récoltes. On en trouve communément dans les forêts de chênes ou de hêtres. La chasse aux truffes se fait sans poudre ni plomb : il suffit d'une pioche pour les déterrer, et d'un cochon pour les découvrir. L'Italie et plusieurs autres contrées possèdent une espèce de chiens dont le nez est assez fin pour découvrir la truffe et en indiquer la place au chasseur.

FRITZ. – La truffe n’a-t-elle ni tige ni feuilles extérieures qui puissent indiquer sa présence et remplacer l’instinct des animaux ?

MOI. – Non, mon enfant ; elle ne se trahit que par son parfum, et l’on ne saurait dire, à proprement parler, si c’est une racine, un tubercule, ou un fruit, car son mode de propagation est un mystère pour les naturalistes. Du reste, on les trouve de toutes les grosseurs, depuis le pois jusqu’à la pomme de terre.

ERNEST. – Reconnaît-on plusieurs espèces de truffes, et l’histoire naturelle les range-t-elle au nombre des plantes, bien qu’elles n’aient ni feuilles ni racines ?

MOI. – La truffe est rangée communément dans la classe des champignons, quoiqu’elle en diffère sous bien des rapports. Mais je ne saurais dire s’il en existe de plusieurs espèces. »

Cet entretien nous avait menés jusqu’à l’heure du souper, et nous ne tardâmes pas à nous occuper des préparatifs nécessaires pour la nuit. Le feu de veille fut allumé selon l’habitude, et chacun se retira dans la chaloupe, où nous

passâmes une nuit aussi paisible que dans les murs de Felsen-Heim.

XXIII

Visite au sanglier. – Le coton de Nankin. – Le lion. – Mort de Bill. – Un nouvel hiver.

Le lendemain de grand matin, nous étions en route pour aller visiter le corps de notre sanglier et tenir conseil sur l'emploi qu'on en pouvait faire. Le pauvre Jack, encore fatigué de son aventure de la veille, ne donnait pas signe de vie.

À l'entrée de la forêt, les chiens accoururent au-devant de nous avec des hurlements de joie. Nous arrivâmes bientôt sur le champ de bataille, où la grosseur de l'animal et son aspect féroce excitèrent ma surprise au plus haut degré. Je suis persuadé qu'il eût été en état de résister à un buffle, ou même à un lion de la plus haute taille.

ERNEST. – « Il ne faut pas oublier la tête, qui deviendrait un des plus beaux ornements de notre

muséum. Si mon père nous le permet, nous allons transporter l'animal sur le rivage, où nous pourrons faire l'opération à loisir.

MOI. – De tout mon cœur : je vous laisse le champ libre à cet égard. Mais occupons-nous d'abord d'examiner s'il ne serait pas possible de découvrir encore quelques truffes. Un pareil présent nous assurerait bon accueil au logis. »

Nos recherches furent longtemps infructueuses ; mais enfin l'œil perçant de Fritz découvrit dans le voisinage une nouvelle mine de ces précieux tubercules, dont nous ne manquâmes pas de faire une ample provision.

Pendant ce temps l'infatigable Fritz venait d'abattre une douzaine de branches à coups de hache, en s'écriant : « Voilà des moyens de transport tout trouvés, il ne s'agit plus que d'y placer notre gibier. » Nos chiens furent bientôt attelés à ce chariot de nouvelle espèce, qui prit en triomphe le chemin du rivage, chargé des dépouilles sanglantes de l'habitant des forêts. Fritz dirigeait d'une main habile la marche du convoi, qui ne tarda pas à atteindre le camp sans

mésaventure. Nos chiens, aussitôt délivrés, reprirent à la hâte le chemin de la forêt pour aller se régaler de la portion du sanglier qui était demeurée sur la place.

En détachant les diverses parties du chariot, destinées désormais à alimenter le foyer, nous remarquâmes sur les branches une quantité de noix ligneuses remplies d'un coton fin et soyeux, d'une couleur jaunâtre analogue à celle du nankin. Notre nouvelle découverte fut mise de côté, avec le plus grand soin, pour notre ménagère, et je me promis bien de saisir la première occasion pour faire une nouvelle provision de ces fruits précieux et me procurer quelques rejetons de l'arbre qui les portait.

Pendant ce temps Fritz et Ernest étaient occupés à creuser dans le sable une fosse assez profonde, voulant, disaient-ils, faire une agréable surprise à leur frère Jack, en préparant pour son réveil un excellent rôti à la hottentote. Une flamme brillante ne tarda pas à sortir du four improvisé, et nous y suspendîmes les quatre membres du sanglier, afin de les dépouiller de

leurs soies. Le parfum peu agréable qui s'exhalait de notre venaison ne tarda pas à nous contraindre d'abandonner la place, si nous ne voulions pas perdre la respiration ; et l'odeur était si forte, qu'elle alla frapper l'odorat du pauvre Jack, qui ne tarda pas à se lever sur son séant, pour demander d'une voix plaintive quelle était cette nouvelle opération.

« Sois tranquille, lui répondit gravement son frère aîné, il ne s'agit que de friser un peu la crinière de ton champion d'hier soir, afin qu'il puisse se présenter décemment devant ses vainqueurs. Et, avant de te plaindre ainsi, rappelle-toi la réponse d'un prince devant le corps de son ennemi : *Le cadavre d'un ennemi mort sent toujours bon.* »

Cependant Jack était accouru au secours de ses frères, et tandis qu'ils préparaient la hure du sanglier en cuisiniers expérimentés, je m'occupais de nettoyer les quatre membres, travail fort peu divertissant.

Bientôt le four fut préparé, et il ne tarda pas à recevoir le rôti, soigneusement enveloppé de

feuilles odorantes. En attendant l'heure du souper, nous nous occupâmes des préparatifs nécessaires pour fumer le reste de la venaison, et le coucher du soleil vint nous surprendre avant la fin de cet important travail.

Au moment où la nuit commençait à nous envelopper de ses ombres, un formidable hurlement, sorti des profondeurs de la forêt voisine et répété au loin par les échos du rivage, vint frapper tout à coup nos oreilles étonnées. Ces sons terribles semblaient tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher de la place que nous occupions.

« Voilà un concert diabolique », s'écria Fritz en sautant sur son fusil de chasse et en jetant autour de lui des regards flamboyants. « Allumez le feu, retirez-vous dans la chaloupe, et que chacun tienne ses armes prêtes ! Quant à moi, je vais aller faire une reconnaissance avec mon caïak. »

À ces mots le bouillant jeune homme sauta dans son embarcation, et, se dirigeant vers le rivage avec la rapidité de l'éclair, ne tarda pas à disparaître à nos regards. Pour nous, exécutant à

la hâte ses instructions, nous courûmes à la chaloupe, nous tenant prêts à tout événement.

« Il est bien étonnant, fit observer Jack, que Fritz nous abandonne au moment du danger, et qu'il s'éloigne aussi brusquement sans attendre vos ordres.

– Il faut pardonner quelque chose à son caractère bouillant et audacieux, répondis-je gravement. À l'heure du danger il est souvent nécessaire de permettre aux braves ce qu'il faudrait défendre aux esprits timides et irrésolus : c'est quelquefois un moyen infaillible de salut. »

Au moment où j'achevais ces mots, nous aperçûmes maître Knips et les chiens qui se dirigeaient vers la chaloupe au grand galop. La voyant trop éloignée du rivage pour l'atteindre à pied sec, nos vaillants auxiliaires s'étendirent autour du feu, sur le sable, non sans promener autour d'eux des regards vigilants.

Cependant les terribles sons partis de la forêt semblaient se rapprocher de plus en plus, de sorte que je finis par croire qu'il fallait les attribuer à quelque panthère ou à quelque léopard que

l’odeur du sang avait attiré dans notre voisinage.

Quelques minutes s’étaient à peine écoulées, lorsque la lueur mourante de notre feu nous laissa apercevoir distinctement le terrible animal, objet de notre terreur. C’était un lion d’une taille énorme, tel que je n’en avais jamais vu dans nos ménageries d’Europe. Il paraissait avoir suivi les traces du sanglier, et, après avoir exercé son courroux sur les débris de notre foyer, nous le vîmes s’asseoir comme un chat sur ses pattes de derrière, promenant un regard de fureur et de convoitise, tantôt sur le groupe des chiens placé en face de lui, tantôt sur les restes sanglants de notre venaison.

Bientôt le majestueux animal se leva lentement, se battant les flancs de sa queue, comme pour réveiller son courage endormi. Des rugissements entrecoupés s’échappaient de sa gueule terrible, tandis qu’il se promenait avec fureur dans l’espace compris entre le foyer et le rivage. Après avoir décrit lentement plusieurs demi-cercles, de plus en plus rétrécis, le terrible animal finit par prendre une position qui

annonçait à tout œil expérimenté une attaque prochaine.

Pendant que j'étais incertain s'il fallait commander le feu, ou donner l'ordre de virer de bord, l'explosion d'un fusil, à peu de distance, me fit tressaillir des pieds à la tête. « C'est Fritz ! » s'écrièrent mes deux compagnons avec un cri de joie et de triomphe. Le roi des forêts fit un bond terrible accompagné d'un rugissement de douleur ; puis il ne tarda pas à chanceler, et, tombant sur les genoux, il demeura bientôt sans mouvement.

« Voilà un coup de maître, m'écriai-je avec joie. L'animal est frappé au cœur, et ne se relèvera plus. Demeurez ici tandis que je vais me rendre sur le champ de bataille. »

En deux coups de rames j'étais au rivage, où les chiens me reçurent avec des hurlements d'allégresse. Au moment où je m'approchais avec précaution, je vis paraître sur le même lieu un nouveau lion de moins grande taille que le premier, mais d'un aspect non moins formidable. En deux bonds il était près du corps inanimé de

son compagnon, qu'il commença d'appeler d'une voix plaintive. Évidemment c'était la femelle, et par bonheur elle n'était pas accompagnée de ses lionceaux : car une seconde attaque de ce genre eût gravement compromis notre sûreté.

Tandis qu'étendue auprès de son mâle, elle léchait sa blessure avec des gémissements plaintifs, un second coup de feu retentit ; et une des pattes de devant de la lionne retomba sans force à ses côtés. Avant que j'eusse eu le temps de faire feu, les chiens s'étaient élancés avec fureur sur l'ennemi, et alors commença le plus terrible combat dont j'eusse jamais été spectateur. L'obscurité de la nuit, les rugissements de la lionne et les hurlements des chiens faisaient de cette scène une des plus effroyables qui puissent frapper les regards d'un homme. Le monstre des forêts profita de mon inaction pour saisir la pauvre Bill de la patte qui lui restait, et bientôt le fidèle animal tomba, dans les convulsions de l'agonie, aux côtés de son ennemi expirant. Au moment où j'accourais à son secours, Fritz paraissait sur le champ de bataille avec son fusil, désormais inutile : mais je lui fis signe de

s’arrêter en l’exhortant à joindre ses actions de grâces aux miennes pour la miraculeuse protection dont la Providence venait de nous favoriser encore une fois.

Je ne tardai pas à appeler à haute voix l’équipage de la chaloupe pour venir prendre part à notre triomphe, et nos deux compagnons furent bientôt dans nos bras, remerciant le Ciel de nous revoir sains et saufs après un si terrible danger.

Notre premier soin fut de ranimer le foyer et d’aller visiter le champ de bataille à la lueur de quelques torches de résine. Le premier spectacle qui frappa nos regards fut le corps de la pauvre Bill, étendue sans vie à côté de son ennemi mort, victime regrettable de son courage et de sa fidélité.

« Hélas ! s’écria Fritz avec un douloureux soupir, voici une nouvelle occasion pour Ernest d’exercer ses talents poétiques ; car nous ne pouvons refuser une glorieuse épitaphe à notre pauvre Bill, morte si bravement pour la défense commune.

– J’y songerai, répondit Ernest, lorsque ma

pauvre muse sera un peu remise de la terrible angoisse qu'elle vient d'éprouver. En attendant, voici deux formidables ennemis dont la Providence vient de nous délivrer, et j'éprouve une vive satisfaction à penser que ces gueules menaçantes sont maintenant fermées pour toujours.

– L'intelligence de l'homme triomphe de tous les ennemis de la nature, repartit Fritz gravement ; c'est à elle que nous devons les armes dont notre main s'est servie pour abattre le puissant roi des forêts.

– Mais ne serait-il pas temps de nous occuper des funérailles de la pauvre Bill, à la lueur sinistre de ces torches funéraires ? »

Je fis un signe de consentement, et Fritz eut bientôt creusé une fosse profonde, où nous déposâmes solennellement le corps de notre vieux compagnon. Nous tournant alors du côté d'Ernest, nous attendîmes l'épitaphe qu'il nous avait promise, et qu'il ne tarda pas à réciter d'un ton pathétique :

Après une carrière longue et aventureuse,
c'est ici que repose la pauvre Bill,
si rapide à la course, si intrépide dans le combat.
Elle est morte pour ses maîtres,
ainsi qu'elle avait vécu.
Nul héros ne mérite mieux un tombeau
et une glorieuse épitaphe.

« Il me semble, dit Jack en bâillant, que nous avons veillé une bonne partie de la nuit, et toute cette histoire de lions m'a terriblement creusé l'estomac. Ne serait-il pas temps de songer à notre nourriture terrestre ? Aussi bien, voici la hure de sanglier qui nous attend dans le four depuis hier soir. »

Rappelés par ce sage avertissement au souvenir de nos besoins corporels, nous nous dirigeâmes vers la cuisine sans perdre le temps en vaines paroles, et nous ne tardâmes pas à faire honneur au rôti de la veille. Je décidai qu'on passerait dans la chaloupe les trois à quatre

heures qui restaient jusqu'au jour, et un froid piquant ne tarda pas à nous faire sentir l'utilité de nos fourrures. Les climats chauds sont dangereux par la fraîcheur de leurs nuits, et c'est ce qui explique pourquoi les animaux des zones brûlantes sont souvent recouverts d'épaisses fourrures.

Levés avec le soleil, notre premier soin fut d'écorcher les deux lions, opération qui nous occupa à peine deux heures, grâce à l'emploi de mon heureuse invention, la pompe à air. Les cadavres furent abandonnés à la merci des oiseaux du ciel, qui accoururent bientôt par essaims bruyants pour profiter de notre générosité.

Les rayons du soleil ne tardèrent pas à développer de telles émanations autour de notre amas d'huîtres, que nous nous estimâmes heureux de pouvoir songer, sans plus attendre, aux préparatifs de départ.

Cette fois Jack refusa de faire le trajet dans le caïak, se sentant hors d'état de manœuvrer la rame, et Fritz demeura seul chargé de la conduite

de son léger bâtiment.

Nous ne tardâmes pas à lever l’ancre et à quitter la baie des Perles, en nous dirigeant en droite ligne vers le canal si heureusement traversé quelques jours auparavant. Continuant notre route vers le levant, nous abordâmes avant le coucher du soleil à la baie du Salut.

Les premières annonces de la mauvaise saison ne tardèrent pas à se faire sentir, et bientôt les alentours de la maison devinrent impraticables. Alors commença le cours des travaux domestiques, qui nous empêchèrent de trouver trop longs les jours de pluie qui se succédèrent.

XXIV

Le navire européen. – Le mécanicien et sa famille. – Préparatifs de retour en Europe. – Séparation. – Conclusion.

Avec quelle émotion je reprends la plume pour tracer ce dernier chapitre ! Dieu est grand, Dieu est bon, telles sont les premières paroles qui se présentent à ma pensée lorsque je reporte mes souvenirs pour la dernière fois sur cette partie de notre histoire. Le salut miraculeux de ma famille est encore présent à mes regards, et, au milieu du conflit de sentiments divers qui agitent mon esprit, j'ai peine à retrouver le fil de mes idées pour achever dignement ce livre, que je vais fermer pour jamais. Le lecteur me pardonnera le désordre de ce récit, dont je me propose de lui donner la fin, si jamais il m'est accordé de revoir l'Europe et ma chère patrie. À peine suis-je en

état de trouver quelques mots sans suite pour raconter les événements de mes dernières heures d'exil.

Toutefois celui qui s'est intéressé jusqu'à ce jour au destin de l'innocente famille ne pourra voir sans un sentiment de satisfaction le dénouement inespéré de sa trop longue histoire.

Mais trêve de fastidieux préambules. Le temps presse, j'arrive à la conclusion de cette œuvre intéressante, qui vient d'occuper dix années de ma vie. Nous touchions au terme de la saison pluvieuse, et la nature semblait vouloir se ranimer plus tôt que d'habitude.

Le ciel était sans nuages, et chacun prenait plaisir à se dédommager de sa réclusion de deux mois, en exerçant de nouveau ses membres engourdis par une longue inaction. Tout le jour la famille était répandue dans les jardins, dans les plantations, sur les rives de la mer, faisant usage avec délices d'une liberté si longtemps attendue.

Fritz ayant annoncé la résolution d'aller faire une visite à l'île aux Requins, pour voir si les besoins de la colonie ne réclamaient pas notre

présence, je le laissai partir accompagné de Jack. Les deux voyageurs furent bientôt dans l'île, où leur œil exercé se promena longtemps sur la mer et sur le rivage, sans apercevoir ni monstres marins, ni dommage notable dans l'établissement. J'avais recommandé aux deux jeunes gens de tirer deux coups de canon en débarquant, tant pour nous annoncer l'heureuse issue du voyage que pour nous servir de signal, si par hasard la Providence avait envoyé quelque bâtiment à portée du rivage.

Leur premier soin avait été de se conformer à mes ordres. Mais quel ne fut pas leur étonnement lorsque, au bout d'environ deux minutes, ils entendirent distinctement trois coups de canon vers l'ouest, dans la direction de la baie du Salut ! La surprise, l'espérance et la crainte les tinrent quelque temps immobiles ; mais Fritz rompit le premier le silence en s'écriant : « À la mer ! à la mer ! » Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, la rapide embarcation volait sur la surface des flots.

« Qu'y a-t-il de nouveau ? » m'écriai-je en

voyant les deux enfants accourir vers moi de toute la vitesse de leurs jambes.

« N'avez-vous pas entendu ? » me répondit Fritz, qui respirait à peine ; et son frère arriva bientôt près de lui en répétant : « N'avez-vous pas entendu ? »

Le récit des enfants me fit secouer la tête avec l'expression du doute ; mais la pensée qu'ils pouvaient ne s'être pas trompés agitait vivement mon esprit. Dans l'incertitude qui me préoccupait, je rassemblai la famille, afin de tenir un grand conseil de guerre, car la chose était de trop d'importance pour m'en rapporter à mes deux interlocuteurs.

Comme la nuit approchait, je décidai qu'un de nous demeurerait à monter la garde dans la galerie, afin d'épier le moindre signal qui pourrait annoncer de nouveau la présence d'un bâtiment dans notre voisinage. Mais la soirée ne fut pas aussi tranquille que nous l'avions espéré : on eût dit que les éléments conjurés avaient repris toute leur fureur pour cette terrible nuit, et qu'un nouvel hiver allait recommencer.

L’orage dura deux jours et deux nuits. Vers le matin du troisième jour, la mer devint plus calme, et il fut possible d’aller à la découverte. J’emmenai Jack avec moi, et nous nous mîmes en route munis d’un pavillon qui devait instruire la garnison du succès de nos recherches.

Arrivés en peu de temps à l’île aux Requins, notre premier soin fut de gravir la cime du rocher et de promener un regard inquiet sur les flots. La mer était déserte, et rien ne paraissait à l’horizon lointain. Après quelques instants d’attente, je me décidai à tirer trois coups de canon à deux minutes d’intervalle, afin de m’assurer si la première fois l’écho du rocher n’avait pas trompé les oreilles inexpérimentées de mes jeunes gens.

Nous prêtâmes l’oreille attentivement, et au bout d’une minute un faible coup retentit dans l’éloignement, puis un second, puis un troisième, et le silence se rétablit. Je demeurai immobile de surprise. Jack dansait autour de moi comme un homme pris de vin. Le pavillon fut hissé deux fois en haut du mât, signal dont nous étions convenus en cas de bonne nouvelle.

Laissant mon compagnon à la garde de la batterie, avec l'injonction de faire feu aussitôt qu'il apercevrait quelque chose, je me hâtai de reprendre le chemin de Felsen-Heim, afin de combiner nos mesures ultérieures.

La garnison était dans un trouble inexprimable. Fritz s'élança à ma rencontre, en s'écriant : « Où sont-ils ? Est-ce un navire européen ? » Bien qu'il me fût impossible de satisfaire son avide curiosité, je ne laissai pas de réjouir tout mon monde en annonçant ma résolution de m'embarquer avec Fritz pour aller à la recherche du bâtiment.

Il était environ midi lorsque je montai dans le caïak avec mon compagnon de voyage. Ma femme nous vit partir les yeux mouillés de larmes et en adressant au Ciel une ardente prière pour notre conservation. Au reste, nous étions parfaitement armés, et préparés à la plus vigoureuse résistance en cas de besoin.

Le caïak ne tarda pas à s'éloigner en silence, se dirigeant à l'ouest de Felsen-Heim, vers des parages demeurés inconnus jusqu'à ce jour.

Malgré tous les dangers d'une navigation incertaine au milieu de cette mer hérissée de rochers et d'écueils, nous finîmes, au bout de cinq quarts d'heure d'une marche fatigante, par atteindre un promontoire escarpé que je me préparai à doubler ; car, suivant toute apparence, le bâtiment que nous cherchions devait se trouver de l'autre côté du cap.

Parvenus à la pointe la plus avancée du promontoire, le rivage nous offrit un groupe de rochers favorable à nos observations : et quels ne furent pas nos sentiments d'allégresse et de reconnaissance pour le Tout-Puissant en apercevant un beau navire à l'ancre dans une petite baie à peu de distance ! Le bâtiment paraissait fatigué ; le pavillon anglais flottait au haut des mâts, et au même instant nous aperçûmes la chaloupe se détacher du bord pour aller débarquer au rivage.

Fritz voulait s'élancer hors du caïak et gagner le navire à la nage ; j'eus besoin de toute mon autorité pour le retenir, en faisant observer que le pavillon pouvait nous tromper ; car il n'est pas

rare de voir un bâtiment pirate arborer le pavillon de la nation la plus connue sur les mers, afin d'attirer plus sûrement sa proie.

Nous demeurâmes donc cachés dans notre retraite, nous servant de la longue-vue pour examiner à loisir tous les mouvements du bâtiment. Il me parut être un yacht de construction légère, mais toutefois armé de huit canons de calibre ordinaire. Il était facile de distinguer sur le rivage trois tentes d'où s'élevait une légère colonne de fumée. Selon toute apparence, l'équipage n'était pas nombreux ; car nous n'aperçûmes à bord que deux créatures humaines.

D'après ces observations, je crus qu'il n'y avait aucun danger à quitter notre retraite, et bientôt le léger caïak parut dans les eaux du navire, accomplissant autour de lui de capricieuses évolutions. Au bout de quelques minutes, nous vîmes paraître sur le pont un officier que Fritz reconnut facilement pour le capitaine. En deux coups de rames nous étions à portée de la voix, chantant à plein gosier un

refrain national dans lequel il eût été difficile de reconnaître une musique européenne.

Notre bizarre apparition ne tarda pas à attirer l'attention du capitaine et de ceux qui l'entouraient : des mouchoirs furent agités en signe de paix, et, voyant que la chaloupe ne faisait pas mine de s'occuper de nous, je me décidai à tourner la pointe de mon esquif vers le bâtiment.

En voyant le caïak s'approcher, le capitaine saisit son porte-voix pour nous demander qui nous étions, d'où nous venions, et comment s'appelait la côte voisine. Élevant alors la voix aussi haut que mes forces me le permirent, je me bornai à répondre ces trois mots : *Englishmen good men !* (Les Anglais sont de braves gens.) Nous nous trouvions alors assez près du bâtiment pour remarquer que l'ordre le plus parfait régnait à bord, et que tout indiquait un navire de commerce assez richement chargé. Pendant qu'on nous montrait des haches, des étoffes et d'autres légères marchandises destinées au commerce avec les sauvages, Fritz me communiquait ses

observations, qui toutes étaient à l'avantage de nos nouvelles connaissances. Voyant bientôt que la gravité de mon compagnon ne tarderait pas à se démentir, je donnai le signal de la retraite, et nous reprîmes le chemin du rivage, après un congé amical de part et d'autre.

Toute la famille attendait impatiemment notre retour, et nous fûmes reçus avec une vive allégresse. Ma femme, tout en louant notre prudence, était d'avis qu'il n'y avait plus maintenant d'obstacle à nous faire connaître, et qu'il fallait mettre la pinasse en mer pour aller aborder le bâtiment anglais. On ne saurait décrire l'agitation qui suivit cette résolution, adoptée à l'unanimité. Les plans les plus extravagants se succédaient sans relâche : c'était un conflit de volontés, de projets, de désirs au milieu desquels l'esprit le plus sage eût eu de la peine à se reconnaître, et il semblait que nous allions mettre à la voile dans un quart d'heure pour retourner en Europe.

Ma position de chef de famille rendait mon rôle difficile dans cette importante circonstance :

je me retirai donc en silence pour adresser à Dieu une fervente prière, lui demandant humblement de m'inspirer la résolution la plus conforme aux intérêts du petit peuple qui m'était confié ; mais, sentant bientôt la folie de songer au départ avant d'en reconnaître la possibilité, je pris le parti de subordonner mes résolutions ultérieures au résultat d'une seconde visite que je me proposais de faire, avec tout mon monde, au bâtiment étranger.

Tout le jour suivant fut consacré à l'équipement de la pinasse, qui reçut une cargaison de fruits que le capitaine avait paru vivement désirer lors de notre première visite. Quelques dernières dispositions occupèrent encore la matinée du lendemain, et ce fut seulement vers midi que la pinasse déploya majestueusement ses voiles. Fritz, revêtu d'un brillant uniforme de marine, nous servait de pilote comme à l'ordinaire.

L'escadre traversa la baie avec précaution, et ne tarda pas à atteindre heureusement la pointe du cap qui nous dérobait l'ancrage du bâtiment

anglais. Arrivé en vue du navire, je fis hisser le pavillon anglais, et commandai la manœuvre de manière que la pinasse pouvait se mettre en rapport avec le yacht, tout en demeurant à une distance respectable de ce dernier.

Mon cœur est encore pénétré d'émotion lorsque je me reporte à cet instant solennel, et il m'est impossible de donner autre chose qu'une esquisse rapide des circonstances qui signalèrent cette journée.

Il est tout aussi impossible de décrire la surprise de l'équipage anglais à la vue de notre entrée dans la baie ; mais la joie et la confiance ne tardèrent pas à remplacer l'inquiétude des premiers instants. La pinasse ayant jeté l'ancre à environ deux portées de fusil du bâtiment, le salua d'un brillant hourra, qui ne resta pas longtemps sans réponse. Faisant mettre aussitôt le petit canot à la mer, j'y montai avec Fritz, afin de me rendre à bord pour avoir une entrevue avec le capitaine.

Celui-ci nous reçut avec la franche cordialité d'un marin, et, faisant apporter une bouteille de

vieux vin du Cap, il nous demanda affectueusement à quel heureux hasard il devait la satisfaction de voir flotter le pavillon anglais sur cette côte sauvage et inhospitalière. Il ajouta que lui-même s'appelait Littlestone, qu'il avait le grade de lieutenant de la marine royale, qu'il était en route pour le cap de Bonne-Espérance, où il apportait les dépêches de Sydney-Cove.

J'invitai le capitaine à passer à bord de la pinasse pour faire visite à ma chère famille : offre qu'il accepta cordialement, en me priant d'annoncer moi-même son arrivée aux dames.

Je ne perdis pas une minute pour m'acquitter de mon message, qui causa d'abord un certain trouble parmi les gens de la pinasse ; mais on ne tarda pas à se remettre, et au bout de quelques instants tout était prêt pour accueillir dignement le capitaine.

Une demi-heure après, la chaloupe du navire se dirigea vers nous, portant le capitaine, maître Willis le pilote, et le cadet Dunsley. Ma femme s'empressa de leur offrir des rafraîchissements, qui furent acceptés avec reconnaissance.

La plus aimable franchise ne tarda pas à s'établir entre la famille et ses nouveaux hôtes, et il fut résolu que toute la compagnie débarquerait le soir dans la baie pour aller visiter les malades. Le capitaine nous dit que parmi eux se trouvait un mécanicien, qui était confié aux soins de sa femme et de ses deux filles.

Notre visite auprès de M. Wolston et de sa famille fut des plus touchantes. Une femme pleine de grâces et deux charmantes jeunes filles de douze à quatorze ans étaient bien faites pour exciter notre intérêt au plus haut degré.

La soirée fut pleine de charme pour mon heureuse famille. Toute inquiétude avait disparu pour faire place à la perspective d'un retour si longtemps désiré, et la confiance établie déjà entre les habitants de la colonie et leurs nouveaux hôtes donnait à notre liaison d'une heure l'apparence d'une amitié de vingt ans. Nous restâmes sous des tentes que le capitaine nous avait fait préparer.

Le lecteur ne s'attend pas que je lui donne le récit de la longue conversation qui nous occupa,

ma fidèle compagne et moi, durant les heures de cette nuit. Le capitaine était un homme trop bien appris pour nous accabler d'offres et de questions dans les premiers moments de notre rencontre, et de notre côté nous ne voulions nous ouvrir à lui qu'après une mûre délibération ; car il fallait savoir avant tout s'il nous restait maintenant de solides raisons pour désirer de revoir l'Europe. Parfois j'étais tenté de demeurer dans le paisible séjour où la Providence nous avait jetés, en renonçant à jamais aux douteux avantages que nous promettait la vie civilisée. Ma fidèle épouse ne demandait qu'à terminer sa carrière sous le beau ciel que nous habitions ; mais la solitude l'effrayait pour moi et pour ses enfants. Elle eût désiré me voir partir pour l'Europe avec les deux aînés, afin de ramener un petit nombre de compatriotes, à l'aide desquels il nous serait facile de fonder une colonie florissante qui recevrait le nom de *Nouvelle-Suisse*.

Nous résolûmes de confier notre projet au capitaine Littlestone, en lui racontant l'intention de mettre la colonie sous la protection de l'Angleterre. Un de nos plus grands embarras

était de savoir lesquels de mes enfants je choisirais pour compagnons de voyage, car les raisons étaient les mêmes pour tous.

Nous finîmes par décider qu'il fallait attendre quelques jours encore, en conduisant les choses de manière que deux des enfants se trouvassent heureux de rester avec nous dans la colonie, tandis que les deux autres accompagneraient le capitaine Littlestone en Europe.

Dès le jour suivant, nous eûmes la satisfaction de voir arriver ce résultat désiré. Il avait été décidé, à déjeuner, que le capitaine nous accompagnerait à Felsen-Heim, avec son pilote, son cadet de marine et la famille du mécanicien, qui, après tant de souffrances, avait besoin de toutes les commodités d'une habitation saine et agréable.

La traversée fut une véritable partie de plaisir pour la petite escadre ; car tous les cœurs étaient pleins d'espérance, et l'attente d'un heureux avenir épanouissait tous les visages.

Mais quelle ne fut pas la surprise de nos hôtes lorsqu'au détour du cap des Canards la délicieuse

baie de Felsen-Heim leur apparut dans toute sa splendeur, éclairée par les rayons du soleil ! L'enthousiasme fut à son comble lorsque la batterie de l'île aux Requins eut salué notre entrée de onze coups de canon, et qu'on vit le pavillon anglais se déployer majestueusement sous les premiers souffles de la brise matinale.

« Heureux séjour, heureuse famille ! » s'écria M^me^ Wolston en soupirant, tandis que sa plus jeune fille lui demandait naïvement si ce n'était pas là le paradis.

Le paysage offrit bientôt une scène nouvelle, en s'animant par degrés de tout ce que l'habitation renfermait de créatures vivantes : c'était à chaque pas de nouvelles extases et de nouveaux ravissements. Au milieu de la confusion générale, je fis transporter le malade dans ma propre chambre, où ma femme avait rassemblé tous les meubles commodes de la maison, et où la bonne lady Wolston trouva un lit de camp préparé à côté de son époux.

Le dîner fut court, car nous avions encore Falken-Horst à visiter avant le coucher du soleil.

Nos jeunes gens, livrés à leurs naïves impressions s'étaient répandus dans les alentours de Felsen-Heim, et le paysage, animé par leur présence, semblait prendre une vie nouvelle. La différence de langage et la difficulté de se comprendre disparaissaient devant les gestes animés et les regards intelligents des interlocuteurs. Chacun de mes enfants semblait transformé en une créature nouvelle. Fritz était calme et grave, Ernest plein d'activité, et Jack presque pensif.

Vers le soir, la tranquillité parut se rétablir, et la famille était paisiblement rassemblée dans la galerie, lorsque lady Wolston parut au milieu de nous avec un maintien légèrement embarrassé. Elle venait, au nom de son mari et au sien, nous demander la permission d'attendre à Felsen-Heim l'entier rétablissement du pauvre mécanicien, et de garder sa fille aînée auprès d'elle, tandis que la plus jeune irait chercher son frère au cap de Bonne-Espérance, pour le ramener bientôt parmi nous.

Je me rendis à sa prière de bon cœur, en lui demandant, au nom de ma femme et au mien, de

ne jamais abandonner la Nouvelle-Suisse. « Vive à jamais la Nouvelle-Suisse ! » répondit un chœur de voix attendries, en même temps que les verres s'entrechoquaient en signe d'allégresse. « Et à la santé de quiconque veut y vivre et y mourir ! » ajouta Ernest en approchant son verre du mien.

« Je vois bien, repris-je avec gravité, qu'il va falloir nous séparer de Fritz. Il est juste qu'il soit chargé d'aller représenter la famille en Europe. Ernest demeurera près de nous avec la place de premier professeur d'histoire naturelle de la Nouvelle-Suisse. Et quant à maître Jack...

– Maître Jack reste ici ! s'écria l'impétueux jeune homme d'une voix bruyante. N'est-il pas le meilleur cavalier, le meilleur chasseur, le meilleur soldat de la colonie, après son frère aîné ! Si l'on m'en promet autant dans votre Europe, à la bonne heure ; mais jusque-là n'en parlons plus.

– Quant à moi, reprit Franz, je ne suis pas de cet avis. Il y a plus d'honneur à gagner dans une société nombreuse qu'au milieu d'une demi-douzaine de Robinsons, et j'offre de

m’embarquer pour la Suisse, avec l’approbation de mon père, toutefois.

– Bien pensé, mon cher enfant, lui répondis-je, et puisse Dieu bénir nos résolutions, comme il l’a fait jusqu’à ce jour ! L’univers appartient au Tout-Puissant, et la patrie de l’homme est partout où il peut vivre heureux et utile à ses semblables. Maintenant il ne s’agit plus que de savoir si le capitaine Littlestone voudra favoriser nos projets. »

Chacun garda le silence, attendant avec anxiété la réponse du capitaine, qui prit la parole en ces termes : « Il faut admirer les décrets de la Providence et s’y conformer. J’étais parti pour recueillir des naufragés, et me voici au milieu d’une famille naufragée. Au moment où trois passagers abandonnent mon bâtiment de leur propre mouvement, en voici d’autres qui s’offrent pour les remplacer. En un mot, je me réjouis d’être l’instrument que la Providence a choisi pour rendre à la société une si digne famille, et pour donner peut-être à ma patrie une colonie florissante. »

Cette réponse me soulagea le cœur d'un poids terrible, et je remerciai la Providence de l'heureuse réussite d'un projet qui avait fait naître dans mon esprit tant de doutes et d'inquiétudes.

Le lecteur imaginera facilement comment se passèrent les dernières journées qui devaient précéder une si longue et si douloureuse séparation. Le bon capitaine pressait les préparatifs du départ ; car les avaries de son bâtiment lui avaient déjà fait perdre plusieurs jours. Cependant il nous laissa le temps dont il pouvait raisonnablement disposer, et il eut même l'attention d'amener son navire à l'ancre dans la baie du Salut, afin de favoriser notre embarquement. Tout le temps que le yacht demeura en rade, l'équipage fut consigné à bord, afin d'épargner à Felsen-Heim les visites des curieux et des importuns. Le capitaine avait mis à notre disposition le pilote et le menuisier du navire, dont les secours furent inutiles, car il s'était établi une telle émulation d'activité parmi les habitants de la colonie, qu'on aurait manqué plutôt de besogne que d'ouvriers.

La pacotille de Fritz et de Franz occupa longtemps ma sollicitude paternelle ; ils reçurent chacun leur part de nos plus précieux articles de commerce, tels que perles, coraux, noix muscades, et généralement tout ce qui pouvait avoir quelque valeur en Europe.

J'avais reçu du capitaine Littlestone quelques armes à feu de nouvelle fabrique et une bonne provision de poudre. En échange de ce présent, je m'empressai de lui offrir, parmi les objets sauvés autrefois du bâtiment naufragé, tout ce qui pouvait être utile à un marin. Je lui remis en même temps quelques papiers qui avaient appartenu à notre infortuné capitaine, en le priant de s'informer s'il restait quelque membre de sa famille en état de les réclamer.

Le yacht fut avitaillé de toutes les provisions dont nous pouvions disposer. Bétail, viande salée, poisson, légumes et fruits, tout était prodigué en raison de nos faibles ressources ; le bonheur est toujours généreux.

Il me restait à accomplir un dernier devoir avant de prendre congé de mes enfants pour une

si longue et si douloureuse séparation. J'eus avec eux un entretien de plusieurs heures, où je leur fis un touchant discours sur le monde et la vie, sur la grandeur de Dieu et les devoirs de l'homme, et, après leur avoir donné ma bénédiction, je remis à l'aîné un manuscrit renfermant mes dernières instructions et mes derniers conseils.

Chaque heure, chaque minute ramenait quelque nouveau soin, quelque nouveau conseil, quelque parole de tendresse à adresser aux jeunes voyageurs. Chacun était douloureusement affecté du départ, quoique plein de confiance dans le retour. Plût au Ciel que les hommes se séparassent toujours avec de telles pensées ! car, dans les âmes bien nées, ces moments solennels ne laissent de place qu'aux plus nobles sentiments qui puissent honorer la nature humaine.

Le soir qui précéda la journée du départ, chacun voulut montrer du courage, et nous invitâmes le capitaine et ses officiers à un grand repas d'adieux. Au dessert, je fis apporter le manuscrit de notre exil, et, le confiant

solennellement à Fritz, je lui recommandai de le faire imprimer à son arrivée en Europe, avec les changements et les corrections nécessaires.

« J'espère, ajoutai-je en finissant, que le récit de notre vie sur ces rivages abandonnés ne sera pas perdu pour le monde, si Dieu permet qu'il arrive un jour sous les yeux de la jeunesse de ma patrie. Ce que j'ai écrit pour l'éducation et l'instruction de ma famille peut devenir utile aux enfants des autres, et je m'estimerai bien récompensé de mes peines si mon simple récit peut fixer l'attention de quelques jeunes esprits sur les fruits bienfaisants de la méditation, sur les heureux résultats de l'obéissance filiale et de la tendresse fraternelle. Trop heureux aussi si quelque père de famille peut trouver dans ces pages d'un exilé quelques paroles de consolation, quelques sages conseils, quelques bienveillantes instructions. Dans la position exceptionnelle où le sort nous avait jetés, mon livre ne renferme et ne peut renfermer aucune théorie : c'est le récit simple et sans art de nos actions et de nos aventures durant dix années d'une vie exempte de blâme et de malheur. Pour nous il a eu trois

grands avantages : en premier lieu de nous inspirer une confiance résignée envers le souverain auteur de toutes choses, ensuite de développer l'activité de notre âme, enfin de nous faire mépriser cette maxime vulgaire de l'ignorance : « À quoi cela peut-il servir ? »

« Jeunesse de tous les âges et de toutes les nations, n'oubliez pas qu'il est bon de tout apprendre excepté le mal, et que l'homme est sur la terre pour développer ses forces et exercer son intelligence dans les voies qu'il a plu à la Providence de lui ouvrir.

« Mais l'heure s'avance. Demain, à la pointe du jour, ce dernier chapitre ira rejoindre les précédents, entre les mains de mon fils aîné. Que Celui sans lequel nous ne sommes rien demeure avec lui et avec nous, ses fidèles serviteurs ! Salut à l'Europe, salut à toi, antique pays de mes pères ! Puisse la Nouvelle-Suisse fleurir bientôt comme tu fleurissais dans les premières années de ma jeunesse ! »

FIN